TOME XXII. N° 10 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 15 AOUT 1925.

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

La dernière amitié de Barbey d'Aurevilly

I

UNE amitié spirituelle, agrandie par l'influence religieuse du prêtre, unissait Jules Barbey d'Aurevilly à son frère, l'abbé Léon. Celui-ci a laissé toute une œuvre littéraire, un peu confuse et lyrique, et recouverte par la gloire de l'aîné. Missionnaire retiré à l'hospice de Saint-Sauveur-le-Vicomte, dans le vieux château, il s'y éteignit lentement, visité fidèlement par Jules qui, dans la ville natale où leur père avait possédé trois maisons, louait une chambre chez un menuisier, en face de l'hôtel paternel vendu pour payer les dettes de famille. Au mois de novembre 1876, l'abbé se décida à mourir. Au retour de la cérémonie, l'aîné eut un accès d'amertume à cause du désert fait autour du cercueil : « Certes, se plaignait-il à sa vieille amie Élisabeth Bouillet, je n'attendais rien du *monde* de Saint-Sauveur ; il y a beau temps que nous n'en sommes plus : mais les pauvres eux-mêmes nous ont trahis... » Il s'informa d'un prêtre, d'allure distinguée, qu'il avait remarqué parmi les officiants. C'était l'abbé Anger. Il le voulut voir et dès lors se lia avec lui d'une amitié où pas-

sait le souvenir du défunt. Or, cet abbé Anger est une des plus extraordinaires figures de prêtres qu'on puisse imaginer, mélange de croisé et de saint François d'Assise, de Veuillot et de curé d'Ars. Quelle figure il eût opposée dans un roman de Barbey d'Aurevilly à un abbé de la Croix-Jugan, plus chouan que prêtre, à un Sombreval soulevé contre Dieu! Mais il était dit que la mélancolique devise anglaise de l'auteur de *l'Ensorcelée : Too late, trop tard*, se vérifierait toujours. Il connut trop tard l'abbé Anger pour s'emparer de lui dans son œuvre romanesque. Nous vivons trop souvent, romanciers ou poètes, sur le fonds de nos impressions d'enfance. Elles s'inscrivent en lettres de feu sur une sensibilité toute neuve et toute chaude. Et c'est pourquoi *l'Ensorcelée, le Chevalier des Touches, Un prêtre marié, les Diaboliques* reproduisent plus spécialement une société sortie de la Révolution et de l'Empire, encore tuméfiée des coups échangés entre l'ancien monde et le nouveau. Le saint leur manque et le saint était là, venu trop tard. Du moins, par une heureuse fortune, Barbey d'Aurevilly avait-il rencontré assez tôt, sinon pour son bonheur, du moins pour leur influence bienfaisante, celle qu'il appelle l'Ange Blanc et, plus tard, celle qui fut son Antigone, pour ne pas laisser dans ses romans les femmes damnées prendre le pas sur les saintes femmes.

Cet abbé Anger était né au Havre-de-Grâce le 23 mars 1826. Son père, officier du premier Empire, l'éleva dans un grand tumulte de récits épiques, sur le domaine de Billards, en pleine Normandie de chansons et de cidre. Une femme de grand mérite, qui signe du pseudonyme de Victor Féli des ouvrages religieux, a écrit sa biographie sous ce titre *Mgr Anger Billards, chapelain de Notre-Dame de la Délivrance* (1). Chapelain, il le fut trente ans, à la fin de sa longue vie, car il survécut seize ans à Barbey d'Aurevilly qui était son aîné du même chiffre d'années. Il avait été auparavant directeur des études au petit séminaire de Vire et professeur de rhétorique, puis de philosophie et de théologie au collège Sainte-Marie de Caen. Des esprits distingués, comme Jules Delafosse, se vantaient d'avoir été ses élèves. Mais son évêque le dut appeler à ce poste modeste qui lui laissait des loisirs pour donner plus de liberté au

(1) *Une sainte figure : Mgr Anger Billards, chapelain de Notre-Dame-de-la Délivrance.* (Poussielgne, édit., 1909,)

terrible polémiste. Car il était né combattant, comme son père. « La profession de journaliste catholique dont je m'honore d'être un soldat, écrivait-il, est une véritable guerre. Il faut charger la plume comme on charge sur le champ de bataille les mousquets et le canon. Il ne faut pas du coton, mais de la bonne poudre et d'excellentes balles, ou d'excellents boulets ; on tire alors, non pas sur les hommes, mais sur les passions qui les dévorent ou sur les actes malfaisants ou démoralisateurs. » Il fit campagne toute sa vie, et partout, dans les journaux de Paris (*l'Univers, la Liberté*), dans les revues, dans la presse étrangère, dans la presse de province, et jusque dans de petits canards de chefs-lieux de canton. Par surcroît, il publia des vers latins et français (Caen, 1868), des biographies de saints locaux et une excellente monographie de cette Notre-Dame-de-la-Délivrance qu'il desservait. Tous les sujets lui étaient familiers, car il pouvait puiser dans un vaste arsenal d'érudition théologique et historique. Ainsi malmena-t-il la Turquie pour la défense des églises d'Orient, déjà dépouillées par la Porte des privilèges obtenus par les croisés, et les moines schismatiques du mont Athos pour leurs erreurs et leur dévergondage. Il fut populaire, un temps, parmi les chrétiens du Levant dont les patriarches le couvrirent d'honneurs platoniques et de décorations mystérieuses. Victor Féli qui énumère ses titres avec complaisance le nomme chorévêque d'Antioche, prélat mitré de Carthage, vicaire général de Césarée, chanoine de Smyrne et Éphèse et de Jérusalem, grand officier et commandeur des ordres de Sainte-Catherine, du Saint-Sépulcre, d'Isabelle la Catholique, etc., etc. Car il y a deux *et cætera.* Toute une batterie et tout un chapitre. Pourquoi pas mamamouchi? Et le pauvre desservant de Notre-Dame-de-la-Délivrance, recouvert de toute cette pompe, n'avait pas de quoi s'abriter.

Cependant il avait refusé la croix de la Légion d'honneur de la personne même de Napoléon III. Son père l'avait reçue de l'Empereur. Mais il voulait demeurer libre de sa plume, et Dieu sait qu'il en usait et en abusait ! Dieu et le roi, tels étaient ses seuls maîtres. Jamais il ne fit une concession. La République, après le 4 Septembre, acheva de le mettre à l'aise en le privant de son traitement. Jusqu'à sa mort il l'accabla de ses sarcasmes. « Aux yeux de l'Église, et de la raison, et en théorie, écrit-il à un ami qui l'encoura-

geait à plus de bienveillance, ne fût-ce que pour retrouver un traitement dont il avait besoin (quelle injure pour un homme qui poussait le désintéressement jusqu'à se priver de tout pour ses pauvres !), toute forme de gouvernement se vaut ; mais pour les peuples, toute forme de gouvernement n'est pas indifférente. La monarchie est aussi illégitime aux États-Unis que la République l'est en France. En France, la République se compose d'une collection tout au plus d'un million de cerveaux creux, d'idéologues et de scélérats qui font tyranniquement la loi à trente-six millions de peureux et d'imbéciles, qui se laissent acheter ou berner ! Chez nous, après cent ans de désordres républicains, nous n'avons encore que les plus ignobles fripons à notre tête. Toute question politique repose toujours sur une base rationnelle et religieuse et l'État et l'Église doivent être inséparables pour la paix et la félicité des peuples. » Il rédigeait cette profession de foi le 25 novembre 1883 : qu'écrirait-il aujourd'hui? L'*Action française* le recueillerait avec plaisir.

C'est particulièrement au libéralisme qu'il en veut, à ce *maudit cancer* du libéralisme qui, assure-t-il, gangrène le pays. « J'ai donné, dit-il dans la même lettre catégorique, quelques bons coups de fouet à un médecin d'âmes qui flatte les cancers avec de la ouate au lieu de les arracher au sein des malades. L'infâme libéralisme qui a fait de nos Français des mollusques, sans nerfs ni muscles, est la révolution hypocritement *dissimulée!* Vous autres libéraux, ennemis des principes, vous allez au même but, mais par des détours, que les révolutionnaires et les radicaux les plus implacables. Le libéralisme, où se trouve frauduleusement et faussement le mot *liberté*, ne sert qu'à vous tromper vous-mêmes et à tromper la masse qui ne réfléchit à rien et qui ne sait pas aller au fond des choses. Jusqu'à quand vous paierez-vous de mots creux? Un *libéral*, surtout d'un certain rang, fait plus de mal à la double cause religieuse et politique qu'un révolutionnaire déclaré ; par sa qualité trompeuse de libéral, et le quelque bien qu'il mêle au mal, il encourage les indécis à le suivre en s'appuyant sur son exemple... » Ainsi marchait-il en éclaireur, le tromblon au bras, en avant de l'encyclique *Pascendi* sur les doctrines des modernistes.

Et ce fougueux journaliste envoyait ses collaborations

incendiaires de l'ermitage le plus paisible, le plus perdu et le plus misérable. Notre-Dame-de-la-Délivrance, dont il demeure le meilleur historien, est une petite chapelle avec une jolie flèche aiguë, cachée dans les bois, sur une colline qui s'élève en face de Saint-Sauveur-le-Vicomte dont elle est séparée par le cours indolent de la Douve presque mêlée aux prairies. Elle est bâtie sur l'emplacement d'une ancienne léproserie édifiée au retour des croisés qui avaient rapporté d'Orient l'affreuse et dévorante maladie. La léproserie devint un fortin pendant la guerre de Cent ans. De là, les Français bombardaient Saint-Sauveur, devenue place forte anglaise. L'armée de Charles V y établit son camp au siège de 1375 qui finit par la capitulation de Catterton, forcé de s'embarquer avec ses Anglais à Carteret, La tradition attribue la victoire à la présence de Du Guesclin. Puis les Anglais revinrent, réoccupèrent Saint-Sauveur dont le château était un merveilleux point d'appui pour commander la région et n'en furent définitivement délogés que le 12 août 1450. Le mont devint alors Notre-Dame-de-la-Délivrance. Une charmante statue de la Vierge fut installée dans le sanctuaire et devint l'occasion de pieux pèlerinages.

Notre abbé Anger, appelé à veiller sur cette chapelle de grâce, en voulut faire un buisson ardent de prières et de sacrifices. Lui-même était installé, à côté, dans une basse bicoque aux poutres disjointes, où il ventait et pleuvait les mauvais jours, qui sont nombreux en Normandie. En vain demandait-il au curé dont il dépendait quelques réparations. Celui-ci, qui le détestait de l'une de cesbonnes haines ecclésiastiques que nulle faiblesse humaine ne tempère, le laissait exposé à toutes les intempéries. Il fallut, sur le tard, une visite domiciliaire de l'évêque pour le contraindre à plus d'équité. Et les deux prêtres ennemis finirent par se réconcilier, à quoi ils eurent du mérite.

L'abbé Anger logeait dans une mauvaise chambre du rez-de-chaussée dont il laissait la fenêtre ouverte nuit et jour. Il fallait se battre avec lui pour la fermer pendant les hivers trop rigoureux. Car elle servait de porte aux pénitents. Il avait calculé que ceux-ci avaient peur du service et se laissaient volontiers éconduire par le domestique — ce fidèle Louis qui a donné un aperçu de l'emploi du temps de son maître — tandis qu'ils entraient résolument quand ils n'avaient affaire qu'au confesseur. Dès qu'ils pénétraient

avec effraction dans l'antre religieux, le prêtre s'emparait d'eux et de leurs âmes, les consolait, les ramenait, les réconfortait. Le violent polémiste devenait le plus tendre et le plus miséricordieux des pères. Il attirait, retenait, pardonnait. Les clients de la fenêtre étaient innombrables. Il en venait de très loin, et de la plus fâcheuse réputation, attirés par la voix publique. Tous s'en allaient plus gaillards, la démarche mieux assurée. Ils étaient remontés de l'abîme et se retrouvaient sur la terre ferme. Le curé d'Ars, dans sa petite église des Dombes, opérait ainsi des miracles de résurrection intérieure. Parmi les papiers laissés par le chapelain de Notre-Dame-de-la-Délivrance, on a retrouvé ces lignes : « Depuis trente ans on a beaucoup pleuré à la Délivrance : dans ma demeure, à la sacristie, derrière l'autel ! Ce ne sont pas seulement des femmes qui ont pleuré et pleurent encore sur le sol troué et inégal de ma cabane, ce sont des hommes. Si je suis malade et incapable de me remuer sur mon grabat, les hommes s'agenouillent sur un gros morceau de bois pour se trouver à la hauteur de ma tête et de ma bouche ; si je suis levé, ils se ploient à genoux à côté de moi, et mon camail, mis sous leurs genoux, leur sert de prie-Dieu. C'est ce camail, cette terre poudreuse et mes mains qui reçoivent les larmes. Ils commencent à pleurer, et moi après. Et nous ne pouvons plus parler et nous ne voyons plus à travers le voile de nos pleurs... » Il arrachait au pécheur le poids de ses fautes et son absolution les volatilisait.

Sa charité était sans bornes. Il aimait d'amour la pauvreté, qui n'a pas, d'habitude, un visage aimable. Combien de fois lui arriva-t-il de sauter un repas, et même deux, et de contraindre son domestique à manger le dernier morceau de pain? Ou, s'il se mettait à table et qu'un mendiant venait — ils connaissent les heures — il l'obligeait à prendre sa place et se contentait des miettes. Souvent il fut sauvé de la faim par un secours providentiel. A une femme de ménage poursuivie et saisie, étant lui-même sans ressources, il découvrit dans un tiroir la croix de commandeur du Saint-Sépulcre qui lui avait été offerte et la donna : « Il paraît qu'elle vaut six cents francs », prévint-il la pauvresse éblouie qui retira en effet cette somme de l'orfèvre. Les meubles de ce sans-le-sou prenaient le chemin des pénitents, la fameuse fenêtre qui échappait à la surveillance de l'office.

Il donnait tout ce qu'il avait et faisait même une petite rente à une vieille dame noble ruinée. Quelques âmes bienfaisantes comblaient heureusement de temps à autre les vides laissés par sa charité. On lui remplaçait ses verdâtres soutanes, on lui fourrait du linge dans ses armoires ravagées. C'était une lutte perpétuelle dont les miséreux s'accommodaient. Et cette lutte dura jusqu'à la mort.

II

Ajoutez un port majestueux, une rude figure longue de matelot où nulle trace de cette divine charité n'apparaissait, une bouche mince et dédaigneuse, un aspect de lutteur et une rare distinction naturelle. Tel était le prêtre que Barbey d'Aurevilly avait remarqué aux obsèques de son frère. Sa pénétration de romancier n'était pas en défaut. Il avait deviné ce mélange de force et d'amour. L'abbé Anger lui offrait un de ces types d'homme accentués qui lui convenaient, les seuls qu'il ait jamais consenti à peindre dans ses romans, excessifs dans le bien ou dans le mal, plus souvent dans le mal, jamais tièdes ni médiocres.. Le polémiste lui plut : ne combattaient-ils pas dans la même armée, et avec les mêmes armes? Ne faisaient-ils pas tous deux partie des corps d'avant-garde qui patrouillent et opèrent des coups de main? Ne partageaient-ils pas la même horreur du libéralisme et du gouvernement du nombre? Ne se montraient-ils pas pareillement intransigeants et intraitables? Dès lors ils se lièrent étroitement. Pendant les séjours de Barbey d'Aurevilly à Valognes et à Saint-Sauveur-le-Vicomte, que de promenades ne firent-ils pas en compagnie sur le mont, dans la lande bleue de Rauville et jusque dans la lande de Lessay, celle de *l'Ensorcelée!* Quand on parcourt la formidable collection des *Œuvres et des hommes*, on est surpris de la solidité de l'argumentation polémique. Certes, les injustices et les exagérations sont fréquentes, mais la critique est appuyée sur un immense fond de lectures bien digérées, et non rassemblées en hâte pour les besoins immédiats. L'étudiant en droit de Caen, le coureur de salons n'avait jamais cessé de travailler. Le lecteur n'a point affaire à un critique improvisateur, mais à un critique averti et informé qui, même s'il se trompe,

n'est jamais ignorant. Il ne serait pas malaisé de réhabiliter Barbey d'Aurevilly critique. Je sais de bons juges qui le préfèrent au romancier. Il est de l'école de Joseph de Maistre avec plus de romantisme et de fougue, il rivalise avec Louis Veuillot, plus aristocrate, plus dédaigneux, moins savoureux et moins pittoresque. Nul doute que l'érudition théologique de l'abbé Anger lui ait fourni des références. Imaginons les deux vieillards, l'un de près de quatre-vingts, l'autre de plus de soixante ans, pareillement droits et cambrés, refusant de se plier sous aucun autre joug que celui de Dieu et partant résistant à la vieillesse, s'excitant l'un l'autre dans leur combat sacré et causant à perte de vue des philosophes et des historiens, de l'Église et de l'État, du passé et du présent, du pays et de l'âme.

Le chapelain de Notre-Dame-de-la-Délivrance nous a conservé dans ses notes le récit de l'une de ces conversations dont le voyage de Victor Hugo sur le Rhin fournit la matière. Mais il s'y attribue un rôle trop effacé. Dans ses lettres publiées par Victor Féli il se met toujours modestement à la remorque de son aîné. « Vous m'aimez, cher grand, lui écrit-il, comme si j'étais de votre lignée. Je n'ai qu'une seule qualité, celle d'admirer le beau et d'aimer le bien : unique bagage de votre ami. Je prie Notre-Dame-de-la-Délivrance de bénir et de récompenser surnaturellement le grand bien que vous faites dans l'Église et parmi les païens. » Le plus souvent il l'appelle : *très cher maître*, et parfois : *très cher maître et seigneur*. Un jour il lui envoie cette déclaration : « Oui, je vous aime triplement, en homme, en chrétien et en prêtre. Je vous aime aussi d'un amour de gratitude, non seulement pour moi, mais pour tous les *vrais* hommes, pour tous les *vrais* chrétiens et pour tous les *vrais* prêtres, capables d'apprécier les incomparables services que vous rendez, en dépit des sots ennemis, à l'humanité, à la religion et à notre corps sacerdotal. Je veux être pour vous, au nom de tous, le prêtre de la reconnaissance publique. Que d'hommes vous devront par contagion leur virile énergie !... »

Le lion vieillissant avait besoin, dans sa lutte quotidienne, de ces témoignages, de ce réconfort. Il faut bien le dire, on n'est pas toujours très soutenu dans les milieux catholiques. On trouve volontiers votre sonnette pour venir réclamer une charité, une conférence, une préface ou un article, et

nul écrivain ne saurait avoir assez de gratitude pour ces occasions offertes de bienfaisance. Mais il ne faut pas qu'il s'attende toujours à être soutenu pour autant, ce même auteur infatigablement sollicité quand il publie un livre : le silence se fait aussitôt, ou il est abandonné à ses adversaires naturels, ou bien on n'a que blâme et critique à lui offrir, ou même on le fourre dans un dictionnaire avec des épithètes flétrissantes. L'aventure n'est certes pas générale : il serait fort injuste même de la généraliser, mais elle est assez fréquente pour être soulignée. Saint François de Sales, dont l'*Introduction à la vie dévote* avait été fort attaquée, et même en chaire, remarque dans son chapitre sur la patience que les pires affronts sont ceux qui nous viennent de notre parti : « D'être méprisé, repris et accusé par les méchants, ce n'est que douceur à un homme de courage ; mais d'être repris, accusé et maltraité par les gens de bien, par les amis, par les parents, c'est là où il y a du bon. » Or il arrive souvent « que deux hommes de bien ayant tous deux bonne intention, sur la diversité de leurs opinions se font de grandes persécutions et contradictions l'un à l'autre. » Barbey d'Aurevilly menait une guerre à outrance pour les principes catholiques, et cela au milieu d'une presse sans religion où il jetait ses cailloux comme dans une mare. En paladin conscient de sa force et d'ailleurs amoureux des combats en champ clos, il recherchait volontiers les coups et d'habitude portait les premiers. Mais, en somme, il n'a guère commis d'erreur de doctrine, et cependant il était regardé de travers dans son propre camp pour ses audaces, son intransigeance, son manque de mesure. La voix lointaine du chapelain de Notre-Dame-de-la-Délivrance lui apportait ces encouragements dont la volonté la plus inflexible ne peut guère se passer, car il y a toujours de la chair humaine sous l'armure la mieux ajustée.

L'abbé Anger, d'ailleurs, soit confidence, soit divination, connaît bien le cœur et l'esprit à qui il s'adresse. « Pendant vingt ans, a-t-il écrit dans ses notes, d'Aurevilly se chercha dans le monde de son âme, vaste désert où il est difficile de se trouver... Les superficiels bigots, hypocrites serviteurs des deux maîtres, les bas envieux, ceux qui croient s'innocenter en jetant aux autres les horreurs de leurs vices, ne comprendront jamais cette tourmente de l'histoire aurevilienne... » Encore ne se trouva-t-il que par étapes. Nous

connaissons le rôle de l'Ange blanc dans sa vie sentimentale désemparée et désordonnée. Ce fut plus long dans le domaine spirituel. Il ne revint que peu à peu à sa tradition, non d'un coup, sous l'empire de l'une de ces conversions foudroyantes qui sont infiniment rares ou qui sont l'aboutissement visible de longues préparations invisibles. « Deux phases très distinctes, chez d'Aurevilly, pour arriver à la religion intégrale, analyse très exactement l'abbé Anger. *Il fut catholique avant d'être chrétien.* Ceux qui l'observaient de près à Paris l'écrivaient et le lui disaient. Il fut d'abord catholique en adoptant tout le *Credo* et les dix commandements de Dieu et ceux de l'Église. Il ne pécha jamais plus contre la foi de son baptême. *Never more.* Mais après la vertu de l'intelligence, il vint aux vertus du cœur et de la volonté par la confession, la communion et l'aumône. Cette conversion totale fut une date solennelle et mémorable. » Pour en parler ainsi, faut-il croire qu'il n'y fut pas étranger? Barbey d'Aurevilly lui écrivait en mai 1878, moins de deux ans après la mort de l'abbé Léon :

Mon très cher Abbé,

La vie, ce char à quatre roues qui m'emporte, ne me permet pas d'écrire.

Mais pourtant, je vous dois *ceci*, à vous qui aimez mon âme encore plus que mon esprit.

Dimanche j'ai eu le bonheur de communier. Je suis rentré *dans le chemin droit.* J'ai senti vos prières sur mon âme. Que Dieu vous rende le bien que vous m'avez fait ! Je suis sûr qu'au regard de Dieu, vous m'avez fait du bien. ..

Ne serait-ce pas la date *solennelle* et *mémorable* qui, du catholique fit aussi un chrétien et mit d'accord la foi et la pratique? Barbey d'Aurevilly appelle le chapelain de Notre-Dame-de-la-Délivrance « l'abbé de mon cœur ». Il lui adresse ses livres avec de magnifiques dédicaces. *Ce qui ne meurt pas* porte cette suscription : « A mon ami, l'abbé Anger, ce livre religieux à force de tristesse. Le néant des passions humaines prouve la nécessité de Dieu. » *Sensations d'art* : « A l'abbé-chanoine Anger, mon ami : J'ai mis la croix sur ta poitrine, je mets ceci dans ton cerveau. » Allusion à la croix pastorale qu'il lui avait offerte quand Mgr Anger avait été nommé chanoine de Carthage. *Sensa-*

tions d'histoire : « A mon grand ami l'abbé Anger, ce livre écrit pour la gloire de tout ce que nous aimons. » Enfin voici la plus belle de ces dédicaces flamboyantes : « C'est derrière le cercueil de mon frère que je vous ai vu la première fois. Pour nous, chrétiens, qui voyons partout la Providence, il semble que Dieu vous avait mis là pour entrer dans ma vie quand mon frère venait d'en sortir et pour le remplacer dans mon cœur et dans ma pensée. En vous offrant ce livre, mon cher abbé, je vous demande de le couvrir de votre autorité de prêtre, plus haute pour moi que toutes les philosophies parce qu'elle a surnaturellement sa source en Dieu. »

III

Le couvrir de son autorité de prêtre, c'est ce que fit en toute occasion l'abbé Anger, non sans peine ni sans mérite. Car les romans de Barbey d'Aurevilly furent attaqués avec la dernière violence, pour l'audace de leurs analyses et leur complaisance dans la peinture des pires corruptions, au nom de la morale catholique. « J'ai souvent entretenu de ses romans Barbey d'Aurevilly, écrivait-il, après la mort de son ami, à Charles Buet qui lui demandait, pour un ouvrage qu'il préparait, des appréciations et des souvenirs. Il m'a livré la clef de son secret. Pourquoi a-t-il peint les passions d'une touche si vigoureuse? Il a pu se tromper sur l'efficacité de sa méthode, mais ses intentions étaient extrêmement morales. Il peint de manière à inspirer l'horreur du mal. Il retourne le cœur humain comme on retourne la poche d'un fripon pour trouver là, dans la poche ouverte, le corps du délit qui, sans cette opération violente, faite sur les voleurs, aurait été invisible. Il a donc fait ce que fit Persée quand il eut abattu la tête de Méduse ; le héros la tint toute sanglante dans la main gauche et par les cheveux, et la montra ainsi, grimaçante et horrible. Et cette horreur de Méduse passait, dans cette agonie, de son âme satanique sur ses traits bouleversés. Les penseurs comprendront l'idée magnifique du grand écrivain, magnifique mais trop haute pour la plèbe des esprits. Ce n'est pas là une excuse ni une justification : il n'en a pas besoin, *ce grand-là!...* »

C'est l'idée développée dans la préface des *Diaboliques :* le tragique des passions inspirant leur horreur. Mais il y a

le bonheur dans le crime. Je crois qu'on peut trouver une autre explication de l'audace. L'abbé Anger veut démontrer que Barbey d'Aurevilly, du moins, n'a pas commis d'erreur doctrinale. Mgr Bertaud l'appelait même une *théologie naturelle et certaine.* Et notre abbé d'ajouter : « La lecture de cet homme est une des meilleures à nos étudiants de tout genre. » Mais c'est de l'œuvre critique qu'il entend parler. Et il évoque le souvenir de la dernière causerie qu'il eut avec l'auteur de *l'Ensorcelée* : « Dans ma dernière conversation avec M. d'Aurevilly, à l'hôtel Grandval, je mis la conversation sur les Pharisiens si poursuivis par les attaques de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Je lui fis remarquer que Notre-Seigneur avait une aversion marquée pour ces gens de la synagogue, les scribes, et cette clique que ne pouvait pas souffrir le Maître. Et, d'autre part, Notre-Seigneur n'avait jamais un mot de blâme pour les pauvres diables qui péchaient par faiblesse, par défaillance naturelle, comme la Samaritaine, comme la femme adultère, gens pour l'ordinaire qui n'ont pas mauvais cœur. Il y a donc deux sortes de pécheurs et de péchés : 1° les péchés d'orgueil qui poussent à vingt autres péchés et aboutissent au crime, en pervertissant à fond le cœur. Ce fut le crime des Pharisiens et de toutes les sectes qui se rattachaient à eux. Ces péchés-là sont presque impardonnables, attirent les plus grandes colères de Dieu ; et Jésus les attaque sans cesse et publiquement sans aucun ménagement ; 2° au contraire, les péchés de défaillance naturelle, très compatibles avec les bontés d'un excellent cœur, sont couverts de toutes les pitiés de Dieu. Notre-Seigneur pardonne à l'instant à la Samaritaine sans un mot de blâme. Notre-Seigneur ne prêchait pas contre la défaillance, mais contre la mauvaise foi judaïque. Mon ami fut ravi de ces remarques qui, au fond, intéressent beaucoup la pauvre et fragile humanité... » Mais le prêtre se révèle plus pitoyable que le romancier. Celui-ci, dans ses ouvrages, n'a guère souci de peindre *la pauvre et fragile humanité*, bonne pour l'auteur de *Madame Bovary* et de *l'Education sentimentale.* Il prend, lui, des êtres d'élite, formidables et violents, et les lance à corps, à cœur et à esprit perdus dans les plus redoutables passions. L'orgueilleux Sombreval ne cédera jamais et sera foudroyé dans son athéisme et son hypocrisie sacrilège. Jeanne de Feuardent sera envoûtée à jamais. Ryno de

Marigny sera possédé par la Vellini. Ils ne reviendront pas en arrière : le corps, le cœur et l'esprit roulent ensemble dans les abîmes. Mais jamais l'auteur ne cessera de voir clair dans leur péché.

Peu de jours après la mort de Barbey d'Aurevilly, l'abbé Anger écrivit en quelque sorte son oraison funèbre dans une lettre qu'il adressait à Mgr D... le 19 juin 1889 :

Monseigneur,

... J'ai lu, cette nuit, trois admirables lettres de d'Aurevilly, publiées dans *Samedi-Revue*. Il les écrivait à Trébutien de Caen, que vous avez connu, pour le convertir, et il y a réussi. D'Aurevilly était un grand convertisseur qui, en ce genre, a fait beaucoup de sanctifiante besogne. Cet illustre persécuté, ce méconnu par sa faute, qui éclate aujourd'hui comme un éclair dans notre nuit, avait l'âme sacerdotale. Son génie est d'une incomparable beauté quand il parle, comme lui seul sait le faire, de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la Sainte Vierge, du Pape, de l'Église et des prêtres. Si vous saviez, Grandeur, comme il parlait de son confesseur, l'abbé de Moidrey, qu'il avait choisi *parce que c'était un saint!*

Les esprits supérieurs ont qualifié cet homme avec des *termes* que son génie leur faisait inventer. Mgr Bertheaud l'appelait le théologien naturel. Lamartine l'appelait *le duc de Guise de la littérature*. Blanc de Saint-Bonnet, un fort, celui-là, un connaisseur du cœur humain, disait que, devant d'Aurevilly, *les bras lui tombaient*.

Ses romans, faits pour les forts, et pour ceux qui veulent devenir les chirurgiens sacrés de l'âme d'autrui et de la leur, font cent fois pâlir tout ce que Dickens, Walter Scott, Manzoni, ont écrit de plus beau. Si l'esprit public chrétien était rentré dans les hauteurs morales d'où il est tombé, d'Aurevilly nous paraîtrait admirable ! J'ai mesuré souvent la valeur intellectuelle et morale de ceux qui le blâmaient, et cette expérience m'a apporté des révélations navrantes, pour m'édifier parfois sur les jugements des hommes.

Quand Votre Grandeur, dont j'estime par-dessus tout le jugement, aura eu le temps de lire les vingt volumes publiés par d'Aurevilly, Votre Grandeur nous dira impartialement et loyalement : *En vérité, cet homme était insondable dans sa puissance et je souscris moi-même, en connaissance de cause, aux glorieux témoignages que lui ont rendus les juges les plus compétents de notre siècle.*

Si certains livres de cet incomparable écrivain, mal jugés, eussent recélé le poison qu'on y a vu, je demande pourquoi, moi et tant d'autres qui les ont lus, en sont sortis avec une âme plus robuste et

plus râblée qu'ils n'y étaient entrés. Ceci est une irréfragable démonstration de la bonté radicale de l'œuvre. C'est cela même qui a converti Léon Bloy.

Je sais que d'Aurevilly étourdit les faibles et vivifie les forts. Il ressemble à une tranche de gigot de mouton, qui tue et achève un *dyspeptique*, mais qui triple les forces d'un bon estomac. A cette heure, les esprits dyspeptiques sont innombrables.

Ah! Seigneur Évêque, vous qui êtes des forts, apprenez-nous à aimer votre force et la sienne!

ANGER.

Cette apologie de la force a dû réjouir dans sa tombe au cimetière Montparnasse Barbey d'Aurevilly. Mais la question de l'art catholique, du roman catholique, est presque insoluble. Elle renaît — à intervalles presque réguliers — et cherche querelle à tous les *Jardins sur l'Oronte*. C'est le temps qui la résout le plus souvent et telles œuvres, jugées dangereuses à leur apparition, deviennent plus tard classiques. Les papes, indulgents, n'ont-ils pas laissé au Vatican des statues et des tableaux qu'un jansénisme moins intelligent estimerait condamnables? Et d'abord comment définir le roman catholique?

L'art a-t-il donc une religion? Ou plutôt n'est-il pas lui-même déjà une religion? N'est-il pas soumis à des règles exclusives de toutes autres et qui sont contenues dans la recherche du beau et du vrai? Incontestablement. Le romancier catholique a tout d'abord les mêmes obligations vis-à-vis de l'art que ses autres confrères du roman. Obligations trop souvent méconnues par ceux qui se croient affranchis de toute responsabilité. Mais il en a d'autres encore, ou plutôt ses obligations se compliquent de ceci : beauté et vérité ont pour lui un sens plus vaste, un sens surnaturel, un sens divin. Je me souviens que, dans le discours d'ouverture à son cours au Collège de France, Gaston Pâris faisait en termes émouvants une déclaration d'amour au *vrai*. Cette déclaration d'amour au *vrai*, tout romancier doit être prêt à la contresigner. Il n'a pas le droit, fût-ce dans le plus noble but, de déformer la vérité. S'il peint les mœurs contemporaines — et les romanciers sont le plus souvent les historiens de la vie privée — il ne les peut travestir. On lui demande donc un sacrifice impossible lorsqu'on l'invite à les édulcorer : car on n'invite pas un artiste

au mensonge. Mais cette vérité risque de se transformer à travers une vision personnelle et n'est pas composée que des apparences fournies par la réalité Il y a un envers des choses. L'univers est un mystère dont l'homme cherche l'explication. Où trouvera-t-il cette explication? Saint Paul disait : « Le monde est un système de choses invisibles manifestées visiblement », et Massillon : « Tout ce monde visible n'est fait que pour le siècle éternel où rien ne passera plus. Tout ce que nous voyons n'est que la figure et l'attente des choses invisibles... Dieu n'agit dans le temps que pour l'éternité. »

Dans ses conférences sur Dostoïevsky, M. André Gide rappelle ce passage du grand romancier russe : « Il y a des moments, vous arrivez à des moments où le temps s'arrête tout d'un coup pour faire place à l'éternité. » Cette suspension du temps, Dostoïevsky la situe dans la vie présente, et il est vrai que la notion du temps au cours d'une vie est purement relative. Mais il y a une autre déchirure du temps qui laisse entrevoir une suprême présence, la mystérieuse intervention, dans les choses humaines, hors de nous et en nous, de cette présence invisible.

Cette intervention se manifeste dans le domaine intérieur par l'action de la grâce, et dans le domaine extérieur par sa concordance avec l'ordre et avec l'harmonie sociale. Il y a une apologétique par les faits, une apologétique positiviste si l'on peut dire. Taine lui a rendu hommage dans les *Origines de la France contemporaine* en célébrant dans une page célèbre les bienfaits de l'Église dans l'histoire du passé. Encore lui peut-on présenter cette objection : les formes du catholicisme ont pu convenir à l'ancienne société, à l'ancien individu, elles ont pu s'adapter merveilleusement à toute une époque, elles ne sauraient s'adapter à la nôtre, le temps de leur heureuse influence est révolu.

— Non, répondrait ce disciple de Taine qu'est M. Paul Bourget, que son immense enquête à travers la vie contemporaine a conduit au catholicisme et qui nous donne l'exemple de la plus scrupuleuse observation unie à la plus ferme doctrine. Étudiez notre société du haut en bas, et vous observerez quotidiennement le même phénomène qui, par sa répétition, prend l'importance d'une loi : toutes les fois que, dans la pratique de la vie, quelqu'un s'écarte de la morale catholique, — et bien des incroyants ne s'en écartent

pas, de même que bien des croyants s'en écartent, tant est grande et contradictoire la faiblesse humaine, — il occasionnera un désordre soit dans sa propre existence, soit dans le fonctionnement social. Nous, romanciers, qui travaillons sur une matière toute chaude encore et vivante, nous sommes d'accord avec les historiens qui travaillent sur une matière refroidie. Ce désordre n'apparaîtra quelquefois pas immédiatement. Comme certaines maladies dont les symptômes se révèlent tardivement ou qui entraînent des accidents prolongés, il couvera lentement, sous des apparences de paix et de bonheur, et tout à coup il surgira, implacable, terrible, tandis que l'on s'obstinera, dans un aveuglement conscient ou inconscient, à lui chercher une cause moins lointaine. « Nous sommes des témoins, m'écrivait un jour Paul Bourget, à qui il n'est pas interdit de remonter aux causes. » Et mieux encore, comme l'a très nettement formulé M. Henri Massis dans ses *Jugements*, la foi catholique n'est pas qu'une interprétation de la vie, elle est le réel lui-même à qui elle donne tout son sens.

Le premier romancier qui n'ait pas craint de remonter aux causes, c'est, je crois bien, notre chef à tous, Balzac. Dans la préface de ses œuvres complètes, il a éclairé d'un jet brusque de projecteur le sens de ses observations : « En lisant attentivement, a-t-il écrit, le tableau de la société, moulé pour ainsi dire sur le vif, *avec tout son bien et tout son mal*, il en résulte cet enseignement que, si la pensée, ou la passion qui comprend la pensée et le sentiment, est l'élément social, elle est aussi l'élément destructeur. En ceci la vie sociale ressemble à la vie humaine. On ne donne aux peuples de longévité qu'en montrant leur action vitale. L'enseignement, du moins l'éducation par les corps religieux, est donc le grand principe d'existence pour les peuples, le seul moyen de diminuer la somme du mal et d'augmenter la somme du bien dans toute la société. La pensée, principe des maux et des biens, ne peut être préparée, domptée, dirigée que par la religion. L'unique religion possible est le christianisme. Il a créé les peuples modernes, il les conservera. » Et encore : « Le christianisme étant, comme je l'ai dit dans *le Médecin de campagne*, un système complet de répression des tendances dépravées de l'homme, est le plus grand élément de l'ordre social. »

C'est le témoignage que lui rend, dans *le Curé de village*,

Véronique Graslin à son lit de mort, quand elle insiste pour se confesser publiquement et avouer devant tous, y compris ses domestiques, que cette vieille femme si respectée ne fut qu'une criminelle. C'est celui que lui rend le docteur Benassis, dans *le Médecin de campagne*, quand la passion sans recours aurait pu l'étouffer. Ce serait le témoignage indirect qui ressortirait d'*Une vieille maîtresse*, de *Ce qui ne meurt pas*, et même de l'une ou l'autre des *Diaboliques* où l'on aperçoit les excès auxquels tombe l'homme non secouru, livré à sa chair et à son esprit viciés, et comme vidé en sa personne de toute présence divine. Il n'y a là aucune apologie du mal, aucun pacte avec le péché.

IV

Mais il est une autre puissance catholique, plus mystérieuse, qui marque la solidarité des vivants et des morts, et c'est la réversibilité des mérites et la communion des saints. L'homme n'est jamais isolé : il est soutenu, il est entouré, il n'a pas le droit d'être désespéré. Dans un court chef-d'œuvre qui s'appelle *l'Echéance*, M. Paul Bourget a montré que cette réversibilité des mérites, c'est toute l'explication des traditions familiales, c'est la base même de la famille expliquée, justifiée. Car toute règle morale a une répercussion sociale et la société se compose de familles, non d'individus isolés.

Avec une puissance plus tragique et presque torrentielle, Barbey d'Aurevilly, dans *Un prêtre marié*, nous précipite dans le gouffre de l'expiation d'où le coupable doit remonter. Mais si le coupable s'y refuse, quelqu'un le pourra-t-il pour lui? Calixte, la fille de Sombreval, le tente. C'est toute la splendeur du rachat des âmes par le sacrifice. La famille est la première image, l'image visible de la *communion des saints* au sens où l'entend l'Église : les mérites des générations passées protègent les générations présentes, et de même la faute des ascendants peut être expiée, compensée par le mérite des descendants.

Car les fautes se rachètent. Il y a quelqu'un qui les rachète. Et c'est précisément l'envers de ce monde qui, rongé de lèpre, peut s'arracher au mal et vivre. Rappelez-vous encore, dans *Un drame dans le monde*, le passage où

M. de Malhyver voit sortir de la chambre de sa femme — de sa femme adultère et criminelle — le prêtre qui l'a confessée. « C'était bien le même paysan auvergnat avec sa lourde carrure, ses manières rudes, sa personnalité vulgaire par tant de côtés. Mais il y avait aussi en lui, à cet instant, un je ne sais quoi de digne, de grave, une autorité qui *lui venait d'ailleurs...* »

Je me souviens de m'être arrêté à l'Exposition d'art belge aux Tuileries devant l'extraordinaire et presque terrifiant tableau de Jérôme Bosch qui représente le Christ aux outrages. Jésus, sur le chemin du Calvaire, plie sous le faix de la croix, et il est entouré d'une multitude hurlant à la mort : or chaque visage de cette foule représente un vice de la chair ou de l'esprit, un péché. Le peintre aurait pu supprimer la croix. Ce que porte le Christ, ce sont précisément toutes les tares, toutes les ignominies, tous les vices, tous les péchés des hommes. Son fardeau, c'est la vie humaine. Mais il la porte sur lui pour la purifier et la sauver. Les romanciers catholiques ont le droit de peindre la vie, mais ils ne doivent pas oublier la figure centrale qui en est l'explication et le rachat.

V

Le solitaire de Notre-Dame-de-la-Délivrance, qui fut sans doute pour une bonne part dans le retour de Barbey d'Aurevilly aux pratiques religieuses, ne cessa pas de poursuivre, pour la paix de Dieu, cette âme qu'il estimait royale. Quand il sut que son *grand ami* était malade à Paris — malade pour mourir, comme disent les paysans — et ne reviendrait jamais au pays natal, comme il ne pouvait entreprendre, faute d'argent, le voyage, il écrivit à l'abbé Martin de Gibergues, secrétaire de l'archevêché, qu'il connaissait. L'abbé Martin de Gibergues alla visiter le mourant et rendit compte à l'abbé Anger des pieuses dispositions de Barbey d'Aurevilly. De loin, le chapelain l'assista de ses prières. Telle est l'histoire de cette amitié née de la mort et pour la mort qui est une résurrection...

HENRY BORDEAUX,
de l'Académie française.

A travers le Répertoire lyrique

(DEUXIÈME SÉRIE)

I

Don Juan

Dramma giocoso, comédie dramatique, ou drame joyeux. *Don Juan* est la perfection de l'un et de l'autre genre, sans que jamais l'un ou l'autre l'emporte et rompe un instant l'équilibre et l'unité du double chef-d'œuvre.

Vous souvient-il, lecteur, de cette sérénade?

. . . .

Il vous en souvient sans doute, et si bien, qu'on ose à peine rappeler tout ce qu'en dit Musset et tout ce qu'il y entend :

Une mélancolique et piteuse chanson,
Respirant la douleur, l'amour et la tristesse.
Mais l'accompagnement parle d'un autre ton.
Comme il est vif, joyeux! Avec quelle prestesse
Il sautille! On dirait que la chanson caresse
Et couvre de langueur le perfide instrument;
Tandis que l'air moqueur de l'accompagnement
Tourne en dérision la chanson elle-même
Et semble la railler d'aller si tristement.
Tout cela cependant fait un plaisir extrême,
C'est que tout en est vrai, c'est qu'on trompe et qu'on aime;
C'est qu'on pleure en riant...

Et voilà, non seulement de la fameuse sérénade, mais de *Don Juan* tout entier, comme de la vie elle-même, toute la vérité.

Un jour nous faisions étudier *Don Juan* à un jeune chanteur américain. Lorsqu'il entendit — pour la première fois peut-être et seulement au piano — les terribles accords annonciateurs du convive de pierre : « Mais alors, nous dit-il, avec une surprise ingénue, il y a donc des moments où Mozart était dramatique? » Il aurait pu s'en apercevoir plus tôt, rien qu'au début de l'ouverture, (mêmes accords), et dès la première scène, à l'entrée, à l'irruption du couple tragique : Don Juan qui fuit en cachant son visage et Donna Anna qui s'attache à ses pas. Leur duo s'enchaîne à l'air qu'achève à peine Leporello. Sa voix, ironique et gouailleuse toujours, se mêle à leurs voix irritées. Ainsi, du premier coup, les deux éléments, la comédie et le drame, se suivent, puis se mêlent sans se heurter. Il en sera presque partout de même. Don Juan et le Commandeur se battent et Leporello d'abord ne fait qu'en rire. Il ne faut rien moins que le meurtre du vieillard pour qu'il change de note. Grave, ému peut-être un moment, il prend part au funèbre et sublime trio. Mais très vite il se remet, et d'un ton redevenu badin : « Qui donc est mort? Vous, ou le vieux? — Ah! bravo! Deux beaux succès : violenter la fille et tuer le père. » Leste, à demi chanté, parlé à demi, le récitatif italien de nouveau s'égaie et s'amuse, faisant encore plus pathétique la scène de mort qui précède et la scène de deuil et d'imprécation filiale qui va suivre.

Il est bien d'autres passages, et non des moindres, où les deux termes *dramma* et *giocoso* se justifient ensemble. Mozart seul a trouvé le secret de ce merveilleux accord. Durant toute la scène du bal, l'insouciance, la joie, se mêle à l'inquiétude finale sans l'apaiser, à la menace de la péripétie que précipitera l'appel de Zerline outragée. Songez encore à certain sextuor, où la beauté, la double beauté d'une musique sérieuse, plus que sérieuse même, et plaisante à la fois, sauve l'invraisemblance, voire l'absurdité de la situation. Le lieu de la scène, dit le libretto, est une cour du palais du Commandeur. Drôle de palais, où l'on entre comme au moulin ; où se retrouvent, de nuit, six personnes qui n'ont pas dû s'y donner rendez-vous. Passe encore pour Don Ottavio et Donna Anna, l'un reconduisant l'autre

chez elle. Mais Zerline avec Masetto, battu et content? Et Donna Elvire au bras de Leporello qu'elle continue de prendre pour Don Juan? Tout cela n'est guère explicable. Mais sans expliquer rien, la musique tantôt ennoblit et tantôt égaie cette invraisemblable rencontre, cette espèce de cache-cache absurde et délicieux qui se joue à tâtons entre l'épouse délaissée et le valet paillard et poltron, la villageoise coquette et son benêt de promis, la tragique orpheline et son *cavaliere*.

Jusque dans la scène du cimetière brille un rayon de gaieté. La vie entreprend même sur la mort. Elle glisse, elle court, elle rit parmi les tombeaux. Si grand, si tragique ici que soit le génie, il demeure intime et familier. Il n'a rien qui nous effarouche, rien qui nous défende d'approcher. Mozart a le privilège de toucher aux choses les plus graves, les plus hautes, avec des mains libres et pures comme celles d'un enfant.

*
* *

« C'est qu'on pleure en riant... » Musset encore une fois a raison. Mozart aussi. Mais il arrive qu'on ne fasse que pleurer ou que rire. Moments de joie ou de douleur sans mélange, arrêtons-les à leur tour. Ils sont si beaux !

En tête d'une traduction des *Mémoires* de l'abbé Da Ponte, l'étonnant personnage que fut le librettiste des *Noces de Figaro*, puis de *Don Juan*, Lamartine a écrit : « Le monde a quelquefois besoin de penser ; mais il a quelquefois aussi besoin de s'amuser. » Il n'y a pas un chef-d'œuvre pareil à *Don Juan* pour contenter, combler ce double désir. *Don Juan* fait penser comme il a été pensé lui-même, tantôt avec insouciance, tantôt avec profondeur, avec sérieux, un sérieux quelquefois terrible. Jamais la musique encore une fois n'a parlé plus librement, mais plus gravement aussi, des choses les plus graves : de la douleur, de la mort, de la justice divine. Rappelez-vous l'agonie et le trépas du Commandeur. Où donc plus qu'en ce trio de quelques lignes, en ce raccourci funèbre, la mort est-elle davantage, ainsi qu'on l'a dit, « une chose morte »? Un cadavre, ce je ne sais quoi qui bientôt n'aura « plus de nom dans aucune langue », cette immobilité, cette froideur, ce rien, où donc est-ce plus sensible que dans les notes finales, et si frêles ! qu'exhale un hautbois inconsolé ! A quelle

noble orpheline, fût-ce la seconde Iphigénie de Gluck, le désespoir a-t-il arraché les sanglots, les cris, les serments de vengeance que profère en deux scènes immortelles, l'une de deuil, l'autre d'horreur, l'ardente, l'implacable Donna Anna ! Un jour nous reprochions à certain Don Ottavio l'air de parfaite indifférence avec lequel il écoutait sa fiancée lui raconter l'attentat nocturne dont elle faillit être victime : « Que voulez-vous, nous répondit-il, je ne peux pas frémir pendant cinq ou six pages de récitatif. » En vérité ? Il y a pourtant de quoi.

Ailleurs, la scène du bal touche à sa fin. Les trois masques font leur entrée et le menuet qui les accompagne, sans rien perdre de sa grâce, prend une couleur sombre. Après avoir multiplié comme en se jouant des mouvements divers et charmants, la musique les rassemble, elle les masse. L'action décisive n'attend plus qu'un signal et, nous l'avons dit, l'appel de Zerline en déchaînera le furieux, le formidable cours.

Puissances de la vie et de la mort, lesquelles décidément sont les plus fortes en cette comédie, elle aussi divine à sa manière, où le ciel, la terre et l'enfer ont mis les mains ! Vous avez vu, entendu mourir le Commandeur. Mort, vous savez comment il parle, avec quelle grandeur et quelle simplicité. « *Viendras-tu souper ? — Oui.* » Un musicien moderne aurait peut-être souligné d'harmonies et de sonorité extravagantes l'acceptation d'outre-tombe. Mozart la glisse en passant dans la trame souple et légère du duo, et pour l'en détacher, froide et sentant le sépulcre, il suffit d'une note de cor et d'une modulation que les écoliers d'aujourd'hui mépriseraient. Et l'entrevue suprême, ces gammes tranquilles, ce rythme inflexible comme une loi qui s'accomplit, cette marche harmonique sans colère mais sans relâche, sans fracas, sans hâte surtout, où paraît quelque chose d'invariable et de calme, qui ressemble à l'éternité ! Mais que sert-il ici de discourir et, comme disait Lacordaire parlant des récits divins, que pourrions-nous écrire de telles pages, puisque de telles pages sont écrites !

*
* *

Et maintenant, soyons tout à la joie. Accueillons-la, goûtons-la sous toutes les formes, à tous les degrés, discrète

ou copieuse, qu'elle s'insinue en nous ou qu'elle nous inonde.

Da Ponte nous a conté comment il composa le poème de *Don Giovanni* : « Je m'asseyais devant ma table de travail vers l'heure de minuit. Une bouteille d'excellent vin de Tokay était à ma droite, mon écritoire à ma gauche, une tabatière pleine de tabac de Séville devant moi. En ce temps-là, une jeune et belle personne de seize ans, que j'aurais voulu n'aimer que comme un père, habitait avec sa mère dans ma maison ; elle entrait dans ma chambre pour les petits services de l'intérieur chaque fois que je sonnais pour demander quelque chose. J'abusais un peu de la sonnette, surtout quand je sentais ma verve tarir ou se refroidir. Cette charmante personne m'apportait alors tantôt un biscuit, tantôt une tasse de café, tantôt seulement son beau visage toujours gai, toujours souriant, fait exprès pour rasséréner l'esprit fatigué et pour ranimer l'inspiration poétique... Ma belle jeune fille restait avec sa mère dans la chambre voisine, occupée soit à la lecture, soit à la broderie, soit au travail de l'aiguille, afin d'être toujours prête à venir au premier coup de sonnette... »

La musique de *Don Juan* semble souvent se ressentir des conditions et dispositions dans lesquelles fut écrit le libretto. Au premier coup de sonnette — sans compter les autres — nous croyons voir entrer Zerline, et Da Ponte comme son héros lui dire : « *Resta, resta, gioja mia.* » Que de fois Mozart lui-même, le malheureux Mozart, l'a-t-il appelée, cette joie : non pas celle que Beethoven trente ans après devait invoquer à son tour, mais plus légère, plus riante, plus vraiment joyeuse. Et toujours à son appel, elle est venue, quelquefois riant à travers les larmes, mais le plus souvent libre, pure, pour sa consolation à lui et pour la nôtre à tous, éternellement. Quel autre que Mozart a jamais su répandre sur tout un opéra cet air d'allégresse, comparable à celui d'un jour d'été, d'un regard d'enfant ou d'un visage heureux ! Quel autre, ayant fait la part du pathétique, aurait ainsi fait, et si grande, celle de l'esprit, de la verve et de la gaieté ! Wagner, après la représentation de *Lohengrin* à Bologne, écrivait à Boito : « Un instinct secret nous avertit que nous » — il entendait : nous, Allemands — « ne possédons pas l'essence totale de l'art ; une voix intime nous dit que l'œuvre d'art doit être en définitive un tout complet, qui charme les sens même, qui touche toutes les fibres de

l'homme, qui l'envahisse comme un torrent de joie. » Quand Wagner parlait ainsi de l'œuvre d'art intégrale, parfaite, il songeait peut-être, avec un peu d'envie, à l'œuvre moins allemande qu'italienne, à l'œuvre plus qu'humaine et vraiment divine de Mozart. « Un torrent de joie. » Voulez-vous qu'il vous emporte? Écoutez le *brindisi* que nul autre jamais n'égala :

Fin ch' han dal vino
Calda la testa.

Et si vous souhaitez, plutôt que cette joie vous entraîne en sa course, d'en connaître, au repos, la plénitude et l'épanouissement radieux, il suffira sur ces trois mots : « *Viva la libertà!* » de quelques accords éclatants. L'air de Leporello, l'air du « catalogue », est à lui seul une comédie. Il s'y trouve même une scène « des portraits », non moins célèbre et spirituelle que l'autre. Portraits de femmes, tous ressemblants, tous vivants. Et quand il les présente à Donna Elvire avec une malice ironique, insolente, et même à la fin libertine, on dirait volontiers du valet ce qu'il dit de son maître : « *Vous savez comme il s'y prend.* »

Wagner écrivant un jour à Félix Mottel qui préparait une reprise de *Don Juan*, lui donnait ce conseil entre autres : « Rétablissez sans retard le grand finale du second acte. C'est urgent, c'est nécessaire. » Le second acte du *Don Juan* original, c'est le dernier. Le finale dont parle Wagner et que presque toujours on supprime, est nécessaire en effet. Il l'est pour deux raisons. Il assure l'équilibre de l'ouvrage. Il lui sert en outre de conclusion et de moralité. Il réunit tous les personnages, hormis le héros, après la catastrophe. Dans un esprit à demi sérieux, plaisant à demi, il la commente ; il en tire à la fois de graves et de légères leçons. Ainsi tiennent et se tiennent jusqu'après le dénouement les deux caractères du *dramma giocoso.*

*
* *

Comédie et drame, *Don Juan* est action et mouvement. Il l'est partout et toujours. La vie anime l'opéra tout entier. Pas une scène, pas un morceau ne traîne ou ne languit. Quel drame lyrique offrit jamais une suite de péripéties rapides, un *crescendo* de coups redoublés comme le sont

en quelques minutes l'entrée de Don Juan et de Donna Anna aux prises, le duel, la mort du Commandeur et, sur le cadavre encore chaud, la plainte entrecoupée, haletante de Donna Anna? Mais autant que par la vivacité, la musique de Mozart agit par la lenteur. Je ne sais rien d'égal à l'agilité de sa course, (air de Leporello, *brindisi* de Don Juan, scène du cimetière), sinon, dans la dernière scène, la majesté de sa marche victorieuse. Plus ou moins prompte selon les circonstances, jamais elle ne recule ou seulement ne s'arrête.

Ab exterioribus ad interiora. Passons du dehors au dedans et nous admirerons en *Don Juan* un chef-d'œuvre de psychologie musicale. Chaque figure y est à la fois posée ou campée en quelque sorte d'ensemble et « poussée » jusque dans le moindre détail. Il n'est rien que cette musique n'exprime, rien qui lui soit étranger, ou seulement indifférent. Gounod a très bien dit, à propos de *Don Juan :* « Ce qu'on ne saurait trop remarquer, ni trop essayer de faire comprendre, ce qui fait de Mozart un génie absolument unique, c'est l'union constante et indissoluble de la beauté de la forme et de la vérité de l'expression. Par la vérité, il est humain ; par la beauté il est divin. Par la vérité, il nous touche, il nous émeut, nous nous reconnaissons tous en lui et nous proclamons par là qu'il connaît vraiment bien la nature humaine, non seulement dans ses différentes passions, mais encore dans la variété de forme et de caractère qu'elles peuvent affecter. »

Plus loin : « L'expression est toujours chez Mozart si parfaitement et si complètement juste, que sa phrase musicale répète jusqu'au geste même, jusqu'à l'attitude du personnage qu'il veut faire parler ; elle en est réellement le portrait, la forme intérieure et extérieure. »

Ainsi lorsque Leporello énumère à Donna Elvire les diverses figures de femmes inscrites à son répertoire, il dessine réellement chacune d'elles : entre autres la petite, *la piccina*, dont la gentillesse est si bien exprimée « par le syllabique rapide et menu qui descend du haut en bas de l'échelle vocale, comme on abaisse la main presque jusqu'à terre lorsqu'on veut désigner une personne de petite taille ». Enfin dans le duo du cimetière Gounod encore s'amusait à relever, exprimés par l'orchestre, « jusqu'aux détails physiques les plus intimes de la peur ».

A côté de la vérité minutieuse, ou plutôt au-dessus, à

quelle grandeur n'atteint pas la vérité générale des caractères ! Don Juan le premier.

Il en est un plus beau, plus grand, plus poétique,
Que personne n'a fait, que Mozart a rêvé,
Qu'Hoffmann a vu passer, au son de la musique,
Sous un éclair divin de sa nuit fantastique...

Ce Don Juan-là, dont parle Musset encore, Mozart ne l'a pas rêvé seulement : il l'a créé. Il l'a comblé de tous les dons, précieux ou funestes. Il l'a fait insatiable d'amour, séducteur, insolent, hardi jusqu'au crime, superbe devant la mort et l'enfer même. Rappelez-vous les sommets, les « hauts moments sonores », en tout genre, d'un rôle que nul autre n'égale : la volupté du *Là ci darem* et de la sérénade, l'emportement dionysiaque du *Fin ch' han dal vino*, enfin le *gran rifiuto* de la dernière scène, et cet orgueil si long, si dur à briser, fût-ce par une main de marbre.

Donna Anna elle aussi, Hoffmann, au son de la musique, l'a vue passer, pâle d'effroi, de douleur, d'amour peut-être même, oui, d'un fatal et cruel amour. Écoutez-la, courbée, à demi couchée sur le cadavre paternel. « *Ma qual mai s'offre, o dei, spettacolo funesto agli occhi miei!* » « Il y a plus que du désespoir dans les accents effrayants et déchirants de ce récitatif et du duetto qui le suit. L'attentat de Don Juan qui a menacé de la perdre, mais a donné la mort à son père, n'est-ce que cela que signifient ces accents arrachés à son cœur? Un combat funeste, mortel, tout au fond de l'âme, peut seul les faire retentir (1). » Jusqu'à la fin, tout au fond de cette âme sans tache mais non sans trouble, le combat va se poursuivre. Pour qu'elle en sorte, victorieuse et délivrée, il faudra que Don Juan périsse. Voilà ce que seul, entre tous les critiques, Hoffmann a deviné. Voilà le signe le plus tragique dont est marquée la figure de Donna Anna. « La mort de son père par la main de Don Juan, son union prochaine avec le froid, peu viril, *ordinaire* Don Ottavio, qu'elle croyait aimer auparavant... et même, dans le plus intime de son être, l'amour exalté par un feu dévorant... qui brûle maintenant comme un feu de haine destructive, tout cela déchire son cœur. Elle sent que seule la mort de Don Juan peut donner la paix à son âme en proie à de mortelles

(1) Hoffmann, *Don Juan*, traduction de M. Henri de Curzon.

tortures ; mais cette paix est à la fois sa propre mort sur la terre. Elle presse donc sans relâche son glacial fiancé de la venger ; elle poursuit elle-même le traître, et ce n'est que lorsque les puissances souterraines l'ont entraîné dans l'enfer, qu'elle devient plus calme. Seulement il lui est impossible de céder à son fiancé plein de joie pour le mariage promis : « *Lascia, o caro, un anno ancora allo sfogo del mio cor,* » dit-elle. Mais elle ne passera pas cette année. Jamais don Ottavio n'entourera de ses bras celle que son âme pieuse a sauvée de rester la fiancée consacrée de Satan (1). »

Plus simple, mais non pas certes monotone et froid est le personnage de Donna Elvire. Rôle ingrat, disent volontiers ses interprètes. C'est elles plutôt qui sont ingrates pour le rôle et ne lui rendent pas ce qu'il leur donne, ce qu'il pourrait leur donner. Il nous souvient d'avoir entendu naguère, loin des prestiges du théâtre, au Conservatoire, chanter un air d'Elvire, et non le moins sérieux, *(Mi tradi quell'alma ingrata)*, par Fidès Devriès. La cantatrice en avait fait, rien que par le chant, par le style, un admirable poème de féminine et conjugale douleur. Il y a tout en ce rôle d'épouse, et d'épouse trahie : la dignité, la noblesse, (reportez-vous à l'air en question) ; la colère en d'autres passages ; le dépit, l'amertume, fût-ce l'humeur acariâtre et vindicative ; enfin, dans l'adorable trio du balcon, *(« Tandis qu'à son balcon donna Elvire éplorée »)*, les aveux à la nuit et l'attendrissement, la faiblesse d'un cœur de femme toujours prêt à se rendre et à « se renflammer ».

Entre les deux grandes dames, Zerline, la madrée petite paysanne, a sa place dans le triptyque immortel consacré par le Mozart de *Don Juan* à l'éternel féminin. Elle y est le charme des sens, la volupté, le sourire, oui, le fameux sourire, celui que vous savez, profond et mystérieux, que sur les lèvres de Zerline chantant « *Batti, batti* », la main de Mozart, aussi délicate que celle de Léonard, a tracé.

Jusque dans le grand *sextuor* la vérité des caractères suffit à sauver l'invraisemblance de la rencontre. Il ne faut qu'une phrase, la première, pour que Donna Elvire, en si pitoyable posture, échappe au ridicule et reprenne sa dignité. Voici Don Ottavio, toujours empressé, convenable et galamment consolateur ; Donna Anna, magnifiquement désolée, Lepo-

(1) Hoffmann, *ibidem.*

rello paillard et tremblant, Zerline rieuse avec son Masetto. Ainsi la musique des six personnages réunis par hasard demeure fidèle à chacun et à tous ensemble.

A l'égard du texte, mais du texte original, italien, elle affirme également et constamment sa fidélité. Qui n'a jamais entendu, jamais lu que *Don Juan*, ne connaît qu'à moitié *Don Giovanni* et risque de le méconnaître. C'est la langue *del bel paese là dove il si suona*, que le Mozart de *Don Giovanni* comme celui d'*Idomeneo*, des *Nozze*, de *Cosi fan tutte*, parle aussi bien qu'il la chante ; c'est l'italien, que jamais on n'a traduit ni ne traduira sans rompre un accord nécessaire, plus qu'un accord, l'unité même, et sans trahir à la fois et le sens et le son. « Des mots ! des mots ! » Vous faites trop le dédaigneux, aimable prince. Il y a certains mots inséparables de certaines notes. « *Io grido!* » s'écrie Donna Anna, faisant à Don Ottavio le récit de la nuit terrible. Terrible est son cri même, pourvu que le français : « *J'hésite* » ne vienne pas non seulement l'atténuer, mais le contredire. Dans un autre sentiment, qu'y a-t-il de commun entre les paroles françaises de Donna Elvire accoudée à sa fenêtre : « *Nuit fraîche, nuit sereine!* » et le « *Taci ingiusto core* », ce tendre reproche qu'elle adresse à son pauvre cœur.

Plus heureux que les mots, les noms du moins, les noms propres, sont demeurés italiens, un seul toutefois, celui du héros, excepté. En Allemagne un jour, à Munich, lors de certaines représentations modèles, l'intendant du théâtre conserva, partout où il est prononcé, le nom de Don Giovanni. C'était fort bien, dans l'intérêt de la prosodie en général et en particulier de la simple mais formidable apostrophe par où le convive de pierre s'annonce à son hôte. Chez nous, sur ces quatre notes, que de syllabes, françaises, et lesquelles ! N'a-t-on pas essayé ! Tantôt le Commandeur ânonne un certain « *Don Ju-an-an!* » qu'il semble chanter moins que braire. Ou bien, dans une autre version, plus conforme à l'euphonie, et moins au naturel, qui nous fait interpeller les gens par leur nom, il s'écrie : « *Voi-ci l'heu-re!* » Et cela sonne aussi faux, aussi maigre, que retentit avec force, avec logique, ce « *Don Gio-van-ni!* » que rien n'égalera jamais. Que si l'on trouve singulier de nommer en italien un personnage espagnol sur un théâtre français, à la bonne heure. Mais alors qu'il y ait pour tous une règle unique : faisons de Leporello « Petit-Lièvre » et donnons du « Monsieur Octave » au seigneur Don Ottavio.

Musique de l'action, des paroles, des caractères, la musique de *Don Juan* est enfin musique pure, la plus pure peut-être qui jamais ait enchanté les oreilles, l'esprit et le cœur. Seule, sans rien qui lui soit extérieur, elle peut se suffire. C'est de soi-même, de sa nature, de son être, qu'elle tire la vie et la beauté. Au théâtre elle est un moyen, et d'une merveilleuse efficace ; mais elle est également sa propre fin.

Date all'alma il ben dell'alma,
E al senso il ben del senso (1)

« Donnez à l'âme le bien de l'âme, aux sens le bien des sens. » La musique de Mozart prodigue l'un et l'autre. Étroitement liée au drame, au texte, aux personnages, elle n'en est pourtant pas la captive, mais plutôt la maîtresse. Elle les domine, les dépasse et les déborde. Elle va plus loin, elle monte plus haut, à l'infini.

Gounod encore a dit de Mozart : « Par la beauté il transfigure le réel, tout en le laissant entièrement reconnaissable. Il l'élève et le transporte, par la magie d'un langage supérieur, dans cette région lumineuse et sereine qui constitue l'art et dans laquelle l'intelligence revit, avec la tranquillité de la vision, ce que le cœur a ressenti dans le trouble de la passion. » Rappelez-vous, dans un genre plus familier, l'histoire si plaisamment racontée et dessinée par Topffer, et comment l'instituteur des jeunes Crépin leur apprend à procéder du particulier au général. Ainsi procèdent les grands maîtres, ces instituteurs divins. En ces personnages de Mozart, qui nous ressemblent, qui sont nous-mêmes, nous découvrons quelque chose qui leur est, qui nous est supérieur : l'idée au sens platonicien, ou l'essence du sentiment qu'ils expriment. Au milieu du sextuor, lorsque Leporello reconnu et craignant la bastonnade, supplie qu'elle lui soit épargnée, sa voix n'est pas seulement la sienne. La musique est si vaste, si haute, si profonde, que dans la misérable requête d'un drôle, nous croyons ouïr toutes les plaintes, toutes les prières, celles même des plus nobles, des plus saintes douleurs. Et la sérénade, fameuse entre toutes les sérénades, pour qui, pour quel « objet » Don Juan la chante-t-il? Pour une chambrière, une figurante, que nous ne faisons qu'entrevoir. Mais la mé-

(1) Boito, *Nerone.*

diocrité de la destinataire, loin de le rabaisser, rehausserait plutôt le prix de l'exquise chanson. Qu'importe vers quelle fenêtre elle monte, et quelle amoureuse l'écoute, peut-être indigne de l'entendre, si la divine beauté de la musique l'élève, l'ennoblit, et pour jamais en fait un soupir de l'éternel, de l'idéal amour. Enfin, passant de l'amour à la mort, on peut douter si le trépas épique de Siegfried lui-même et ses funérailles de héros feront oublier l'agonie obscure et prompte d'un vieillard assassiné sur le seuil de sa maison. L'épée de Don Juan et l'épieu de Hagen ont tranché d'inégales destinées. Qu'importe encore, puisque pour nous abattre tous il ne faut jamais qu'une seule mort. Et c'est de la mort même, sans regarder qui elle frappe, que Mozart s'est ému. C'est de la commune mort qu'en vingt mesures à peine — avec quelle pitié, quelle piété, quelle épouvante ! — il a rendu l'horreur. C'est sur tout cadavre humain qu'il a laissé tomber et mourir elles-mêmes les notes d'un hautbois inconsolé.

Enfin, après nous avoir parlé de tant de choses, la musique de Mozart, avant que s'achève *Don Juan*, nous parle de Mozart. Est-il rien de plus simple et de plus touchant que, dans la dernière scène, le rappel de l'air de Figaro! *Non più andrai...* » C'est d'abord un souvenir, un remerciement au public de Prague, à ces amis qui, n'ayant pas été indignes du premier chef-d'œuvre, avaient mérité que Mozart écrivît pour eux le second. « *Non più andrai...* » N'est-ce point comme un présage que jusqu'au terme d'une longue vie il ne devait point aller, le jeune homme divin? « *Non più andrai...* » Enfin c'est la musique elle-même à qui la chanson paraît dire : « Un art plus sombre, de plus austères génies vont naître, mais en ces régions tempérées et heureuses, à cet idéal sublime et souriant, tu ne reviendras plus jamais. »

CAMILLE BELLAIGUE.

La prodigieuse vie d'Honoré de Balzac

DEUXIÈME PARTIE

Le triomphe du génie (1).

RIEN, dans une grande ville, n'est plus émouvant pour l'esprit que d'y rencontrer ce qu'il n'espérait plus : un coin de province ou un air de campagne. Dans une cité où l'achat de dix mètres de terrain mange les économies d'une famille modeste, rien n'est touchant comme un espace libre, sans emploi productif. C'est un défi à l'âpreté, un rép t, un espoir comblé, dont l'âme avait besoin. Là où selon la logique d'une société avide on devrait voir de hautes bâtisses le long d'une rue pavée, voici des potagers, une esplanade en terre battue, des arbres, un couvent. Serait-on à cent lieues de la capitale? On est à Paris. C'est le quartier de l'Observatoire, où Balzac habite depuis deux ans au printemps de 1831. Il ne remonte jamais vers sa rue Cassini sans qu'un flot de pensées vienne lui battre l'esprit. Il quitte la foule, le vide et la vanité : il retrouve sa solitude, pleine de souvenirs et fertile en leçons. Il sort du Luxembourg tournant le dos au palais des Médicis ; son œil est ravi par un dôme qui est une couronne, le Val-de-

(1) Voir *la Revue universelle* du 15 juillet et du 1er août 1925.

Grâce, et de tout son cœur, il salue la mémoire d'Anne d'Autriche, puisqu'elle avait tant de goût. Là où de vieux bonshommes pacifiques jouent aux boules, le long d'un mur lépreux, est tombé le maréchal Ney, tué par des soldats. Balzac est passionné pour ce héros. Quel drame ! Quelle leçon !... Voici des palissades, quelques jardins chétifs, de l'humilité — de quoi tempérer l'orgueil et le luxe dévorants. Une grande demeure modeste à hauts toits de tuiles : c'est l'ancien Port-Royal devenu Maternité, la maison des naissances. Et de chaque côté du Val-de-Grâce, à droite, à gauche, des couvents où l'on médite sur la mort. De sa table de travail, Balzac entend les cloches des religieuses, et cet appel lui donne de l'élan pour faire une œuvre noble, pour être l'homme qui guide, pendant que des femmes prient. Ce quartier semble un désert ; l'âme pourtant s'y abreuve. Quartier des Enfants-Trouvés, de Cochin, des petits Sourds-Muets. Que de malheurs et de vices ! Hospices où l'on souffre, chapelles où l'on supplie, jardins de légumes qui font aimer la terre, près de l'Observatoire où l'on admire le ciel ; la vie enfin dans sa vérité, puisqu'il y a là la science qui cherche, à côté de la religion qui espère, et qu'on y voit la peine des hommes et leur mérite. Balzac disait romantiquement : « Je suis entre les Carmélites et l'endroit où l'on guillotine ! » C'était vrai : place Saint-Jacques, derrière le jardin des astronomes, tombait de temps à autre une tête de criminel. Ce trait infernal n'était pas pour lui déplaire. Il avait trouvé rue Cassini une retraite féconde.

Il faut dire qu'il était au printemps de sa vie. Tout germait, fleurissait ; il se sentait emporté par un torrent de pensées. C'était même une abondance qui l'effrayait, car à force d'avoir trop, il n'utilisait plus : il était débordé. Il lui aurait fallu deux autres cerveaux, pour mettre en œuvre ce que proposait le sien. « Je devrais avoir la tête, soupirait-il, telle que les ruminants ont l'estomac. » Et le cœur battait en proportion ! Tout sollicitait le feu de son inspiration : un entretien, une lecture, une course dans Paris. Non qu'il prêtât l'oreille aux bons amis, qui disent toujours à un auteur : « Ah ! j'ai un beau sujet pour vous ! » Mais il regardait vivre les autres, et un mot, un trait lui faisait apercevoir un monde. C'était comme une lanterne qu'il projetait sur l'ombre des vies les plus grises. Aussitôt surgissaient de mystérieux drames et des beautés cachées. Or, en

inventant, neuf fois sur dix, il découvrait. D'ailleurs, son esprit avait *vu* ; il était sûr. Aucun besoin d'attendre l'observation des yeux ou des oreilles, qui dépendent d'une chance ou d'une indiscrétion. Le vrai poète est celui qui devine, dont l'esprit est assez fort pour créer juste. Il était ce poète-là. Et les maisons, les rues lui semblaient aussi claires que les visages : certaines avaient une grâce bienfaisante ; d'autres étaient répugnantes et hideuses comme le vice. Les choses ont les maladies des gens, leurs chancres et leurs lèpres. Il traversait Paris, tel un médecin ; portait sur les quartiers des diagnostics ; et par sa seule imagination, il était renseigné mieux qu'un policier. Cette extrémité de Paris qui s'appelait le faubourg Saint-Marceau, les rues et ruelles descendant de la rue Saint-Jacques vers le Jardin des Plantes étaient pour sa curiosité particulièrement attirants. Il y avait là, à deux pas de chez lui, un dénuement qui semblait cacher toutes sortes de secrets : là des rentiers achevaient leur vie ; des étudiants commençaient la leur ; par familles, par grappes, des ouvriers s'entassaient dans d'immondes habitations ; et tout cela sur la lisière du Muséum, où la science étiquetait les espèces animales : « Voilà pourtant des espèces humaines qu'il serait aussi bien utile de classer ! » pensait Balzac.

Un soir, il revint enivré. Il avait découvert, dans la partie basse de la rue Neuve-Sainte-Geneviève, une maison dont l'indigence crasseuse et la morne désolation lui parurent les lieux exacts d'un drame, dont l'histoire sourdement s'organisait dans son esprit. Il tourna autour. Il était ravi. Voilà plus d'un mois qu'il cherchait cette ignominieuse pension de famille, où un personnage, dans une atroce misère morale, pourrait aussi être la proie d'une détresse matérielle, qui, étreignant le lecteur, le secouerait comme la vue du sang au théâtre. Eh bien, il avait trouvé ! Il l'avait devant lui. C'était elle ! Peu importait qu'il n'y eût pas, en effet, *Pension de famille* au-dessus la porte. C'était une erreur de la destinée ; il la réparerait. Il dévorait des yeux la rue, les murs, le jardin. Il voyait la fenêtre de son bonhomme, dont il avait déjà trouvé le nom : « Goriot ».

— Il sortira par ici... et tournera à gauche pour aller chez sa fille, Mme de Restaud...

— Eh là ! le gros père ! N'écrasez donc pas le monde !

C'était une marchande d'habits qui criait en le voyant reculer. Il avait pris du terrain pour voir à distance et il venait de mettre ses deux pieds dans le ruisseau. Il se retourna sur la bonne femme, et rit, mais d'un rire énergique qu'à elle seule elle ne méritait pas. C'est qu'avec la rapidité de l'éclair, son imagination venait de lui montrer un nouveau trésor ; il riait de contentement et murmura :

— C'est elle !...

Sa logeuse ! la tenancière de la pension, il l'avait là sous la forme de cette commère moustachue, avec qui il engagea tout de suite la conversation, afin de tenir de cette bouche populaire un accent, un certain rythme, qu'il n'aurait plus qu'à continuer pour créer le personnage complet. La bonne femme était abondante : il eut plus qu'il n'avait demandé.

Il rôda ensuite dans les rues d'alentour comme pour en établir la carte. Les pavés, la place des lanternes, telle boutique, une tête d'habitant, il mettait tout dans sa mémoire. Mais il regarda sa montre, dont la grosse chaîne pendait sur son gilet :

— Hé ! hé ! C'est ce soir que j'ai ma Muse, mon royaliste et mon quincaillier à souper !

Il s'en revint par la Bourbe. Le temps était beau ; la boue sèche ; il marchait allégrement ; et toutes les choses qu'il venait de voir reparaissaient sous son front dans la forme nouvelle que sa riche sensibilité leur donnait déjà. Bien changées, leurs valeurs ! C'était, au lieu du soleil, une lumière spirituelle qui les éclairait maintenant. Le rêve, en un rien de temps, était passé sur la réalité : il avait suffi que ce diable d'homme passât lui-même. Bien mieux, dans ce paysage parisien, recréé selon sa vision, c'est-à-dire soumis à ses désirs et à sa volonté, ses personnages s'animaient, agissaient ; il voyait les scènes essentielles, et les mots typiques, inscrits dessous comme des légendes. Avec quelle allégresse il se mettrait à ce travail, dès qu'il aurait achevé ce qu'il avait en train ! Ce serait, dans son genre, un roman moderne, aussi pathétique qu'une tragédie de Sophocle, et, en 1900, peut-être qu'on dirait « Goriot » comme on disait « Œdipe » ou « Antigone ». Il fallait que cet humble bonhomme, cette épave sociale devînt une figure symbolique, l'image d'un sentiment humain développé jusqu'au malheur, au sacrifice. Un père tué par ses filles, par l'ingratitude de ses enfants, à qui il a

donné leur vie, à qui il redonne la sienne. Du petit peuple, ce père ; et les filles des dames grâce à leur beauté, qui les a fait s'élever jusqu'aux sphères supérieures de la société. Le père, un imbécile, un cerveau d'animal ; mais le cœur possédé, jusqu'à en mourir, par l'amour paternel ; les filles, des corps fascinants, des cervelles d'enjôleuses, pas l'ombre d'âme. Ah ! s'il pouvait, dès le lendemain, commencer cette magnifique histoire !

Mais... il fallait d'abord finir *la Peau de chagrin.* Encore cinquante feuillets. A raison de dix par jour — dans cinq jours il s'attellerait peut-être à son bonhomme Goriot !... Les amis n'ont pas de flair : ils viennent toujours quand on se passerait si bien d'eux ! Rentrer pour recevoir, alors qu'il vivait des heures d'unique lucidité. Il lui semblait que s'il avait pu prendre sa plume, il aurait jeté sur le papier, dans la soirée, le tiers de ce roman — quitte, après, à le laisser ; mais le premier jet est de telle importance. C'est un meurtre d'arrêter l'inspiration, de la contraindre et de dire : « Non ! » quand elle ne demande qu'à créer, à produire, à ajouter de l'humanité au monde de Dieu !

Il arrivait rue Cassini. La cloche des Carmélites tintait pour l'angélus. Il monta dans sa chambre, ouvrit sa fenêtre et dit : « Saintes femmes, priez le Seigneur pour qu'Honoré de Balzac ait du génie ! »

Il avait dit *de* Balzac, et peu de jours avant, il avait signé déjà avec cette particule un article dans *la Mode.*

Ses yeux embrassèrent les vingt arpents de jardins qui s'étendaient devant lui, s'en allant au delà de la route de Sèvres, jusqu'au dôme brillant des Invalides. C'était la grande paix riche des soirs de juin. Les arbres hauts cachaient de leur feuillage foisonnant les maisons basses. On respirait un air d'une tiédeur fécondante. Mais il se sentait lui-même tellement plus abondant que cette printanière saison ! Elle profitait seulement de l'ordre du monde ; tandis qu'il possédait l'esprit, l'esprit et le verbe, qui, seuls, donnent une portée et un sens à la création.

Il se retourna. Il y avait sur sa table un petit cahier cartonné vert, de la noble couleur des lauriers. Sur ce cahier, il inscrivait des pensées de l'Empereur, chaque fois qu'il en rencontrait une nouvelle pour lui. Il dit, la main sur le cahier :

— Il faut faire dans le domaine de la pensée ce qu'il a fait dans la réalité : mettre de l'ordre !

Il était échauffé par sa course et par toutes ces idées exaltantes qu'il remuait. Il ôta sa redingote et enfila une robe de moine toute noire, qu'il serra à la taille d'une cordelière toute rouge. L'annonce d'une sombre activité! Puis il appela Rose, sa servante. Elle apparut. Elle avait un plat visage, la marque d'une conscience sans replis : de grands pieds et de larges mains, l'indice d'une âme rude au travail. Il dit :

— Qu'avez-vous fait, Rose, pour le souper?

— Parbleu ! répliqua Rose, ce que monsieur m'a commandé.

— Et qu'est-ce donc? fit Balzac.

— Du bouilli.

— Du bouilli ! Par exemple ! Et ensuite?

— Une salade.

— Diable ! Et après?

— Dame, des huîtres.

— Que vous servez d'abord.

— Non pas ! Monsieur ce matin, m'a dit que « c'est pour finir »!.

— Rose, vous êtes sublime ! Avez-vous fait du café fort?

— Oui, monsieur.

— Vous le servirez au dessert, mais vous en ferez d'autre, beaucoup plus fort.

— Bien.

— Que vous ne servirez pas, que vous mettrez sur ma table, qui m'attendra, et dont j'aurai besoin cette nuit, quand mes invités seront partis.

— Monsieur, on a sonné...

— Allez ouvrir. Ne faites pas entrer. Je descends au jardin.

C'était « la Muse », comme il disait. C'était George Sand. Il ne se fit pas attendre. Elle fut intimidée par sa tenue, et elle le trouva assez admirable. Il avait le cou très blanc : sa robe le lui dégageait ; et c'était un contraste amusant que cette chair claire sous un visage haut en couleur, où le sang vif circulait, trahissait la pensée, au-dessus du domaine de l'activité digestive. Balzac voyait George Sand pour la troisième fois ; et il avait eu le temps de se fâcher et de se remettre. Il restait assez dominateur : il pressentait un bas-bleu, il se méfiait. Seulement le visage d'ivoire de cette jeune femme, ses yeux de bronze vivant, ses narines dilatées

et cette bouche rouge, sensuelle, le captivaient au plus au point. Il n'était donc pas fâché de la recevoir. Et puis il sentait qu'elle l'adorait ou qu'elle l'enviait. Elle disait « Maître » d'un ton bêlant. Et il songeait : « Elle ne le pense peut-être pas et... et encore... comment pourrait-elle m'appeler? »

Afin de ne pas perdre le fil de ses idées, — c'était l'important, — il ne lui demanda pas ce qu'elle avait sur le chantier (elle venait de publier *Indiana*, qu'il n'avait pas lu et ne voulait pas lire : est-ce qu'il avait le temps !) il continua de songer tout haut à sa pension de famille de la rue Neuve-Sainte-Geneviève, et se mit à en imaginer les pensionnaires. Elle s'amusait. Elle dit :

— Vous avez vu tous ces gens-là?

Il répondit :

— Que préférez-vous? Que je vous dise oui ou non? Si je réponds oui, vous penserez : « Il n'a guère d'esprit d'invention ! » Si je réponds non, vous direz : « Il me trompe ! »

Elle fit dans un sourire énigmatique :

— Je ne poserai plus de question. Continuez.

Là-dessus, Thomassy entra, cet excellent royaliste que la révolution de Juillet avait rendu plus ferme encore dans ses convictions.

— Assieds-toi là, dit Balzac. Je racontais à Mme Sand ma dernière découverte, dans un quartier que j'aime follement.

Et il recommença, enrichissant sa seconde version de détails qui ne lui étaient pas venus la première fois, parce qu'il n'était pas assez échauffé, sans doute. Il les sentit éclore en lui si soudainement, avec tant de bonheur et de naturel qu'il se dit : « Il ne faut pas perdre cette bonne chaleur !... La création de l'esprit est vraiment un mystère ! » Et il ne cessa plus de parler.

M. Dablin, le bon quincaillier, qui aimait les mots d'artistes, vint bientôt se joindre au groupe. Malice de Balzac. Il se disait que George Sand devait être avide de rencontrer des écrivains, des penseurs, des intellectuels ! Et il avait repêché ce brave homme, qui n'avait pas tellement vieilli depuis dix ans, le temps où il venait en toute affection discuter de l'avenir d'Honoré dans la mansarde de la rue Lesdiguières.

Rose d'une voix sans timbre annonça que le bouilli était sur la table. Le moine noir se leva :

— Madame et Messeigneurs, au travail !

Et on rentra.

— Mon cher monsieur Dablin, dit Balzac en entamant le bœuf, dont les morceaux tombaient d'eux-mêmes, avec un couteau pour égorger un porc, que pensez-vous, je vous prie, de ce que pondent les critiques sur moi?

Il ne pensait pas, n'ayant rien lu.

— Et vous? balbutia-t-il.

— Moi, dit Balzac, commençant par avaler d'un trait un verre de vin blanc des coteaux de Saché (Saché, Indre-et-Loire, messieurs ! Sachez-le bien !) moi je n'en ai lu qu'un qui m'admirait, mais mal !.. Avez-vous remarqué, madame (il regardait George Sand et s'arrêta, parce que c'était lui qui remarquait soudain son front puissant et volontaire, couronnant ses prunelles méditatives), avez-vous remarqué un article d'un M. Hippolyte Castille? Beau nom pourtant !... Thomassy, tu ne bois pas? Tu pleures Charles X? Moi aussi, malheureux, mais précisément, je bois afin d'oublier Louis-Philippe !... Oh ! j'ai fait de la peine à Mme Sand et à M. Dablin : je m'en excuse ; je les ai réunis, sachant qu'ils se plairaient... Qu'est-ce que je disais?... Oui, M. Castille Hippolyte m'admire, mais il prétend qu'à l'opposé des maîtres, lesquels ne s'attachaient qu'aux généralités, je ne prends, moi, que des exceptions ! Qu'en dites-vous, mon petit père Dablin?

Le quincaillier bredouilla :

— Moi, mon Dieu...

— Rose, appela Balzac, le second service ! Et les vins adéquats !

George Sand écoutait et se taisait, et elle avait un sourire triste.

— Madame, dit Balzac, je vous ennuie, je le vois, en parlant des critiques. Vous préférez ceux qui créent? Ils ne sont pas plus intéressants ! Il y a dix hommes par siècle, et encore ! Le reste, encombrement ! Tous ces gens qui publient travaillent au hasard. Ont-ils du talent? Je vois l'œil ému de mon petit père Dablin qui veut leur trouver du talent. Soit ! Mais qu'est-ce que cela, sans une forte volonté qui coordonne, compose, qui fabrique un ensemble. Pour dominer les autres, vous le comprenez bien, il faut d'abord savoir ce que les autres ignorent : où on va !

— Ainsi, selon vous, dit timidement Mme Sand, il n'y a personne à notre époque...

Il pensait : « Si, il y a moi ! », et ses yeux l'exprimèrent.

— Même Victor Hugo, dit Mme Sand...

— Ne sait pas où il va ! dit Balzac.

— Ah ! pardon !...

— Madame, est-il poète, auteur dramatique, romancier? *Les Orientales! Hernani! Notre-Dame de Paris!*

— Ce ne sont peut-être, dit Mme Sand, que les expressions diverses d'une même pensée.

— Elle n'est pas claire ! proclame Balzac. Et la preuve, c'est qu'il ne peut pas faire un livre sans préface. Le livre doit être écrit pour expliquer une chose. Or, lui, d'abord, explique le livre !

— Ainsi, dit Mme Sand, vous ne ferez jamais de préface?

— Si j'en fais une un jour, dit Balzac, je jure que je m'efforcerai le lendemain de la supprimer ! Madame, nous devons éclairer le peuple. Nous devons construire devant lui et pour lui. Tenez, vous me demandiez s'il y a quelqu'un à notre époque?... Oui, il y a un grand poète !

— Lamartine ! dit M. Dablin.

— Musset ! fit Thomassy.

— Il y a Cuvier, mes amis ! dit fortement Balzac. C'est le seul ! C'est le géant ! Avec quelques os blanchis, il a repeuplé des mondes, il a recréé la vie de plusieurs milliers de siècles ! Si vous êtes embarrassés pour boire à la santé d'un grand homme, je vous donne toujours son nom !

Il leva son verre. Ses yeux étincelaient. Il avait le feu aux joues. Mais son front restait magnifiquement blanc, comme s'il ne concevait que des idées olympiennes, négligeant les autres.

On avait vidé trois bouteilles. Il les montra :

— Nous ne buvons pas !

Quand on eut mangé six douzaines d'huîtres, il fit voir les écailles :

— Qu'est-ce que vous avez ce soir? Personne n'a faim?

Il ordonna d'assaisonner une seconde salade. Après les huîtres, il réclama le bouillon.

— Comment, dit-il, il n'y a plus de vin de Saché? Rose, envoyez à M. de Margonne douze pigeons voyageurs tout de suite. À douze, ils peuvent rapporter quatre bouteilles. Soixante lieues, nous les aurons au petit jour ! Et nous allons, en attendant, respirer, en devisant sous la lune !

Ce qu'il appelait deviser, c'était poursuivre son monologue. On descendit s'asseoir sous les clématites et les chèvrefeuilles en fleurs, qui répandaient un parfum sucré. Thomassy était rêveur.

— Mon pauvre Thomassy, dit Balzac, je comprends que tu ne sois pas heureux sous un gouvernement sans plan, sans force et sans idées ! Mais, laisse-moi faire. Si tu savais ce qui se prépare pour ton cher Honoré à Cambrai et à Angoulême...

— Te présenterais-tu? dit Thomassy.

— Je me présente, dit Balzac, avec un programme d'ordre et de force. Ce que Napoléon fit avec de la poigne, Louis XVIII avec de la ruse, l'un à cheval, l'autre en voiture : voilà ce qu'il faut reprendre ! Le peuple attend un chef.

— Alors, dit doucement Mme Sand, vous... vous lancez dans la politique. Et vous laissez... la littérature?

— La littérature ! fit Balzac en soufflant, en haussant les épaules, en ouvrant le col de sa robe, mais, madame, cela n'existe pas, la littérature ! Il y a la vie, dont la politique et l'art font partie. Et je suis un homme qui vit, c'est tout !... qui fait sa vie... voilà !

— Oui, mais le plan, le plan bien clair...

— Ah ! ah ! je vous jure qu'il l'est ! fit Balzac, riant de la bouche, des poumons et du ventre, il l'est, et aussi clair que la lune ce soir ! Regardez comme elle est belle, royale, énorme, tout en or ! Elle nous regarde avec amour ! Elle couve M. Dablin ! Elle l'enveloppe ; elle le dore !... Moi aussi, ma parole ! Est-ce signe de richesse?... je n'en serais pas surpris... J'ai en tête deux ou trois sujets de livres, qui s'adressent à un immense public...

— Ce que vous me contiez sur la rue Neuve-Sainte-Geneviève? dit Mme Sand.

— Du tout ! Autre chose ! Je veux écrire un roman qui s'appellera *la Bataille*. Il sera prodigieux ! Le résumé de toutes les guerres. Cela commencera par un grondement de canon. On sera dans la poudre dès la première ligne ; et on n'en sortira qu'à la dernière, avec le cri de la victoire ! Le lecteur sera pris dans le combat comme le soldat, mais le soldat se bat et ne voit rien : le lecteur verra. Il y aura tout : l'effort, le sang, les morts, les blessés, les généraux, les héros, les lâches, la comédie dans le drame, le petit détail, la vue d'ensemble, et, dominant tout, Napoléon

avec son chapeau sur l'horizon, dans le soleil formidable.

— Fait par toi, ce peut être étonnant, dit Thomassy.

— Je le crois, dit Balzac. Je me sens au point. J'ai plus d'idées que je n'en peux contenir. Il me vient plus de mots que je n'en peux écrire. Je vois maintenant, et je devine... Ah ! et puis je ferai aussi la suite de *la Bataille*, l'homme qu'on croit mort, dont la femme est remariée, et qui revient, et qu'on ne veut pas reconnaître ! Mes enfants, nous avons vécu, nous vivons encore une époque inouïe. C'est même la plus belle qu'il y eut jamais ! Thomassy, ne proteste pas ! Malgré le gouvernement qui est une lavette, tout est magnifique ! Nous sommes à un carrefour. Quel danger ! Mais quel pittoresque ! Quelle passionnante mêlée ! Quel travail j'ai devant moi ! Je n'y arrive malheureusement pas : les journées sont ridiculement courtes. Et il faut dormir ! Pourquoi dormir? La science se doit de trouver tout de suite le moyen de reposer en un quart d'heure des hommes comme moi !

— Juste ciel ! soupira M. Dablin, il veut nous supprimer la nuit et le lit ! Mes nuits, mon lit !

— Non ! non ! je vous les laisse ! dit Balzac. Mais moi, je suis comme la lune et les astres : je ne puis m'arrêter d'éclairer... Malheureusement, cela ne m'empêche pas d'avoir soif. Parbleu ! nous n'avons pas mangé de fruits ! Au mois de juin, quelle folie ! Rose ! mon enfant, des fruits ! Vous n'en avez pas? Allez en acheter ! Les boutiques sont fermées? Courez en cueillir ! Où? Dans les vergers du Mont-Parnasse ! Et si vous trouvez une Muse par la même occasion, vous l'amènerez à Mme Sand, qui a du goût pour le personnel littéraire. Voilà ! Filez !... Mon petit père Dablin, avez-vous lu dans *la Silhouette* mon article *Sur un pantalon de poil de chèvre*? On jurerait que j'avais vu le vôtre, ce soir. Madame Sand, combien de temps avez-vous mis à apprendre le français? Moi, sept ans ! C'est une chose qui reste très peu connue en France. Voyez M. de Lamartine : charmant troubadour ! Mais il ignore sa langue. Ah ! que c'est dur d'écrire ! J'ai fait sept romans, rien que pour apprendre mon métier. Un pour m'exercer au dialogue ; un pour savoir faire une description ; un pour bien grouper mes personnages ; un pour que chaque chose fût à sa place, etc., etc. Et si je suis ce que je suis... et surtout ce que je vais être, je ne le devrai qu'à moi, à ma volonté ! Mais il faut être grand ou ne pas être. On se demande, en

voyant la masse des humains ordinaires, pourquoi ils vivent, dans quel but, quel intérêt ils y prennent.

— La Touche a fait devant moi la même remarque ! se permit de dire M. Dablin.

— C'est bien étonnant, dit Balzac, il fallait qu'il fût malade, car, dans son état ordinaire, il ne dit rien de sensé.

— Vous... n'êtes dont plus amis? dit M. Dablin, confus.

— Nous n'avons plus cet honneur ! reprit majestueusement Balzac, et je n'ai pas besoin de vous dire que je m'en moque comme de cela ! (Il fit claquer son ongle sur sa dent.) Je n'ai plus le temps de m'attarder à des détails de ce genre. (Il avait desserré sa cordelière rouge.)Lui n'a rien à faire. Il s'est occupé toute sa vie de vétilles. Moi, j'ai une œuvre ! (De ses bras allongés, il s'empara de tout le dos de son banc.) Cette Rose ne rapportera pas de fruits ! Fille honnête et bornée ! Et il n'y a plus de vin... Voulez-vous encore des huîtres? Ou du café, du café très fort, de quoi faire sauter les crânes qui ne sont habités que par des idées tranquilles ! C'est inouï que dans une grande cité on ne puisse avoir des fruits la nuit. Je porterai la question devant le juge de paix. Ah ! voilà encore un sujet admirable : *le Juge de paix!* Il y a longtemps que j'y songe : le juge de quartier, modeste, tout humble, qu'un homme riche n'arriverait pas à corrompre, ni par des dîners, ni par la peur. Et je le montrerais dans une affaire de rien, déployant les plus hautes vertus.

— Ah ! oui... sous ta plume, dit Thomassy, cela pourrait être une œuvre importante.

— Et pour le peuple ! dit Balzac, car le vrai penseur, le vrai philosophe — or il n'y a que lui qui soit digne d'écrire — s'adresse au peuple...

— Mon Dieu ! Minuit moins dix ! fit George Sand, qui regardait sa montre dans un rayon de lune, je vais manquer mon coche à l'Odéon.

— Minuit moins dix ! Vous ne le manquerez pas ! (Il resserra sa ceinture.) Rose, les flambeaux d'argent !... Madame, je suis honoré de vous avoir vue chez moi, et d'avoir discuté avec vous ce qui fait la vraie grandeur d'une destinée. Nous sommes d'accord sur la conclusion, n'est-ce pas? Une grande tâche, sentir Dieu derrière soi, et s'abandonner à lui... Passez, je vous prie : je vais vous éclairer.

— Vous ne pouvez pas sortir dans cet accoutrement! bredouilla le quincaillier.

— Si, mon petit père Dablin ! Ma robe est de la couleur de la nuit, avec le trait de feu du couchant à la ceinture. Allons ! Je vous accompagne jusqu'à la Bourbe !

Et tenant un flambeau dans chaque main, il continua de parler en les précédant. Eux, ne l'écoutaient plus. George Sand marchait entre les deux hommes et disait d'une voix mince :

— Je connais l'histoire de La Touche. Ce n'est pas Balzac qui a raison... Comme lui a dit La Touche : « Que vous soyez l'inventeur du roman physiologique, que la terre, la mer et le ciel vous aient attendu pour être décrits, soit, je le veux bien ! mais j'aimerais encore mieux pour vous que vous soyez bon garçon ! »

— Oh ! cela, madame, dit le quincaillier, c'est injuste ; si vous le connaissiez bien !...

— Il éclate d'orgueil ! dit Mme Sand.

— La noblesse a péri en 89, fit d'une voix forte Balzac qui se retournait ; mais, en tant que privilèges : il reste la noblesse du mérite personnel !...

Il refit en avant vingt pas vigoureux.

— Moi, j'ai confiance en lui, en sa force, en son avenir ! dit Thomassy.

Balzac fit encore un demi-tour.

— Madame Sand, si vous manquez le coche, profitez de cette nuit de lune, descendez jusqu'au Pont Royal, et sous l'arche de la berge, att ndez le jour : c'est féerique !

A la Bourbe, il dit :

— Adieu, vous tous, gens bien nés et qui avez la chance de connaître M. de Balzac... Ne riez pas, mon petit père Dablin. La quincaillerie ne sera rien, si, un jour, je ne peins pas un quincaillier ! Bon retour ! Que Dieu vous garde ! Je vais travailler.

Il remonta chez lui, sous les arbres, d'un pas pressé. Les bougies avaient coulé partout sur sa robe. Il l'enleva, la jeta dans un coin, dit : « Monsieur Buisson, tailleur, vous serez prié de dégraisser ! » Puis il en mit une autre, qui était blanche, avec une cordelière noire. Il but une grande tasse de café, et appela :

— Rose ! Il n'est pas assez fort ! Jamais assez fort !... Rose !... Elle est couchée, toujours couchée !... Toujours dormir ! L'humanité ne peut pas progresser ; ce sont les

mêmes qui font tout ! J'ai dix articles de commandés pour cette semaine... Et il faut aller au mariage de Delphine Gay, à Saint-Roch... Encore une journée de perdue !... Il me faudrait un cabriolet... Mais je l'aurai. Le mois prochain, je vais gagner des sommes énormes. Et dans six mois, je pourrai peut-être rembourser la grosse partie de mes dettes... surtout si je fais *la Bataille* et *le Juge de paix*. Pour le bonhomme *Goriot*, il vaut mieux que j'attende. C'est tellement prodigieux ! Ce sera dans mon œuvre une cariatide !

Il se versa une deuxième tasse de café :

— Aucun goût ! Il faudra que je l'achète et que je le fasse moi-même !

Il approcha un flambeau d'une petite statue de Napoléon, qu'il avait sur sa cheminée, le contempla en ayant l'air de solliciter son regard, comme s'il se mesurait avec lui, et dit :

— Quel homme ! Il a tout fait, et on le représente les bras croisés !

Puis il s'assit à sa table où il écrivit deux lignes rapides sur un bout de carton blanc qu'il vint glisser entre le manteau impérial et la garde de l'épée. Et il rit de tout son cœur, d'un rire victorieux.

Il avait écrit sur le carton :

« *Ce qu'il a commencé par l'épée, je l'achèverai par la plume!* »

*
* *

En cet état d'esprit triomphant, il ne ressentit aucune surprise à trouver un jour de septembre, chez son éditeur Gosselin, la lettre d'une grande dame qui lui signifiait son admiration. Lettre non signée, mais le papier, l'écriture, le ton attestaient une provenance noble. Il pensa : « Voilà qui est parfait... et naturel. Cela devait arriver. D'abord, je le mérite. Ensuite, si la Providence a des vues sur moi, il convient que j'entre dans les salons du faubourg Saint-Germain ! »

Puis, comme il avait quelque suffisance et qu'il ne concevait pas le bonheur solitaire et muet, il parla de sa lettre à son ange gardien, Mme de Berny.

— Ah? ah? fit celle-ci... Montre.

— Je ne la promène pas sur moi, dit Balzac.

— Ou tu me la caches, soupira Mme de Berny. Ne fais pas

cela, mon chéri ! (Elle l'implorait avec un visage douloureux.) N'oublie pas ce que tu dois à mon pauvre cœur !... Pourquoi, mon Dieu, le ciel n'a-t-il pas voulu que nous vivions ensemble, — loin du monde? Ma tendresse t'aurait suffi, et tu n'aurais même pas ouvert les billets doux de ces dames inoccupées...

— Pourquoi inoccupées? fit Balzac. Parce qu'elles me lisent?

— Parce qu'elles t'écrivent ! Ah ! cher ami de ma vie, je voudrais voir les têtes de ces femmes !

— Ainsi, dans ton intransigeance ou ta jalousie...

— Dans mon amour ! Contente-toi du mot juste.

— Ainsi, tu n'admets pas qu'il y en est une seule de bien?

— T'ai-je écrit, moi?... Crois-moi, gentil, en écoutant ton cœur et pas ta vanité. Ton cœur est bien plus grand quand tu veux ! En te parlant de la sorte, ce n'est même pas notre amour que je défends. Je vois plus haut. Je pense à ton talent. Elles te le gâcheront, m'ami. Elles veulent toutes s'attacher un homme célèbre. Prends garde, si tu aimes vraiment la gloire, à la gloriole féminine !

Quand il fut parti, les larmes aux yeux, elle se regarda dans son miroir :

— L'avenir ne peut être à moi : je ne suis plus qu'une vieille et faible chose... Mais j'ai eu tout son cœur, et personne ne me volera mon passé !

Et lui, s'en retournant rue Cassini, pensait :

— Elle ne se souvient pas qu'hier elle a eu tout. Elle veut encore demain : c'est de l'abus !

Et aussi :

— Elle parle de mon talent !... Mais j'ai besoin de l'enrichir ! Il ne faut pas changer dramatiquement en trahison de simples nécessités artistiques.

Sophismes sur sophismes. A force d'énoncer des raisons mauvaises et d'entendre chaque fois sa conscience qui répondait : « Es-tu bien sûr? » il laissa la lettre de l'inconnue quelques semaines sans réponse. Après quoi, ne se souvenant plus avec précision d'avoir tort, il écrivit : « Madame, donnez-moi votre nom, je vous en supplie ! » Ce fut assez d'une prière ; elle répondit : « *Marquise de Castries, rue de Varenne.* »

Il eut un éblouissement.

— J'avais deviné juste !... Voilà ce qu'elle appelle une

femme de rien !... Le mieux est de ne plus lui parler de cette histoire... qui me fera faire un pas considérable dans le monde parisien. Pauvre chère ! Elle a pourtant toutes les noblesses du cœur, et elle possède par son mari une particule, âgée déjà de cent cinquante ans, mais elle ne discerne pas l'importance sociale de cette vieille, vieille noblesse, si dignement enfermée dans le faubourg Saint-Germain. Là où elle a raison... c'est que je dois être prudent. Ma situation l'exige. Une grande dame m'admire, et me donne son adresse. Ce n'est pas une raison pour courir la voir. Je dois attendre qu'elle me dise : « Eh bien ! Qu'attendez-vous? »

Il eut la force de le faire, et ce n'est que le 28 février 1832 qu'il se rendit sur invitation à l'hôtel de la rue de Varenne. Mais, cette fois, il était dévoré d'envie de la voir. Il avait interrogé vingt personnes sur elle. Il savait que c'était une grande dame, qu'elle vivait séparée de son époux, qu'elle était fort belle, et qu'elle avait connu l'amour en dehors du mariage, avec le prince Victor de Metternich, de qui même elle avait eu un enfant. Il n'en fallait pas tant pour enflammer Balzac.

Le 28, à trois heures de l'après-midi, il pestait fort : il avait loué une voiture qui ne venait pas. On lui remit une lettre. Ce n'était pas un contre-ordre : le timbre était de Pologne. Par exemple ! Est-ce qu'il avait une admiratrice si lointaine? Justement ! La lettre venait d'une femme, d'une femme qui l'avait lu, bien lu, qui était enthousiasmée par ses premiers livres, et signait *l'Etrangère*. L'écriture était régulière, fine, sans audace, un peu institutrice, mais le style charmant, ému, poétique : il y avait de l'âme et une indéniable sincérité. Il sourit :

— Eh ! mais... toute l'Europe s'en mêle ! Je vais raconter cela rue de Varenne : cela ne fera pas mal...

— Monsieur, la voiture est là.

— Enfin !

Un dernier coup d'œil à sa toilette : il portait une redingote neuve, vert Louviers, et un gilet de cachemire. Et il dit :

— Cocher, au galop, mon ami, vous êtes en retard !

A peine la Bourbe passée, il était dans la portière :

— Ils ne marchent pas, ces chevaux ! Ils sont mourants !

Puis, allongé sur la banquette :

— Ce serait un coup de maître, une alliance entre le faubourg Saint-Germain et Honoré de Balzac... Deux forces

qui ont besoin l'une de l'autre... Eux surtout, il faut qu'ils fassent attention et prennent modèle sur les lords anglais. Ceux-là savent, comme personne, s'assimiler les richesses, et recéper leur vieux tronc aristocratique !

La voiture s'arrêta.

— Ah ! fit-il content, nous y sommes tout de même ! On n'a pas mal marché !

Il donna un bon pourboire, en disant :

— Quel quartier ! Le silence !... la retraite !... On sent que cette aristocratie est la tête et la pensée !

Puis il pénétra sous la voûte de l'hôtel, murmurant :

— A nous deux !

Mais un timbre retentit comme il arrivait dans la cour, et la porte du perron s'ouvrant, deux domestiques lui prirent si hâtivement son manteau, qu'ils lui firent perdre de sa hardiesse. Il crut voir un geste de l'un d'eux, poussa une porte et ouvrit un office rempli de balais. Il grommela, eut un regard furieux, et l'un des valets lui désigna l'escalier. Il y avait des tableaux le long de la muraille. Il ne vit pas ce qu'ils représentaient. Il traversa une vaste bibliothèque, et on l'introduisit dans le boudoir de la marquise, qui était étendue sur un divan, dans un peignoir de cachemire brun. Il vit au premier regard qu'elle avait les cheveux d'un blond hardi et une petite figure de poupée. Il s'inclina. Elle dit :

— Que je suis contente de vous voir, monsieur de Balzac ! Hélas ! mauvais jour ! Vous me trouvez souffrante.

Il y avait là, dans une bergère, un monsieur à favoris, tout vêtu de noir. Balzac dit :

— Madame, ne voyez pas de médecin : vous guérirez !

— Docteur, dit la marquise au monsieur noir, vous entendez ?

— Oh ! madame, bredouilla Balzac, c'est... une plaisanterie innocente...

Décidément, il ne faisait que des impairs ! Le sang lui monta aux joues.

Le monsieur se leva, dit :

— Marquise, mes hommages. A demain.

Et, sans un regard pour Balzac, se retira.

Le temps que la marquise fit avec lui trois pas jusqu'à la porte, Balzac promena ses yeux sur les objets de la pièce, et fut ravi. Sur les tables, ces mille bibelots délicieux dont une femme élégante raffole, flacons, éventails, tabatières ;

des meubles rares du dix-huitième ; un tapis qui était une volupté aux pieds comme aux yeux, et partout cette suprême aisance dans le bien-être qui est la marque de nobles habitudes, grâce à une richesse longtemps possédée. La marquise revint s'asseoir :

— Nous allons être tranquilles pour causer.

Il aperçut alors la finesse de traits et le ton rosé délicat de ce qu'il avait appelé une tête de poupée. Quel petit front charmant ! Il n'y manquait qu'une couronne... Était-elle vraiment blonde? Non, rousse, avec de très beaux feux. Elle avait un petit menton rond et une fossette — une bouche innocente, des yeux impertinents. Ces yeux rendirent à Balzac son assurance, lorsqu'elle dit :

— Je désespérais de vous voir !

Il répondit avec un accent de vérité parfaite :

— Madame, j'ai une vie de travail acharné. Le travail est tout pour moi. Je ne sors jamais !

— Oh ! oh ! fit-elle, monsieur de Balzac, n'exagérez pas ! Vous étiez, il y a quinze jours, chez le baron Gérard.

— Pour voir des David, madame !

— Et mardi, chez mon amie la marquise de la Bourdonnaye.

— Madame, je n'y suis resté qu'une heure !

— Je ne vous reproche rien, mais... j'étais jalouse !

Elle prononça ces mots d'une petite voix de tête glacée. Il se dit : « Maîtresse femme ! »

— Votre Pauline, reprit-elle, dans *la Peau de chagrin*, a-t-elle eu un modèle dans la vie?

— Ah ! pensa-t-il, je la tiens ; je vais l'éprouver.

En grand comédien, il baissa les yeux.

— Madame, Pauline existe, et elle est encore plus belle !... Si j'en ai fait une illusion, c'est pour ne rendre personne maître de mon secret !

La marquise avait son passé : il tenait à lui signifier tout de suite qu'il avait le sien ; et il la crut décontenancée, mais c'est lui qui était jaloux.

Elle simula une grande considération pour tous les livres de Balzac, même cette *Physiologie du mariage*, que certains...

— Oh ! madame, dit Balzac, j'ai subi là le sort des postes avancés. J'ai été criblé de balles. Mais je suis un blessé heureux de ma peine, si c'est vous qui me soignez ! Que c'est

bien de m'avoir fait venir! J'ai si peu d'appuis sincères. A nous, artistes, où sont nos vrais amis? Perdus! Cachés! Nous les ignorons toujours. Comment, moi surtout, les connaîtrais-je?

Et il reprit le thème de son travail effrayant :

— Je me couche à six heures, quand vous commencez à briller dans les bals, à vivre pour la poésie : alors, moi, je m'attelle à ma prose... Tous ces temps-ci, je me suis forcé pour ne pas venir vous voir. Je voulais être libéré de certains travaux. Quand je suis au fort de ma besogne, je n'habite plus en ce monde ; je me replie sur moi ; je regarde dans mon cerveau ; je ne suis pas sociable!

Elle paraissait l'écouter avec assez de ferveur. Il avait commencé de parler, il ne s'arrêta plus ; ce qui fit qu'au bout de peu de temps, il fut enthousiasmé d'elle. Comme cinq heures sonnaient à un petit cartel au-dessus de son divan, elle se leva :

— Vous m'excuserez... je dois sortir. Mais j'ai été ravie de votre visite. Retenez que vous me trouverez toujours le soir, jusqu'à dix heures.

Il partit transporté. Il se dit, dans la rue du Bac, qu'il remontait vers la route de Sèvres : « Je l'aimerai! Je vais l'aimer! Je l'aime! Enfin, voilà une femme belle et qui donne l'impression enivrante de la lutte. C'est cela, la griserie de la vie et de l'amour. Je la désire déjà ; avant demain, je la voudrai!... Sans doute j'ai connu un ange dans ma vie, une femme qui était vraie ; mais celle-ci est une vraie femme! Celle-ci n'est ni une mère! ni une amie, c'est une maîtresse!

Il marchait si vite qu'il était en nage. « Je deviens gros, c'est effrayant! » Il héla un cabriolet ; et, s'enfonçant dans la voiture, au lieu de donner son adresse, il dit au cocher abasourdi :

— Il faut avoir une maîtresse très belle, qui puisse supporter toutes les rivalités. Le reste en amour est folie!

Deux jours après, à dix heures du soir, il se présentait chez elle. Il avait acheté un ravissant chapeau doublé de clair, pour le tenir, comme on faisait, sur le genou, en montrant la coiffe, et il venait avec une voiture de louage, qui avait ordre de l'attendre dans la cour de l'hôtel.

La marquise était habillée pour le bal, délicieusement belle. Debout devant sa cheminée, elle chauffait ses pieds

de déesse ! C'est ainsi qu'il les appela tout haut. Et il prolongea le madrigal, disant :

— Comment s'en étonner, puisque vous êtes digne des dieux !... Hélas ! je ne suis qu'un homme !

Elle fit un ravissant sourire.

— En tant qu'homme, je ne vous trouve pas mal. Savez-vous que j'ai une amie fort jolie qui vous aime.

— Quelle joie ! répliqua-t-il d'une voix bondissante. Dites-moi vite son nom.

— Ah ! jamais, par exemple !

Elle avait une mutinerie adorable. Le cœur de Balzac commença de faire des sauts, et une voix intérieure de gronder : « Quelle misère qu'on ne puisse dire tout de suite à une femme pareille qu'on l'aime, qu'on l'adore, qu'on veut vivre avec elle toujours ! C'est bien ainsi que la vie serait belle et bonne ! »

Il distingua sur-le-champ qu'elle était éprise sinon de lui, du moins de sa renommée commençante, et qu'à l'instar de beaucoup de femmes qui tenaient un salon dans Paris, elle le voulait à elle, et non aux amies, cette chère marquise ! Il en fut à la fois si amusé et si flatté, qu'il ne recula pas devant les pires roublardises. Elle venait de lire dans une gazette un article sur lui, qui n'était qu'une grosse réclame.

— Le connaissez-vous ? dit-elle.

— Du tout, madame !

— Alors, écoutez-le : « Les livres de Balzac jettent l'insomnie dans l'hôtel du riche et dans la mansarde du poète ; ils ravissent la campagne ; l'hiver, ils donnent un reflet plus vif au sarment qui pétille. Grands privilèges du conteur ! » Ce n'est pas mal, n'est-ce pas ?

Il fit :

— Eh non ! C'est aimable...

C'était lui qui l'avait écrit.

— Ah ! dit-elle avec feu, ces dames qui vous chérissent seraient attrapées, si je vous emmenais au printemps dans un palais à Venise, si là nous nous enfermions tous deux, et si vous ne travailliez plus que pour moi !

Venise ! Un palais ! Tous deux ! Il demeura étourdi par ces paroles. Que disait-elle là ? Était-ce vanité ? Amour ? Rêvait-elle ? Ou, au contraire...

Sans répondre, il se jeta sur son écharpe, qu'il baisa comme un fou. Elle dit vivement :

— Grand Dieu ! Minuit ! Je suis affreusement en retard ! Vous aimez ce petit cartel? Il a appartenu à Marie-Antoinette. Il lui a compté à Versailles ses dernières heures heureuses.

— Seigneur ! fit Balzac, et il ne m'indique, à moi, que les minutes douloureuses, où il faut que je parte !

Quelle nuit il passa ! Et quelles journées ensuite ! Il avait à présent l'amour dans la poitrine et dans la tête. Et quand il revint, avant même de la saluer, sans préambule, il s'écria :

— Je vous adore ! Je ne peux plus vivre sans vous ! Jamais encore je n'avais aimé ! C'est vous qui m'apprenez l'amour ! Vous êtes une femme divine !

Elle le regarda avec effarement, s'écarta, s'éventa. Elle sonna un domestique pour donner n'importe quel ordre, faire une diversion — puis de sa voix grêle, inexpressive, elle dit à cet homme qui venait de lui exprimer avec toute l'imprudence d'un fou, la tempête qui soufflait sur son cœur :

— Eh bien, en voilà une nouvelle, par exemple ! Qui aurait pu se douter de cela?

Mais elle vit à ses yeux d'aigle qu'il serait difficile de minauder, et avec ce génie qu'elle avait de la conversation mondaine, où tant d'embûches sont tendues sous un air d'inoffensives banalités, elle réussit à le distraire brusquement, comme on fait pour un enfant en colère ou un animal buté.

— Puisque vous m'êtes déjà si attaché, dit-elle avec un bon sourire vrai (l'artifice, chez cette femme avait la figure de la vérité), accepteriez-vous, pour me faire plaisir...

Il dit vivement :

— Oui, madame, tout !

— Attendez !... d'écrire dans *le Rénovateur* — que dirige un de mes plus chers amis — un article en faveur de la duchesse de Berry.

L'aigle n'eut pas une hésitation :

— Je suis à vos ordres !

Le Rénovateur était une feuille légitimiste. Y écrire, c'était prendre parti vigoureusement ; et pour l'écrivain qui espère tirer une gloire universelle d'une œuvre de haute observation impartiale, il faut du renoncement pour se résoudre à un acte qui, sa vie durant, lui sera reproché par toute une partie de ses lecteurs. Mais Balzac était grisé ; il volait sur les cimes, ne voyant plus les petitesses d'en bas. L'al-

liance qu'il rêvait avec le faubourg Saint-Germain, c'est elle qui la lui proposait. Il lui tendit les mains :

— Merci d'avoir pensé à moi !

Et voguant sur les nuées de l'illusion, il déclara que ce hideux gouvernement louis-philippard était condamné ! Il serait le prophète annonçant sa chute. Gouvernement ridicule de gardes nationaux. Quand le roi était venu à l'Hôtel de Ville prendre la lieutenance générale, n'avait-il pas déclaré : « Je suis un ancien garde national qui rend visite à son ancien général, M. de Lafayette ! » Pauvre bonhomme ! On n'osait même pas l'appeler « usurpateur » tant il usait de misérables moyens ! Le parti légitimiste était le seul ayant de la valeur et de l'avenir ; les bonapartistes morts, et les républicains pas nés ! Il avait même la chance de n'être pas populaire. *Alleluia!* Car il fallait en hâte remonter l'affreux courant des idées populacières de 1793. L'égalité, quelle chimère ! Enfin, c'était entendu : Honoré de Balzac donnerait au *Rénovateur* un article passionné, et il répondrait aux critiques, — car il fallait s'attendre à voir émerger ces punaises du journalisme qui salissent les plus nobles choses, — il répondrait que désormais il n'était plus attentif qu'au jugement d'une certaine société !

En prononçant ces mots, il admirait le goût délicieux de ce riche hôtel, où il était reçu, sollicité, aimé, et se sentant heureux, il dit encore :

— Un écrivain comme moi, qui n'a que de hautes ambitions, n'écrit en somme que pour vingt-cinq personnes. Il n'y aura donc rien de changé dans ma vie !

Il la regardait. Elle était enivrante. Quelle dignité ! Quelle race ! Et quelle fortune pour lui de s'allier à tant de grandeur ! Oui, c'était bien là la tête de la nation !

Il rentra non plus seulement délirant d'amour, mais exalté de l'importance de son rôle. Quel sens, quelle force allait prendre son œuvre ! Chez lui un mot de Mme de Berny l'attendait. La Dilecta était dans sa propriété de la Bouleaunière, près de Nemours, et elle écrivait : « Viens me voir, mon adoré. Tu seras bien, près de ta chère Minette, pour tant écrire ! Loin de te déranger, je t'aiderai, t'inspirerai. L'amour est le grand créateur ! » Il répondit : « Pauvre amie, si je pouvais ! Mais je suis en train de négocier une affaire d'édition qui, peut-être, transformera ma vie. Il faut être là. Et il faut écrire encore, toujours ! Dix feuillets

par journée ! Je travaille maintenant la nuit. Au revoir, chère. Pense à moi en t'endormant. C'est l'heure où tous les humains se reposent. Moi, je me mets au travail. »

Il ne mentait qu'à demi : il avait fort à faire ; car il voulut tout de suite accorder sa vie extérieure avec son programme de pensées et d'écrits. Puisqu'il devenait le porte-parole d'un parti politique, il fallait qu'on comprît ses opinions en le voyant ; il fallait que ses habits, son linge, sa maison, son train de vie, tout fût légitimiste !

— On ne peut être l'amant de la marquise de Castries, et en sortant de chez elle revenir comme Job sur son fumier !

Ainsi raisonnait-il avec impétuosité dans sa chambre de la rue Cassini.

Il commença par le tailleur, par son cher Buisson de la rue Richelieu. Avec celui-là, la vie était facile. La note s'allongeait, mais Balzac ne payait jamais. Buisson était un homme naïf et charmant, sensible à l'éloquence, aux idées, au rythme ; il ne résistait pas à la conversation de son client ; il y avait là, dans la commande, une impétuosité prometteuse, généreuse qui le grisait, et qui pour lui valait cent fois de l'argent.

— Une redingote pensée? Parfait, monsieur Balzac. Vous l'aurez dans huit jours ! Quatre gilets? Cinq gilets? Trois en cachemire, deux en piqué. C'est entendu ! Un pantalon de flanelle, flanelle anglaise et de couleur rouge, pour le travail? Je le mets en train. Deux autres en drap pour les visites? Ce que j'ai de plus fin? Voilà, monsieur ! Encore une redingote? Et en drap bleu violeté? Ah ! ce sera charmant. Mais celle-là, je suis obligé de la compter cent trente au lieu de cent vingt...

M. de Balzac n'est pas regardant. Jamais une remarque sur le prix. Un grand cœur autant qu'un grand cerveau. Buisson se demande s'il ne l'aime pas plus encore qu'il ne l'admire.

En sortant de chez Buisson, il courait acheter du linge fin, des bas de soie noire à jours, des gants beurre frais, un chapeau en feutre de castor ; puis une livrée pour son cocher, car sur un coupé de louage il avait un cocher à lui, plus majestueux que celui de l'ambassade d'Angleterre ! Seulement ce coupé lui coûta cher, et lui valut l'ironie de son amie Sophie Gay... Il décida alors d'acheter un tilbury et un cabriolet à son chiffre, avec deux chevaux, deux

chevaux anglais. Il alla chez un marchand, recommandé par un ami. Il fit mine d'examiner les bêtes en connaisseur, tâta la queue, leva les pieds, regarda leur bouche. Puis il dit :

— Ils sont vifs? Oui? Et quand ils courent, ils ont... enfin, ils font de l'écume?

Le marchand étouffa un rire.

— Pourquoi cette gaieté? dit Balzac furieux. Je veux des bêtes élégantes. Je n'achète pas des percherons !

— Ah !... c'est lui le percheron ! dit le marchand, quand il sortit.

Ces chevaux lui devaient être tourment. Ils mangeaient beaucoup.

— Les canailles, disait-il, en recevant les notes de Rouard, grainetier, rue Saint-Jacques. Ils ne se nourrissent pas de poésie !

Mais il ne payait pas plus Rouard que Buisson, persuadé d'ailleurs qu'il était de les payer rapidement. N'avait-il pas avec ses éditeurs de magnifiques contrats? Et il devait se mettre au travail, un travail forcené, dans lequel il s'enfoncerait, et d'où il sortirait, des chefs-d'œuvre plein les mains ! Ses cr nciers pouvaient dormir en toute sécurité. Certes, il donnait des réceptions grandioses, il allait à l'Opéra, aux Italiens, dans les restaurants, aux Champs-Élysées, dans les salons, dans les bals.

— Mais c'est que Dieu, disait-il, a fait l'homme à son image. Et il faut, de temps en temps le lui rendre, en étant comme lui, partout ! Je veux *représenter* un parti ; il convient que je me présente d'abord et qu'on me voie ! Si nous avions un roi, on le verrait, mais il n'y a pas de roi ; il faut qu'on voie celui qui plaide pour le vrai trône, en ce cas.

Et royal lui-même, il accommodait tous les détails de son existence à sa haute fonction. Il était touché par tous les raffinements de la marquise de Castries dans son hôtel, et il lui fa lait à lui maintenant, rue Cassini, des fleurs dans sa chambre, « parce que, disait-il, le corps est marié à l'esprit, et je n'ai pas plus le droit de respirer comme un rustre, que je n'ai le droit de penser comme un garde national ! »

Il pensait, respirait, écrivait, agissait comme un amoureux emporté, embrasé. Il voyait la marquise tout l'après-midi. Le soir, au théâtre, il était auprès d'elle au premier rang

de sa loge. Puis il la reconduisait à son hôtel. Dans sa voiture, il lui prenait les mains, les bras, il embrassait ses genoux, et elle se laissait faire, haletante, pâmée, quand, soudain, à l'angle de la rue du Bac et de la rue de Varenne, elle retrouvait tous ses esprits, remettait d'un revers de main de l'ordre dans sa coiffure, et impassible devant ses gens, disait sur le perron un « Adieu, monsieur de Balzac ! » qui donnait au pauvre amoureux une suffocation.

En trébuchant, il s'enfuyait dans la nuit.

Qu'était cette femme? Un ange? Un monstre? Pourquoi se laissait-elle prendre des baisers fous? Pourquoi murmurait-elle des mots passionnés? Pourquoi avait-elle toutes les imprudences... et tous les abandons, moins un? Que voulait-elle? Qu'attendait-elle d'autre que ce qu'il demandait éperdument? Si elle ne l'aimait pas, comment lui donnait-elle ses mains, son visage, ses lèvres, et plus encore son regard, ses mots balbutiés, pourquoi se rendait-elle? Car elle se rendait ! Non ! Elle se reprenait toujours ! Cette reprise, était-ce donc sa suprême volupté? Alors, c'était le démon de l'orgueil fait femme. Et lui se briserait, s'épuiserait, en mourrait !

Un jour qu'il arrivait, brûlant, brutal, décidé à tout, l'ayant quittée à deux heures du matin après des caresses épuisantes et des tutoiements désespérés, il la trouva en grande conversation avec son confesseur, un prélat à qui elle le présenta, disant :

— Monsieur de Balzac, nous vous attendions, Monseigneur et moi, pour vous entendre dire la nécessité de rendre à la religion son ancienne splendeur. N'est-ce pas que la France se doit rétablir à la Chambre des Pairs le banc des évêques?

Il devint écarlate. Il sentit naître et gronder en lui un lion furieux, et il la regarda avec des yeux féroces, qui s'adoucirent tout de suite, car elle était exquise, blanche dans une robe bleue, fine dans des manches bouffantes, et sa main était à pleurer de joie, — cette main douce, effilée, aux ongles roses, qu'il avait tant tenue, tant serrée, tant baisée ! Mon Dieu, que le lion se sentait apprivoisé et misérable !

Le confesseur partit après une heure qui fut un siècle. Il balbutia, des larmes dans les yeux :

— Vous avez donc un cœur de criminelle pour concevoir

de pareilles tortures? Vous ne sentiez pas que je souffrais, que je mourais, que j'allais me lever, que j'allais me venger?

— Allons, fit-elle en haussant ses petites épaules, sachez donc être de votre parti. Vous savez bien que la religion est intimement liée à la propriété.

Elle redressa une bûche dans le feu, et essaya de le blesser :

— Quand on est noble, il faut subir les charges de la noblesse. Or, vous êtes noble, puisqu'en somme vous signiez Honoré de Balzac dès l'âge de vingt-sept ans, et que vous n'avez quitté votre particule qu'une fois, n'est-ce pas, en entrant dans l'imprimerie?

Il pensa se jeter sur elle. Il faillit lui crier : « Quel monstre vous faites ! Je ne me suis pas trompé ! » Mais il n'avait pas de mouvement que ne réglât son imagination, qui subissait d'abord les poussées généreuses de son cœur. Il s'arrêta, s'assit, prit sa tête dans ses mains, et gémit : « Mon Dieu ! Mon Dieu !... »

Il venait de découvrir qu'elle était peut-être sincère en ses scrupules, et qu'au moment de tomber, dans un dernier effroi elle ne trouvait comme ressource que de se faire détester. Alors, il s'écria :

— J'ai compris ! Vous êtes héroïque ! Vous voulez de la haine? Vous n'aurez que de l'amour, encore plus d'amour !...

Le domestique annonça quelqu'un. Le lion tremblait sur ses jambes. Il se retira, bouleversé, jetant sur l'objet de sa passion des regards désespérés.

Il trouva chez lui, ce soir-là, une lettre d'une bonne amie, Mme Zulma Carraud. Elle était de l'âge de sa sœur Laure : c'était une camarade de pension. Il l'avait revue quand, mariée à un capitaine d'artillerie, elle habitait Versailles, puis Saint-Cyr. Il avait alors besoin de documents pour sa fameuse *Bataille;* il s'était rapproché des militaires. Puis le capitaine nommé commandant, les Carraud étaient partis pour Angoulême, à la tête de la poudrerie qu'on venait d'y installer. Mme Carraud était fine, le cœur bien placé, une intelligence aiguë et élégante : elle goûtait le grand talent des *Chouans* et de *la Femme de trente ans;* elle eût été enchantée de recevoir leur auteur, et elle écrivait : « Venez donc, cher Balzac, le commandant vous attend. Nous ne vous dérangerons pas. Vous travaillerez ici mieux que dans votre Paris, tueur d'hommes ! »

Il n'était guère disposé à sentir la bonne amitié délicate

d'une telle lettre ; il répondit qu'hélas ! il n'était pas libre. Rivé à sa table comme le forçat à son boulet. Impossible de perdre deux journées en voyage. Il ne fallait pas songer à sortir du cabinet de travail. Il ne pouvait même pas répondre une longue lettre. Il était à la seconde ! Quelle vie ! Et puisque les Carraud lui montraient de l'affection, il comptait sur leur indulgence et leur pitié.

Cette lettre lui demanda cinq minutes, et de nouveau il s'adonna corps et âme à sa chère folie. Il était chez lui : il se croyait chez elle ; il la voyait, l'approchait, la touchait. Et peut-être qu'elle était artificielle et fausse ; peut-être avait-elle le cœur fardé comme le visage. Mais, même dans sa fausseté, quelle femme ! quelle noblesse ! Jamais un trait banal ! En y songeant, il retrouvait toutes ses forces, et c'est la vanité qui les lui rendait. « Avec une créature d'élite, il y a toujours des ressources, pensait-il ; je ne l'adore pas en vain. Ma tâche est toute tracée... Je l'ai vue trop palpitante : je peux espérer tout. Je ferai d'elle une femme vraie ! »

Et il ne l'aborda plus qu'avec des sentiments de chevalier. Il y avait trois mois que cet enfer durait : il résolut d'en faire un paradis. Il ne menaça plus, cessa d'être suppliant. Elle l'en remercia, le 20 mai, jour anniversaire de sa naissance, en lui envoyant des fleurs. Il les trouva si belles qu'il les fit en partie sécher et les mit dans ses livres. Puis, il eut l'air désormais de savoir l'avenir, de n'en pas douter, il y souriait d'avance : « Comme nous serons heureux, madame (et il se penchait sur son épaule)... quand tu seras ma maîtresse ! »

Un jour, elle dit avec son impertinence qu'il trouvait ensorcelante :

— Enfin... si je cède à vos désirs prodigieusement vulgaires...

Il lui baisa les mains avec passion.

— Vous êtes adorable !

— Et si vous me trahissez ensuite... ai-je une garantie?

— Je jure, dit-il, de me tuer si je vous trahis !

— Vous êtes donc un homme mort, fit-elle, imperturbable.

Ah ! quelles délices elle lui faisait éprouver !

— Donnez-moi le front qui pense de pareilles choses, la bouche qui les exprime. Donnez-moi...

De nouveau, elle permit les caresses les plus audacieuses,

avec sa stupéfiante inconscience, ou... la suprême habileté de son vice... Puis, un jour que, pour la vingtième fois il entrevoyait, après tant de libertés, le bonheur tant désiré, il la trouva donnant des ordres empressés dans une maison où les domestiques roulaient les tapis et mettaient des housses sur les meubles. Il bégaya :

— Que se passe-t-il?

— Il se passe, fit-elle d'une voix flûtée, ce que je vous ai annoncé, il y a plus de huit jours, mais vous n'entendez jamais que vos propres paroles, — je pars pour Aix me reposer.

— Pour Aix?

— Pour Aix-les-Bains. Et quand il vous plaira de venir me voir...

— Moi? Ah! jamais!... jamais!...

Il était de nouveau comme un lion, soufflant du feu, les yeux pleins d'éclairs, la crinière hérissée.

— Mais quelle femme êtes-vous?

— Tenez, fit-elle, voici mon amie la marquise de la Bourdonnaye. Elle me connaît bien. Demandez-lui donc.

Il ne la revit pas. Il la laissa partir, et sanglota chez lui en haïssant l'amour, car il se sentait devenir mauvais, haineux, coupable. Ah! qu'il avait besoin d'une âme douce pour le consoler, le remettre, refaire de lui un homme normal... et généreux! Il songea à Mme de Berny. Mais il ne pouvait pas la revoir en ce moment, subir ses questions, lui avouer, à elle, cet ange, que, malgré toutes les horreurs de cette femme sans âme, il était encore embrasé de désir pour elle... Alors?... Il s'étourdit quelques jours. Il reçut des amis, but, parla, tint des propos féroces, se commanda des habits nouveaux, car il ne pouvait plus voir ceux qu'il portait pour la marquise et qu'elle disait aimer; il s'enferma, essayant de travailler; hélas, il ne ruminait qu'un méchant livre insultant pour l'amour, et il n'en voyait que quelques scènes sans l'ensemble. Enfin, en rangeant ses papiers, il retrouva la lettre de Mme Carraud, la lettre douce, honnête, fidèle d'une admirative amie : « Venez, mon cher Balzac, nous ne vous dérangerons pas. Vous travaillerez ici mieux que dans votre Paris, tueur d'hommes. » Il entrevit le repos, l'apaisement, les confidences auprès d'une femme de cœur, qui l'écouterait et le comprendrait. D'une plume tremblante — car déjà il eût voulu être à Angoulême! — il écrivit : « J'arrive... si vous voulez toujours de moi. »

Braves Carraud ! Ils étaient tous, mère, père, enfant, à l'attendre, à le guetter. Ils avaient mis des fleurs dans sa chambre. Et cette diligence n'arrivait pas ! Pourvu qu'il n'y eut pas d'accident !

— Non ! Le voilà ! Ah ! ce brave ami ! Eh bien?

— Eh bien, dit Balzac d'une voix mouillée par l'émotion, je sais ce que c'est que le bonheur, puisque je vous vois !... Chers visages, de quel réconfort vous m'êtes ! Vous me tirez de ma vie de galérien ; je sens que vous m'aimez ; je viens chez vous comme chez le bon docteur ! J'ai laissé mes ennemis, mes affaires, mes paperasses, tout. Je vous arrive avec mon cœur seulement. Dites-moi à quelle heure on se met à table, quand on se couche, à quoi joue le petit, si on fait la sieste dans les prés... Je suis votre enfant en vacances. Préparez-moi des tartines de beurre. Faut-il que j'arrose le potager? Je veux soigner les lapins !... Chère amie, que je vous trouve bon visage, à vous d'abord. Et le commandant ! Superbe ! Mais il prend du ventre ! Ah ! Ah !... Qu'est-ce qu'il dit? Que j'en prends aussi? Mais moi, je me serre. Il faut se serrer, commandant !... Vous savez que j'aime cette cour, et cette maison. Voilà qui n'est pas mal du tout, pour une poudrerie. Et vous avez des tilleuls ! Bravo ! Avez-vous récolté les fleurs? Ah ! on respire, on est bien ! Mes amis, auprès de vous, je vais remettre ma pauvre âme esquintée !

Il avait dans la bonté le charme de ceux qui sont riches, qui n'y regardent pas, et pour qui il n'y a pas de plaisir plus vif que de voir des yeux d'amis émus. Mme Carraud dit timidement :

— J'espère ne pas être devenue trop province pour vous... Oh ! il y a une certaine croûte !... Mais avec de l'amitié, vous me retrouverez dessous !

— Votre croûte m'enchante, fit Balzac dans un rire. C'est comme la charmante mousse des plus belles pierres ! Vive la nature, mon Dieu ! J'ai besoin d'elle en m'échappant de Paris.

— Oui, mais dit le commandant, votre Élégance va souffrir ! On a lu des choses sur vous, cher monsieur ! Vous ne pouvez pas nier votre réputation. Il paraît que non seulement vous suivez la mode, mais que vous la créez !

— Des folies ! dit Balzac.

— Et que, non seulement, dit Mme Carraud, les femmes vous suivent, mais que vous leur rendez !

— Des ragots ! dit Balzac. Parlons de vous. Voyez-vous du monde?

— Beaucoup, reprit Mme Carraud. Moi, je vois le commandant et Ivan. Le commandant voit Ivan et sa mère. Et Ivan me voit ainsi que le commandant. Sans compter qu'il y a les combinaisons à deux. Moi et Ivan, nous voyons le commandant. Le commandant et moi, nous voyons Ivan...

— Ah... et avec moi, dit Balzac, cela va être bien autre chose ! Vous, Balzac et Ivan...

— Assez ! Assez ! dit le commandant, venez voir votre chambre. Malheureusement, vous n'aurez pas ici tous vos domestiques...

— Mais j'aurai votre servante ! dit Balzac.

— Exactement ! dit Mme Carraud, et elle est bête.

— C'est qu'elle ne me lit pas, dit Balzac.

— Nous lui donnerons *la Femme de trente ans*, reprit le commandant.

— Oh ! oh ! vous avez des pêchers ! dit Balzac.

— Et nous aurons des pêches, mais vous serez parti, fit Mme Carraud.

— Est-ce qu'on sait? Je suis peut-être là pour dix ans ! soupira Balzac.

— Alors, on vous y laissera, fit le commandant, car je pense bien être nommé ailleurs ! Entrez. Vous êtes chez vous !

La maison était simple et claire. Salon, salle à manger en bas, les chambres en haut, celle de Balzac séparée des Carraud par un étroit cabinet. Ivan avait laissé son cheval de bois dans la chambre de Balzac. Celui-ci l'enfourcha et se mit à imiter le général Bugeaud. Ivan battit des mains.

— Vous m'excuserez, dit le commandant, il faut que je vous laisse. La poudrerie m'appelle !

— Allez, homme de devoir, dit Balzac, préparer vos funestes explosions. La poudre, cela me connaît : je suis le général Bugeaud ! En avant, les enfants ! A l'assaut ! Regardez mon képi et ma tête innocente, et vous serez victorieux !

Le commandant parti :

— Je vous laisse vous reposer, dit Mme Carraud.

— Quoi? Tout seul? Pour mourir d'ennui ! Je ne me repose

qu'en bavardant, dit Balzac. Où allons-nous causer,? Ici? Dehors? Dans le jardin? Sur la Charente?

— Dans le jardin. Nous surveillerons Ivan.

C'était un mince jardinet, d'où l'on voyait un bout de colline boisée sans rien de remarquable, mais il y faisait bon ; quelques fleurs s'y épanouissaient ; des diables d'oiseaux pépiaient dans les fourrés ; et Balzac était si content d'être avec Mme Carraud ! Charmante femme, attendrissante par son honnête simplicité. Une de celles chez qui, toute la vie, on sent qu'elles ont été des jeunes filles pures. Le visage sans beauté de forme, mais où l'âme bien équilibrée met la grâce d'une bouche chaste et de deux yeux tranquilles, qui voient et jugent avec une charité pensive. Le moindre de ses mots montrait qu'elle pensait avec droiture. Elle boitillait légèrement et à vingt ans en avait eu de l'amertume. Un jour que, devant Balzac elle avait laissé voir tout son regret de cette infirmité par son insistance à dire : « Jamais je n'y pense ! » il avait repris :

— Parbleu ! C'est que votre cerveau, lui, ne boite jamais ! Vous serez une épouse magnifique et une mère exceptionnelle !

Et elle n'avait pas encore oublié ce mot délicat. Le jour de son mariage, elle avait été heureuse, certes, et gaie, mais dans les minutes d'émotion, elle avait rêvé à cet Honoré Balzac, frère d'une de ses amies, toujours si plaisant, et qui, avec des yeux brillants d'esprit, ne disait rien où il n'y eût du cœur.

Ils n'étaient pas depuis un quart d'heure ensemble, que leurs âmes qui s'aimaient discutaient avec passion.

— Cher ami, disait-elle, puis-je parler franchement, comme je fais par derrière avec le commandant? Vous m'inquiétez ! Vous savez si je vous admire, si je tiens à votre talent, si j'attends vos livres : je suis anxieuse comme votre sœur de ceux que vous ferez demain ! Et voici qu'au lieu d'économiser vos forces, dont vous avez tant besoin pour ce travail, qui est sacré, je vous vois vous disperser, vous user, en une foule d'occupations qui vous détournent de votre nature. Or, c'est elle, cher ami, qu'il vous faut cultiver, approfondir, pour avoir un jour les cris de génie qu'attendent ceux qui vous aiment. J'ai eu de la peine, je vous jure, à lire tant de stupidités sur vous, vos réceptions, vos toilettes, vos... amours !

— Mes amours ! dit Balzac en bondissant.

— Mais oui, puisque vous laissez écrire que toutes vos lectrices vous font la cour.

— Stupidités, chère amie !

— Je le sais, mais y a-t-il de la fumée sans feu? Est-ce vrai que vous avez un tilbury et un cabriolet? Et des chevaux anglais? Et un cocher dans une livrée princière? Et vous promenez Mme de Girardin?

— Oh ! C'est presque une amie d'enfance !

— Bon ! Je n'y vois pas de mal, si la voiture est à elle. Mais qui paiera la vôtre?

— Je paierai tout jusqu'au dernier sou ! s'écria Balzac, flambant de probité.

— Quand? Comment? Et que de peine, alors, que d'usure pour vous acquitter !

— Chère amie, bonne amie, l'avenir est à Dieu. C'est lui qui nous mène. Mais je n'ai pas le droit d'avoir un présent médiocre. Si vous saviez comme j'ai réfléchi à tout cela, et que j'agis peu à la légère ! A quoi sert la civilisation, si les meilleurs de nous refusent d'en profiter ! Ce sont les âmes raffinées qui doivent user des raffinements. Pourquoi ne croyez-vous pas que le luxe m'est aussi indispensable que le gros pain à d'autres? Il y a des gens aveugles qui en regardant deux paires de bottes, ne voient pas la différence entre le vernis irréprochable et le vernis craquelé. Mais si moi, je l'ai vu, je ne peux plus avoir des bottes en vernis craquelé ! Impossibilité *mathématique!* Demandez au polytechnicien commandant Carraud de vous définir cela... Il ne faut pas me reprocher mes yeux, mon goût, mon âme, ma fantaisie, ma poésie. Car du linge blanc, c'est peut-être de la fantaisie ; le besoin de changer d'habits, ce n'est peut-être que de la poésie. Mais j'en ai besoin. Au diable les dépenses et les livres de comptes ! J'achète d'abord ce qui m'est indispensable pour vivre, et je paye après... comme je peux.

— Mais non ! Mais non ! disait Mme Carraud, dont les yeux noirs étaient ardents, vous vous persuadez de ces choses, et ce n'est pas vrai, ce n'est pas vous ! On vous a changé ! Qui, je l'ignore...

— Ah ! ah !... une femme, n'est-ce pas? ricana Balzac.

— Je ne sais rien, et ne demande rien. Mais moi qui ne vois jamais une petite maison de deux pièces, précédée d'un jardinet et suivie d'un champ de pommes de terre sans

envier l'humble sort de ceux qu'elle abrite, je ne peux pas comprendre, mon cher Honoré, non, je n'ai pas la cervelle faite pour comprendre comment on peut avoir envie de la richesse, avec tout ce qu'elle représente de vanité, d'embarras, de mauvaise fièvre et d'injustices !

— Chère et tendre amie, vous reniez tout ce qui est important dans la société !

— L'important, c'est l'esprit.

— Mais l'esprit bâtit, achète, aime les châteaux, les beaux tableaux, les bijoux, les chevaux de sang?

— L'esprit ne doit pas se ruiner.

— Et encore ! Nous n'avons pas tous le même destin. Pour que je puisse venir me reposer dans ce petit jardin de paradis avec la femme exquise que vous êtes, il faut bien que je me sois épuisé ailleurs...

— Vous vous épuisez, je vous le répète, pour ce qui n'est pas votre œuvre ! Vous vous tuez pour l'œuvre des autres !

— Toujours des racontars !

— C'est un racontar que vous êtes légitimiste?

— Non, cela...

— Que vous écrivez dans *le Rénovateur?*

— Je ne le nie pas.

— Et que vous vous êtes fait le chevalier servant de la duchesse de Berry?

— Oh ! chevalier servant !...

— Vous ! Vous ! Balzac, fait pour guider le peuple (vous me l'avez dit vous-même), pour lui donner une œuvre libérale, généreuse et large, — vous, avec votre intelligence, une des plus belles de ce temps, vous, réduit au rôle de courtisan !...

— Mais, comment? Mais, jamais !...

— Courtisan d'une classe aristocratique, dénuée d'esprit, dénuée de force, dénuée d'âme, et crasseuse d'ignorance en face de tous les besoins moraux des classes pauvres, qui n'attendent qu'une occasion de se venger une nouvelle fois !

— Mon Dieu ! mon Dieu ! Est-elle passionnée ! dit Balzac en joignant les mains, et en l'admirant d'abord, avant de poursuivre la discussion.

— Oui, c'est vrai, fit-elle en reprenant sa respiration, je suis sotte de dire tout ce que je crois, mais je le crois trop fortement pour me taire.

— Amie, vous êtes une amie admirable ! dit Balzac, et j'en ai le cœur touché. Mais, si vous voulez que je m'explique, il faut me laisser m'expliquer. Je vous jure, vous entendez bien, c'est un serment, — que je suis incapable de me vendre, politiquement, à qui que ce soit.

Elle le regardait sans répondre.

— Même à une femme, ajouta-t-il, car il est possible qu'une femme m'ait entraîné... m'ait... aimé...

Elle ne bougea pas.

— Ou fait croire qu'elle m'aimait !

Elle reprit vivement :

— Cher Honoré, je n'ai pas à juger cette face de votre vie.

Il dit, en appuyant sur les mots :

— Moi, je tiens à vous dire tout, pour que vous me compreniez...

Elle fit :

— Voilà le commandant qui revient de son bureau. Nous reprendrons demain cette conversation qui ne l'amuserait pas.

— Alors, commandant, dit Balzac, avez-vous bien servi l'État et la patrie, lesquels ne vous en sauront jamais aucun gré !

— Tant pis ! dit le commandant. J'en suis consolé d'avance. Et ici, on bavarde? Dieu que la parole aura fait du mal à ce pays ! Venez donc avec moi voir couler la Charente.

— Volontiers ! dit Balzac. Le cours des fleuves, quand on fait des romans, est excellent à étudier. Le bon récit doit couler de source, comme l'eau des bonnes rivières.

Cette journée d'excellente amitié se passa doucement jusqu'à l'heure de la distribution des bougies pour monter dans les chambres.

— On ne vous en donne qu'une, dit Mme Carraud à Balzac, pour que vous n'ayez pas de velléités de lire ou de travailler.

— Je vais travailler en rêvant, reprit-il. Souhaitez-moi un beau rêve où vous serez, avec votre splendide raison de femme française bien élevée !

Le commandant dit, quand il fut enfermé dans sa chambre avec sa femme :

— Il est toujours brave garçon... mais bien agité !

— Il a du génie, répondit-elle simplement, en regardant si Ivan dormait dans son petit lit.

Ce génie, qu'avec son esprit doué de finesse elle savait admirer, quel bonheur ce fut pour elle d'en profiter encore toute la matinée du lendemain !

Il lui dit d'abord l'homme complexe qu'il était : un artiste ; puis un homme de passion, ayant l'énergie masculine et la sensibilité féminine ; et encore un financier, parfaitement ! car jamais dans la vie il ne pouvait s'empêcher de compter, de réaliser en argent la valeur des choses ; et enfin et surtout, il y avait un politique, avide d'éclairer son pays. Il lui énonça son programme : « La séparation du clergé d'avec Rome ; l'égalité parfaite de la classe moyenne ; l'instruction pour tous ! » — Vous voyez que je suis dans vos idées, vos idées les plus chères?

— Oui, aristocrate ! répondit-elle.

C'était l'exciter de nouveau à reprendre le brûlant sujet de cette femme mystérieuse qui devait briller dans l'aristocratie et qui avait fait de lui un absolutiste, défenseur du trône et de l'autel.

— Ah ! cara, cara ! dit-il, vous haïssez donc vraiment tous ceux qui ont de la noblesse?

Elle l'interrompit :

— Me croyez-vous si bête?

La conversation avait retrouvé la chaleur de la veille, indispensable aux confidences du cœur. Et, dès lors, il lui conta tout, l'histoire superbe et cruelle de cette marquise dédaigneuse, spirituelle, aimante, coquette... Ah ! comment la définir ! Elle n'avait rien en elle de ce qu'il avait vu déjà.

— Songez qu'elle voulait m'emmener à Venise ! Dans un palais ! Où nous n'aurions été que tous deux !

Quelles heures étranges et captivantes pour Mme Carraud, habituée à une vie sage, monotone, sans passion ! Un trouble même la gagnait au récit de cette aventure trop enflammée, trop douloureuse, aussi, quand le commandant apporta le courrier qui venait d'arriver. Balzac l'ouvrit. Son visage exprima de la mauvaise humeur. Il monta dans sa chambre. Et au déjeuner, il dit :

— Catastrophe ! Adieu les vacances ! Il faut que je travaille ! Tout me tombe à la fois sur le dos. Il m'arrive cent pages d'épreuves. Un éditeur réclame pour cette semaine

une nouvelle, promise par contrat. Si je ne la remets pas, c'est un dédit, et je m'endette. Et ma mère, que j'ai installée depuis trois jours rue Cassini, m'écrit pour me dire que rien ne va !

Finies les bonnes conversations ! L'amitié confiante n'aurait plus à s'exercer. Il s'enferma et se riva à sa besogne.

Mais, dès ce moment, Mme Carraud ne quitta plus sa chambre non plus : elle reprit un ouvrage de tapisserie qu'elle avait en train. Ivan la réclama. Elle dit :

— Cherche des escargots, mon petit. Amuse-toi seul.

Et dans le silence, installée devant son métier, elle commença de guetter de ses deux oreilles et de son cœur le moindre bruit qui pourrait venir, à travers le petit cabinet, de la chambre du prestigieux Honoré.

Depuis qu'elle connaissait les détails de sa vie chargée de travail et d'aventures, depuis surtout qu'il s'était raconté avec une flamme où se montrait l'insouciante et généreuse manière dont il brûlait sa vie, elle était dans l'admiration, comme immobilisée, heureuse d'avoir une destinée modeste, pour quelques jours proche de la sienne. Qu'il était surprenant et admirable ! Quelle compréhension du cœur des femmes ! Elle ne connaissait aucun autre homme, bien entendu, pour tout deviner comme lui ! Elle se demandait même en rougissant, dans son honnêteté parfaite, s'il n'avait pas compris l'estime passionnée qu'elle ressentait pour son caractère autant que pour son talent. Et contre sa fenêtre, occupée devant les tilleuls de la cour à tirer l'aiguille, elle était bien émue d'avoir un instant une vie parallèle à la sienne, puisque, de l'autre côté de la cloison, il était là sur sa table, en face des mêmes arbres, en train peut-être d'écrire des lignes sublimes, que les jeunes hommes et les femmes, dans deux ou trois cents ans, quand rien ne resterait ni d'elle ni de lui, ne pourraient lire sans que leur cœur tressaillît. Et personne, personne jamais ne saurait que le premier frémissement, c'était elle qui l'avait ressenti, et si fort, mon Dieu ! au moment même où il tenait sa plume ! Pourquoi? Parce qu'elle était Mme Carraud, et non Mme ... Ah ! qu'il était imposant et fait pour la gloire, ce nom de Balzac... Honoré de Balzac !... Hélas ! quels sont les desseins de la Providence? D'abord, sans doute, de faire souffrir la créature, pour qu'elle devienne meilleure. Cependant il faut soutenir un grand homme, si l'on veut qu'il

fasse sa tâche. Alors, ne l'aurait-elle pas aidé? N'aurait-elle pas été une femme utile, capable de comprendre, de s'effacer, d'avoir, comme elle avait là, un immobile et silencieux amour?... Seigneur, qu'osait-elle penser?... Elle se leva, mit la main sur son cœur, demanda pardon à Dieu, et descendit au jardin voir à quoi l'enfant jouait.

Bien des fois encore elle devait pécher en esprit, la sublime femme, qui, devant Balzac, eût été incapable de prononcer un mot qui ne fût pas de pure amitié. Mais, après des repas où il n'avait cessé de plaider de belles causes et de s'enthousiasmer pour tout ce qui est grand dans la vie des hommes, elle éprouvait encore un insurmontable besoin de remonter dans sa chambre, se recueillir à deux pas de lui. Il se remettait au travail en sortant de table. On traversait une période de chaleur. Elle savait qu'il aimait la glace. Deux heures durant elle hésitait à lui en porter : « Ce serait pour son travail... » Et elle allait se lever ; puis elle ne bougeait pas ; elle écoutait. Il avait remué sa chaise. Allait-il sortir? Elle était déjà par la pensée sur l'escalier, pour l'y rencontrer comme par hasard... Plus de bruit. Elle tirait une aiguillée de laine dorée, qu'elle avait choisie en songeant à ses yeux, et elle croyait l'entendre dire ce qu'il disait au dessert : « Cara, cara, vous êtes un des rares cœurs qui ont sur le mien une grande autorité ! » Était-ce vrai? Il s'échauffait si rapidement pour oublier si vite, comme toutes les natures donnantes, que tout sollicite ! Mais non, c'était vrai. Le matin, en toute confiance, il lui avait montré une lettre de Mme de Berny ! Ah ! celle-là, qu'elle avait dû l'aimer ! Quel bon ange !... dont elle n'était pas jalouse. Oh ! du tout ! Elle se sentait quinze ans de moins qu'elle... et des idées semblables, qui lui auraient permis, dans d'autres circonstances, de prendre une succession protectrice. Car le mot de Mme de Berny était terrible pour cette marquise, dont Mme Carraud maintenant découvrait les intrigues : « Si elle t'écrit demain d'aller à Aix, tu iras ! Prends garde, aimé ; ces gens sont ingrats par principe. » Comme Mme Carraud avait triomphé à ce passage qu'Honoré sans arrière-pensée lui montrait en disant : « Elle se trompe... Je n'irais sous aucun prétexte... Je suis si bien ici, à travailler ! »

Si bien sans doute qu'un jour, il ne descendit même plus déjeuner. Ce fut, pour Mme Carraud, un coup bien douloureux. Elle n'osa pas le déranger, le commandant ayant dit :

— Il n'a pas faim ! Il est dans la fièvre de l'écriture ! Il ne veut pas bouger, et que personne lui apporte rien !

Elle n'était pas personne. Elle obéit pourtant.

Balzac était sur le manuscrit de *Louis Lambert*. Il retouchait, dans une crise de mémoire étincelante, des pages où il peignait sa tragique jeunesse au collège. Et Mme Carraud songeait : « Peut-être que c'est Angoulême, la maison... mon amitié qui l'inspirent ! »

Une nuit, il ne se coucha pas. Il avait demandé cinq bougies... Alors elle-même ne dormit pas. Elle l'entendit remuer sa cafetière, se lever, marcher, faire tomber sa plume.

Vers minuit, il versa de l'eau. « Il doit avoir la tête brûlante, mon Dieu ! Il se rafraîchit. Quel travail ! Quelle vie héroïque ! » Le petit jour vint. Elle pensa : « Il doit tomber de sommeil. Il va se coucher. » Mais elle entendit encore la cafetière et sa tasse. « Ah ! se dit-elle, avec une secrète espérance, c'est peut-être un portrait de femme qu'il fait... » En riant, sur l'escalier, ne lui avait-il pas dit : « Vous aurez votre niche dans mon monument, et vous verrez quelle belle statue j'y mettrai ! »

Et pendant que son cœur chaste imaginait ce rêve idéal, il écrivait *la Grenadière*, d'un trait, en quelques heures de nuit. Elles lui parurent comblées de lumière, tant était fulgurante, presque blafarde à force d'intensité, la clarté de sa vision intérieure.

Il revit les charmants coteaux de Saint-Cyr, que ses yeux de jeune garçon avaient idolâtré, et vraiment il voyait couler la Loire, verte et bleue, lente et large, avec ses îles en or, paysage qui lui brûlait le cœur, tant il le chérissait. Lui qui avait le goût de l'ordre et adorait les femmes, il trouvait là pour des tableaux de la vie, le cadre le plus délicat et le mieux composé, et dans un élan, il y peignit la femme chérie, dont la tendresse avait soutenu sa jeunesse égarée...

Tandis que l'amitié de Mme Carraud veillait, il venait de passer toute une nuit d'amour reconnaissant avec Laure de Berny.

Il sortit de sa chambre à la fois exténué et rayonnant. Mme Carraud tremblait qu'il ne remarquât ses traits tirés. Mais il voyait encore au dedans de lui.

Il s'assit dans le jardin. Le petit Ivan vint dans ses jambes. Il dit lentement :

— Cher petit ! Tu ne te doutes pas de ce qu'il faut donner de soi, de son cœur, de sa vie, pour...

Il n'acheva pas.

Mme Carraud, qui avait mis la robe qu'il préférait, une robe de la couleur des landes quand elles sont poétiques, si tristes et si belles, Mme Carraud demanda :

— Vous êtes bien fatigué, n'est-ce pas?...

Il la regarda de ses yeux prenants, où on voyait tous les scintillements de l'âme, et il la vit enfin — oh ! pas telle qu'elle était, vibrante et oppressée, — mais telle qu'elle paraissait là devant lui, toute bonne ; et, en souriant, il dit :

— Je crois avoir fait une belle chose. Mais quand je suis las ainsi, j'ai presque peur.

— De quoi, mon Dieu?

— De... c'est affreux à dire, de devenir fou !

Il ajouta rêveur :

— Qu'est-ce que je deviendrais?

Elle lui prit la main, cette main d'aristocrate qu'elle admirait comme tout en lui, et, les yeux baissés, elle dit d'une voix qui ne tremblait plus :

— Si vous deveniez fou, mon ami, je vous garderais.

Il ne répondit rien, heureux d'abord d'un silence qui lui permettait de se recueillir. L'enfant seul fit un bruit avec sa pelle. Puis Balzac se répéta tout bas les mots qu'elle venait de dire. Il les entendit alors avec leur valeur d'âme, leur sainteté... Et il ferma les yeux, lui aussi, en ayant la vision délicieuse du sublime.

— Chut ! Je crois qu'il dort ! murmura Mme Carraud au commandant qui apportait des lettres.

Elle regarda les enveloppes, leurs timbres. « Aix-les-Bains » ! Son cœur sauta. Et elle fit d'abord une muette prière. « Pourvu qu'il ne parte pas, mon Dieu ! » Puis elle s'accusa de lâcheté. Elle se pencha sur Ivan, l'aidant à remuer du sable. Elle dit au commandant : « Cela va? Tout va? Tu es heureux? » Et elle se retrouva, forte et sûre de soi dans son vrai rôle, celui de Mme Carraud, la femme du Directeur de la Poudrerie d'Angoulême.

Balzac partit le lendemain, balbutiant, s'excusant, comme un égaré. A la dernière minute, elle lui apporta trois pages écrites qu'Ivan venait de trouver dans sa chambre. Il allait leur dire adieu ; il se tâta et dit : « C'est effrayant ; je n'ai

plus un sou ! » Le commandant lui prêta cent cinquante francs pour son voyage. Alors, en attendant la voiture, les deux hommes se promenèrent tous deux sous les tilleuls de la cour, et Balzac essaya de persuader à ce fonctionnaire tranquille qu'il était un immense esprit mathématique, et que c'était déplorable pour son époque, qu'il ne publiât rien ! Mme Carraud, donnant la main à Ivan, avait l'air de regarder un papillon qui cherchait une fleur de son goût, et elle songeait au danger de la célébrité qui met en jeu l'amour-propre des femmes les plus sensées.

Quand la voiture s'éloigna, ils lui firent, lui avec son mouchoir, elle avec son écharpe, des signes affectueux.

— Pauvre Honoré ! soupira le commandant, qu'est-ce encore que ce voyage?

— De l'agitation, dit Mme Carraud.

— C'est bien malheureux ! fit le commandant, car, comme tu le disais toi-même,... il a du génie...

Du haut de sa diligence (il avait pris une place d'impériale pour tout voir et bien voir), ses yeux buvaient les cieux, l'horizon, les paysages, les monuments.

Outre que le mouvement du voyage créait toujours chez lui un surcroît d'activité cérébrale, comme son cœur aussi battait follement d'aller retrouver la femme qui était le plus grand désir de sa vie, il sentait toutes ses forces décuplées. Il lui suffisait de voir une église attendrissante dans un village, pour concevoir le roman du curé. Deux ou trois grandes scènes déjà s'ébauchaient... Puis un cheval de casser son trait. Il se penchait pour regarder les postillons, et il imaginait toute la vie, de jour et de nuit, des routes de France, relais, auberges, et les scènes comiques ou dramatiques des voyages, où il y a tant de désirs, d'espérances, d'intérêts. Un rude livre encore à faire ! Puis c'était un arrêt, il descendait des voyageurs, et on le voyait, dans son besoin fébrile d'activité, qui aidait à porter leurs bagages. Que de vallées, de plaines, de montagnes ! Quel royaume, cette France, surtout quand on la traverse en amoureux qui se dit : « Elle m'attend ; elle se repent ; elle va être à moi ; il n'y a pas dans toute l'aristocratie parisienne une femme qui la vaille ! »

A Thiers, dans son effervescence, il mit tant de hâte à escalader les degrés de l'impériale, qu'il se blessa cruellement à la jambe. Il dut rester deux jours à Lyon, et il arriva

à Aix en boitant. Mais quand il la vit... il oublia même de parler de l'accident ! Il oublia aussi de rapporter tous ses anciens griefs. Il ne pensa qu'à la trouver belle, aimable et bonne. Il dit bien un instant :

— Ah ! que j'ai souffert !

Mais il reprit vite :

— Il n'y a rien de grand sans souffrance, et vous avez compris avant moi qu'il n'y a pas de belle passion qui ne demande d'abord à être réprimée.

Elle l'approuva et lui dicta le programme de sa vie. Elle était tout heureuse de sa venue, mais ne pouvait chaque jour le recevoir avant cinq heures, parce qu'elle avait besoin d'un très grand repos. Il dit :

— Bien ! Très bien ! J'ai ma plume : je m'anéantirai de travail ! Et après, je serai tout à vous, c'est-à-dire tout à l'amour !

Et, dès le lendemain, sans qu'elle eût rien fait pour lui, il la comblait en entrant de sa gratitude.

— Merci ! Merci !

— De quoi, cher écrivain?

— D'être ce que vous êtes ! Je viens, grâce à vous, de travailler comme un ange. Télépathie, forces magnétiques, que tout cela est vrai ! et comme vous venez de m'aider ! J'ai une chambre délicieuse, d'où je vois le lac et la Dent du Chat. Pays charmant et doux au cœur, quand on aime ! Je ne sais rien de plus caressant que ces montagnes bleues, que la vue de cette eau profonde et pure. Tout cela évoque de la tendresse. Je retrouve la nature tant aimée par Rousseau, et j'aime encore plus profondément que lui ! Enfin, ma fenêtre ouverte devant le paysage que je vous dis, j'avais tourné ma table dans la direction de votre maison. J'écrivais, beauté céleste, comme si le Saint-Esprit m'eût parlé à l'oreille. Eh bien, nulle part je n'ai d'idées comme auprès de vous. Vous allez voir ce livre. Quelle chose ! Comme il fera sensation !

— Son titre?

— *Louis Lambert.*

Et il lui en lut quelques pages. Le lendemain, par un domestique, elle lui envoya du bon café.

Il arrivait sur le coup de cinq heures, cinq heures moins le quart, car il avait rarement la patience d'attendre que l'heure fût sonnée — toujours joyeux, plein de conceptions

idéales, montrant à table et au salon le même appétit physique et intellectuel.

Elle voulut éprouver la fidélité de ses principes légitimistes devant son médecin. Elle n'eut pas besoin de le prier ; il fit une généreuse profession de foi :

— Non ! Mille fois non, docteur, je vous dis que, malgré les apparences, nous n'avons pas de roi ! Il n'y a qu'un roi, celui de Dieu, car le roi doit être propriétaire de son trône, comme vous l'êtes de votre fortune ; et il y a d'ailleurs entre elle et lui d'invisibles rapports dont vous vous apercevrez un jour.

Il n'avait rien perdu de son enthousiasme si prodigue, et elle fut secrètement satisfaite de voir son influence totale sur lui, puisqu'elle le menait politiquement et littérairement. Tous les jours, au sortir du travail, il lui avouait ce bienfait. L'idée qu'elle avait eue de l'appeler dans ce pays de belles montagnes serait féconde pour les lettres !... Un soir, il arriva dans l'émerveillement. Il venait de visiter la Grande Chartreuse. Il avait vu, de ses yeux vu, la communion entre l'homme et Dieu, au milieu d'une nature aussi gigantesque que cette vision même, et il tenait tout de suite à placer là un roman *le Médecin de campagne*, qui serait une sorte d'évangile social. Elle pensa : « Il me le dédiera sans doute. » Et elle le laissa de nouveau s'enivrer près d'elle de projets autant que de promesses... qu'il croyait entendre, en les énonçant seul.

Le résultat fut qu'il redevint pressant avec netteté. Très nette aussi, elle objecta ses devoirs.

— Mon Dieu, s'écria-t-il, vous oubliez toujours le premier de tous : celui de m'aimer ! Moi, est-ce que je ne vous donne pas mes idées, mon œuvre?

— Et moi, est-ce que je ne vous ai pas près de moi?

— Vous m'accaparez, dit-il fortement, si vous refusez de m'appartenir !

Elle ricana :

— Allons, votre séjour à Angoulême ne vous a rien valu ! Vous revenez avec de petites idées bourgeoises. La conversation des femmes de là-bas ne devait pas être brillante.

— Madame, rugit Balzac meurtri, ne cherchez pas à me blesser dans ce que j'ai de plus cher : mes amitiés !

— Vous voyez bien, dit-elle avec un calme parfait, que je

n'emplis pas votre vie, et que vous êtes comme tous les hommes, un comédien.

Il ne répondit pas, et rentra désespéré, se parlant tout haut : « Mon pauvre Honoré, le luxe, les belles demeures, les grandes dames, les sublimes amours, rien de tout cela n'est pour toi ! Faire de la copie pour des éditeurs voraces, dans une pauvre chambre à deux francs par jour, voilà ton sort : n'en cherche pas d'autre !

Mais sur sa table, deux lettres l'attendaient : une de Mme de Berny, une de Mme Carraud. Oh ! les saintes femmes ! Les deux appuis de sa vie ! L'amour vrai, l'amitié claire ! Il baisa les enveloppes.

La lettre de Zulma Carraud était amère, mais elle le toucha jusqu'au cœur. Elle le mettait en garde encore contre la férocité d'un parti, où *on* ne songeait qu'à l'exploiter. « C'est pourtant vrai, murmura-t-il, je commence à le sentir ! » Mais, en revanche, elle l'abandonnait à ses dangereuses amours, disant : « Ce n'est pas une chétive mère de famille qui peut vous intéresser, une femme comprenant la vérité et l'humilité de la vie. Il vous faut des formes fugitives, des dehors ravissants ; peu importe qu'il y ait dedans une intelligence et une âme. Dieu vous donne à Aix ce qui vous convient... »

— Non ! fit-il avec force, je vois clair maintenant, je fuirai, je serai sauvé, je retournerai travailler et causer sagement à la Poudrerie !

Et il prit la lettre de Mme de Berny en pensant : « Elles se ressemblent, non pas de visages, mais d'âmes. Elles ont la même sagesse et le même amour du bien... »

« Ami, lui écrivait celle-ci de la Bouleaunière, je ne suis pas jalouse, mais inquiète. On a donc réussi à te faire venir à Aix...

— Elle écrit *on* comme l'autre, remarqua Balzac. Pauvres femmes, elles ont le même cri par la même peine !

« ...Prends garde, amour, tous ces gens-là haïssent ceux qui ne sont pas issus de leur sang sublime. Sers-toi d'eux, s'ils peuvent te servir, mais jure-moi de ne pas te faire leur esclave. »

— Je le jure, ma chérie ! dit tout bas Balzac.

Et sans rien dire de plus de cette femme qu'elle désignait par *on*, un mot indéfini, riche en tourments, indéfinis aussi, elle terminait sa lettre par un appel : « Je n'ai pas d'autres plaisirs que de lire tes *Scènes*. Elles me donnent de chers sou-

venirs. Je me rappelle où tu étais quand tu me lisais tel ou tel morceau, ce que tu disais, les mots d'amour qu'il faisait naître. Si tu es malheureux un jour, viens vers moi, je ne cesse de t'attendre ! »

Il prit un papier, et le front dans sa main, il écrivit tout de suite :

« Pourquoi te résister, à toi qui as bercé mes premiers rêves : et dont le cœur sera le tombeau de toutes mes fautes? Tu m'appelles, je viens. Guette les déligences sur la route de Fontainebleau. Je t'arriverai dans quelques jours, dans quelques heures... »

Il venait de donner ce mot à porter à la poste : quelqu'un frappa. La marquise de Castries envoyait un valet demander si M. de Balzac pouvait venir immédiatement. Il dit avec ingénuité : « Elle n'est pas malade, non? » Et il courut.

Avec quelle jeunesse il croyait au bonheur, une heure après ! Ne venait-il pas d'accepter de partir pour l'Italie avec elle et le duc de Fitz-James, son beau-frère ! Ils le prenaient en supplément dans leur voiture et pour ne pas gêner sa délicatesse, elle acceptait qu'il payât sa part des frais de route. La Lombardie ! La campagne florentine ! Et Rome, la ville où la moitié de l'histoire importante du monde s'est passée, voir tout cela avec elle, en même temps que ses yeux, et l'entendre en raisonner avec cette finesse un peu sèche, mais si juste, qui lui était propre ! Quel bonheur pour un cœur débordant ! Quelle page de lumière dans une vie !

En hâte, il écrivit à ses éditeurs, aux directeurs des revues, à sa mère. Il s'engagea pour des dates fixes, demanda de l'argent, promit en retour des manuscrits, crut enfin régler tout, et partit avec son « adorable marquise » et le beau-frère, à qui il accordait toutes les vertus et distinctions de la vieille France légendaire.

Ayant quitté Aix le matin, les trois voyageurs arrivèrent à Genève le soir. Après avoir soupé, Balzac resta seul en compagnie de la marquise. Elle avait une robe légère, claire, à volants, qui la rendaient aérienne. Il lui dit de son bon air enfantin :

— Il me semble que vous venez de descendre du ciel pour me donner du bonheur !

Elle ne répondit que par un sourire. Il reprit :

— Me donnerez-vous du bonheur?...

Puis, plus bas :

— Vous donnerez-vous enfin?

Elle haussa les épaules, et brusquement, sa figure changea.

— Parler ainsi à une femme qui porte un grand nom, dans une auberge de passage !

Il fit :

— Comment, une auberge !

Et, vexé :

— Vous voulez, une fois de plus, me donner le change?

Il avait pris un air dur :

— Je ne le supporterai plus !

Et soudain, il devint d'une violence extrême. Il lui déclara que c'en était assez, qu'il avait réfléchi à tout, que le seul rôle d'une femme qui prétendait aimer, c'était le dévouement, donc le don de soi, mais qu'hélas ! il la croyait incapable d'amour :

— Les marquises se prêtent, elles ne se donnent pas ! cria-t-il. C'est bien ! Je préfère les femmes faciles, sans hypocrisie, sans le fatras de ces assaisonnements sociaux qui ne sont que du vice ! Je vous laisse et je me vengerai.

Il était à la porte. Il revint sur elle et lui serrant le bras :

— Vous êtes mal placée pour invoquer ou les lois ou la religion. Vous avez transgressé les premières, et vous êtes moquée de la seconde, puisqu'un jour vous vous êtes donnée, puisque vous avez été la maîtresse du prince de Mett...

Elle le repoussant :

— Assez !

Alors, en grondant, il lui dit les yeux sur les yeux :

— Oui ou non, en Italie, serez-vous à moi?

Les dents serrées, les narines palpitantes, blême, presque laide, tant son visage exprimait d'aversion, elle dit :

— Jamais !

Il sortit, lança durement la porte, prit son bagage, sauta dehors, vit une diligence qui partait pour Dijon, bondit dedans. Au sortir des dernières maisons de Genève, son voisin, un jeune homme, dit tout haut :

— Au revoir, chère ville !... Ah ! monsieur, que ce Genève est beau !

— Je l'exècre ! répondit Balzac. J'y ai connu, monsieur, la pire humiliation de ma vie, et je jure de n'y revenir jamais !

Le surlendemain, il arrivait à la Bouleaunière, les reins

meurtris par le trajet, mais le cœur détendu, car dans la fatigue du corps tout s'abandonne, et les grandes douleurs cèdent. Mme de Berny avec son chien l'attendait sur la route. Eh quoi ! depuis huit jours avait-elle guetté toutes les diligences? Toutes !

— Ah ! j'en ai vu, dit-elle, des chevaux gris pommelé et des postillons rouges ! Mon cher grand homme, je ne t'ai pas trop attendu, puisque te voilà. M'arrives-tu au moins l'âme légère? Que penses-tu? Comment vas-tu? M'aimes-tu?

Il l'enlaça par la taille, sa bonne taille souple encore qui se donnait bien au bras, regarda de près son cher visage si vieilli depuis dix ans d'amour, et qui rougit, car elle comprit sa pensée, mais il l'embrassa vite et fort, pensant tout bas : « Qu'est-ce que la jeunesse et la beauté, quand elles cachent une âme ingrate, comme les pierres du chemin? » Puis il dit :

— Je suis bien las, mon ange, si las, et j'ai peur de ne plus être très, très bon... La vie nous fait du mal. Elle nous raidit et nous durcit !

— Monsieur Minet, fit-elle, vous arrivez plein de courbatures, et ne savez ce que vous dites. Ce n'est pas ma faute, si vous avez fréquenté des folles au jugement abracadabrant, dont la blancheur et le teint de porcelaine vous tournaient la tête. Oubliez tout ici... Respirez, mon chéri, l'odeur des bons sapins. Et venez voir avec moi ma basse-cour, qui me donne régulièrement des œufs frais...

Il devait se remettre vite auprès de cette femme qui avait le génie de la tendresse. Elle sut le reprendre et le rendre heureux de toutes manières, même par la flatterie, dont le chagrin ne lui avait pas fait oublier le charme.

— Tu sais, ami, que ton succès est énorme ! Les élégantes maintenant se coiffent à *la Femme de trente ans;* je l'ai lu dans une chronique de la mode. Et les menus du *Rocher de Cancale* s'inspirent de l'orgie de *la Peau de chagrin!*

Jusqu'aux lettres de femmes qu'il recevait et qu'elle lui analysait comme il l'eût fait lui-même tout bas :

— Monsieur l'auteur fécond, elles sont toutes à vos pieds. Lisez celle-ci : c'est la vieille fille qui défend les célibataires. Pauvre vieille ! elle mériterait une réponse... Voici la pourvoyeuse de sujets. Une pédante. Surtout, pas un mot !... Celle-là crâne, mais elle est misérable au fond. Tu pourrais lui envoyer deux lignes. En voici une bien belle : *Je voudrais*

savoir si vous répondez à l'idée que je me suis faite de vous en vous lisant. ...Eh bien, quelle idée s'est-elle faite? Qu'elle le dise, cette dinde!... *Je voudrais savoir si vos ravissantes créations viennent du cœur ou de la tête...*

— Elles viennent de la rate, dit Balzac, et elle ne le saura pas! Mais à toi je vais apprendre ceci, qui est admirable, mon cher amour.

— Tu as l'air solennel.

— Je suis heureux simplement. Dès que *le Médecin de campagne* sera fini, — je me sens en train, tu sais, — je vais me mettre à un livre terrible! Terrible et...

— Merveilleux!

— Comment l'as-tu deviné?

— Parce que je t'aime!

— Ce sera un livre d'amour...

— Sur moi?

— Non!

— Pourquoi?

— Parce que ce sera un livre de souffrance, un livre atroce et vrai.

— Qui s'appellera?...

— *Ne touchez pas à la hache.* Il y aura là-dedans une certaine duchesse de Langeais...

— Qui te fera souffrir, m'ami?

— Qui fera souffrir mon héros.

— Pauvre adoré! Il faudra bien que tu ressentes ce qu'il ressent.

— Ne crains rien. La Bouleaunière, tes caresses, tes paroles ont refait de moi un homme neuf. Je tiens un grand sujet, et je m'en vais le dominer.

Il eut, pour dire ce mot, des yeux en or vainqueurs et admirables; et, comme il les penchait sur elle, elle crut qu'elle y voyait le rayonnement de sa gloire. Alors, d'une voix de bonheur qui se brisait dans sa gorge :

— Chéri, murmura-t-elle, tu es pour moi plus que l'air pour l'oiseau, plus que l'eau pour le poisson, plus que le soleil pour la terre, plus que la nature pour l'âme!... Mon bonheur émane de toi comme les parfums de la fleur... Tes dons sont immenses, et j'ai l'orgueil de les comprendre et de les chérir!

René Benjamin.

(A suivre.)

La fin d'un monde [1]

TROISIÈME PARTIE

I

Alors qu'au fond des abris et dans les conseils des Sages on cherchait encore à quelle influence néfaste on devait attribuer la mort de celui dont on ne prononçait pas le nom, Nô savait à quoi s'en tenir. L'aiguille acérée de Mah n'avait pas percé en vain l'image modelée par lui du vieux chef. Il n'en concevait aucun remords. Bien au contraire, il se félicitait d'avoir délivré la tribu d'un homme sous le commandement duquel sa situation avait, hélas ! beaucoup empiré. Et d'autre part, il ressentait un grand orgueil à constater la puissance de son art magique. Il aurait sans doute à l'exercer dans l'époque troublée qu'ils traversaient.

Les signes n'étaient pas favorables.

A la disparition du chef, de grands espoirs avaient enflammé les gens de la rivière. Ils escomptaient la fin prochaine de leurs maux, la mise en fuite des esprits hostiles et le retour à l'ordre naturel des choses puisque Borô maintenant veillait à leur salut.

Peu de temps suffit à les désabuser. Pendant l'automne, une pluie fine chassée par le vent du sud-ouest tomba presque continûment. Un mois entier, le soleil n'apparut pas dans le ciel. On ne manqua pas de voir dans l'action maléfique des astres l'influence du défunt

(1) *Copyright* 1925 *by* Claude Anet. — Voir *la Revue universelle* des 15 juillet et 1er août 1925.

et l'on accusa les Sages de n'avoir pas accompli à la lettre les rites funéraires. Si la pluie s'arrêtait, de lourds nuages traînaient dans un ciel sombre. Une humidité glacée se dégageait des arbres, des lichens et des mousses. La rivière débordait et inondait les terrains bas. Même certains abris durent être évacués. Les marais gonflés recouvraient les sentiers qui les traversaient. Il devenait difficile de communiquer d'un côté de la vallée à l'autre. On alluma dans la campagne et devant les abris de grands feux qui, nuit et jour, brûlaient pour sécher le ciel. Longtemps ces charmes restèrent vains.

Les hommes à la chasse voyaient leur peine décuplée. Le sol détrempé épuisait leurs forces et les empreintes des animaux s'y effaçaient. Ils rentraient fatigués aux abris où leurs épouses et leurs filles les recevaient mal, car ils ne rapportaient plus jamais une belle peau de renne souple aux poils serrés. Les vêtements anciens s'usaient. Les femmes, munies de fines aiguilles, passaient leur temps à les rapiécer. Le jour ne suffisant pas pour cette besogne, elles la continuait à la lueur des lampes fumeuses. Que deviendrait-on? Ni les martres, ni les renards n'offraient une peau assez résistante pour en confectionner les vestes et les culottes destinées aux chasseurs.

Pour comble de malheur le froid arriva rigoureux au début de l'année avant que la neige fût tombée. Lorsqu'elle vint, elle s'amassa en si grande quantité que le gibier en souffrit. L'hiver ne fut qu'une succession de froids vifs suivis de périodes de dégel.

Rien de pire pour la tribu. Les gens ne supportaient pas ces alternatives brusques et inaccoutumées. Ils imaginaient être dans la main de puissances capricieuses et méchantes, et la peur les torturait. Ils vivaient ainsi misérables au gré des jours changeants dans la terreur d'on ne savait quoi contre lequel ils ne pourraient se défendre. Cependant que l'on se chauffait devant un feu vif, on tremblait à l'idée qu'on souffrirait du froid une fois les vêtements de renne hors d'état d'être portés.

Enfin il était manifeste pour tout être doué de bon sens que la tribu restait brouillée avec le monde des esprits et que ses malheurs variés n'avaient que cette cause unique. Aussi Borô, après avoir éveillé tant d'espérance, commençait à connaître l'impopularité qui avait accablé Rahi dans les dernières années de son règne. Les Sages, s'ils effrayaient encore la foule ignorante, perdaient peu à peu leur crédit. Mille propos hostiles couraient les abris.

Nô s'était construit une hutte sur la vaste terrasse où logeaient ses parents. Maia s'habituait sans peine aux mœurs des gens de la rivière, très semblables à celles de sa tribu. A son arrivée, on l'avait

reçue avec un peu du mépris qu'il est naturel que les chasseurs nourrissent pour un peuple de pêcheurs. Mais, de caractère facile, soumise à son époux, elle ne demandait qu'à apprendre ce qu'elle ignorait et, en particulier, les raffinements de l'art par lesquels Bahili préparait les peaux de zibeline et de renard. Bahili lui enseigna ses secrets, un tour de main que personne n'égalait. Nô allait à la chasse tous les cinq ou six jours avec ses camarades. Cet hiver-là, ils tuèrent beaucoup de chevaux et la nourriture au moins ne manqua pas.

Il passait le reste du temps à préparer ses armes, à tailler des harpons et des pointes de sagaies dans des bois de cerf puisque le bois de renne faisait défaut.

Il s'exerçait aussi à dessiner des bêtes. Sur la paroi de l'abri où il habitait, mû par une pensée pieuse, il reproduisit l'image de l'Ançêtre, le grand Ours des cavernes. Il le fit presque de grandeur naturelle et raconta à Maia la vie et les exploits de celui qui était leur père à tous. Maia s'émerveillait de la facilité avec laquelle il reproduisait sur la roche l'image même de l'Ours. Avec l'ingéniosité et le raffinement des gens de sa race, il se servait des reliefs et des creux de la pierre pour établir la figure. Puis, à l'aide de couleurs, il rendait soudain vivante cette masse qui semblait jusque-là inerte. Il éprouvait une joie singulière à voir naître des formes sous ses doigts patients. Là où rien n'existait surgissait tout à coup un être que lui, Nô, appelait à la vie !

L'étonnant était qu'il n'avait jamais vu d'ours des cavernes. Il ne connaissait que son frère des forêts, plus petit, et qui n'était pas un gibier difficile pour des chasseurs adroits. Dressé sur ses pattes, il arrivait à la hauteur d'un homme et, bien que sa musculature fût puissante, on citait tel d'entre les gens de la tribu qui, surpris sans armes par un ours blessé, l'avait littéralement étouffé entre ses bras, gagnant ainsi un grand renom. Mais avec l'ours des cavernes, de taille colossale, il n'aurait pas fallu entamer une lutte inégale. Du reste, il était sacré et personne n'aurait osé lui donner la chasse. Enfin, en ces dernières années, il avait disparu, lui aussi, et pas un des jeunes gens n'en connaissait même les traces : raison de plus pour s'inquiéter ! Que deviendrait-on si dans un jour de danger extrême un acte de communion était nécessaire, qu'il fallût sacrifier l'Ancêtre et qu'on ne le trouvât point? Ses fils mourraient de ne pouvoir participer de nouveau à ses vertus magnifiques. A quelle autre source puiser pour rendre la vie à la tribu agonisante? Et lorsqu'on y réfléchissait, la disparition de l'Ours n'était-elle pas la cause même des malheurs qui accablaient la communauté?

Nô pensait à ce grave sujet tandis que d'une main sûre il dessi-

nait cette image d'après le souvenir qu'il gardait d'une représentation vue dans une des grottes sacrées. Il lui plaisait de placer son foyer, où bientôt naîtrait un enfant, sous la protection de l'Ancêtre au moment où la peur faisait trembler les gens de la rivière.

Maia, assistée par les matrones de l'abri, mit au monde, quand le printemps fut venu, une fille que Nô appela Mah en souvenir de sa sœur disparue. Elle enveloppa l'enfant dans une peau de renard préparée à cet effet et, le jour durant, elle le portait entre les seins caché sous la veste de renne.

La saison restait mauvaise. La pluie et la neige à moitié fondue tombaient tour à tour.

C'est alors qu'un fléau véritable s'abattit sur les fils de l'Ours pour leur montrer une fois de plus que les ennemis invisibles ne désarmaient pas. C'était un mal étrange qui débutait par quelques picotements à la gorge. Bientôt des peaux se collaient à l'arrière-bouche et rendaient la respiration à chaque instant plus difficile. Le malade suffoquant toussait furieusement pour expulser ces peaux encombrantes. Il rendait alors des flots de sang par la bouche ou par le nez. Les démons logés en lui le poussaient à parler comme un qui a perdu la raison. Et, soudain, dans un spasme, il tombait pour ne plus se relever. Cela durait quelques jours à peine.

Affaiblis par une longue période de fatigue et de tension nerveuse, hommes, femmes, enfants, vieillards, mouraient comme mouches. Sur dix personnes frappées, sept au moins succombaient. On prévoyait le moment où il ne resterait plus assez de vivants pour procéder aux rites funéraires. La fille de Nô fut une des premières emportées. On jeta son petit corps à la rivière. Bahili et son second fils furent pris. Il n'était pas de hutte dans laquelle on ne vît un malade ou un agonisant. Les Sages multipliaient leurs vaines incantations. Les puissances hostiles étaient les plus fortes.

Après avoir tout essayé, ils imaginèrent enfin de brûler sur les terrasses des herbes aromatiques et des broussailles encore humides. Il s'en dégageait une fumée âcre et odorante. On pensait que les esprits malins ne pourraient traverser sans périr ces rideaux opaques. L'événement prouva que l'on avait raisonné juste. La maladie dès lors s'affaiblit et les cas nouveaux furent moins nombreux. Les Sages et Borô regagnèrent du coup un peu de leur crédit perdu. Enfin le mal disparut vers le milieu du printemps quand le soleil se montra dans sa force.

Quelles pertes n'avaient pas subies les fils de l'Ours ! Plus de la moitié d'entre eux était disparue. A peine restait-il quatre cents

individus, affaiblis, hâves, squelettiques. Et ces malheureux, qui avaient peine à assurer leur subsistance, étaient obligés en outre de se défendre contre les esprits des défunts qui les assiégeaient. En effet, pendant cette épidémie cruelle, les malades n'avaient pu prendre les soins nécessaires pour apaiser les âmes des morts. Dès le crépuscule elles erraient en gémissant dans les arbres autour des abris et réclamaient leur dû. Plus d'une entraîna à sa suite un vivant attardé dans la nuit.

Après son enfant, Maia avait été prise par la maladie. Nô inventa, pour tuer les démons qui s'efforçaient de pénétrer en elle, de lui faire respirer constamment la vapeur qui se dégageait d'une eau très chaude dans laquelle infusaient des herbes amères cueillies au bord des marécages et sur lesquelles un Sage avait prononcé la plus solennelle des conjurations. La médication réussit. Au bout de peu de temps, Maia se débarrassa en toussant des peaux funestes qui obstruaient sa gorge. Elle dormit pendant deux jours dans son sac de couchage que Nô avait tiré près du feu. Elle transpira abondamment et, quand elle se réveilla, elle était guérie.

Elle parut à Nô plus belle qu'auparavant. Sa tête petite s'attachait à un cou qui, depuis la maladie semblait s'être allongé encore. A certains moments, Nô ne savait plus s'il avait en face de lui sa sœur ou sa femme.

Le temps s'améliora. Le soleil dissipa l'humidité et versa un peu de joie dans le cœur des survivants. Maia se joignit aux filles qui allaient cueillir des herbes et des fleurs. Leurs chants mélancoliques une fois de plus retentirent sur les collines au lever et au coucher du soleil. Mais Maia ne put suivre le chœur des vierges lorsqu'elles se rendirent au chêne sacré.

Il semblait ainsi à Nô qu'après tant d'orages le cycle normal des occupations et des cérémonies qui remplissaient l'année se déroulerait sans incidents nouveaux quand une découverte qu'il fit un jour vint l'étonner et avec lui la tribu entière.

Il pêchait devant son abri lorsqu'un singulier objet qui flottait au fil de l'eau frappa sa vue. D'un coup de harpon, il le fit dévier et s'en empara.

C'était un bâton épais d'un pouce, long d'un pied et demi, au bout duquel était attachée une lanière de cuir d'environ deux coudées et qui allait s'amincissant jusqu'à son extrémité. A quoi pouvait servir ce singulier instrument? L'employait-on pour tendre des pièges aux animaux? En tous cas, ce bâton n'avait pas été préparé par quelqu'un de sa race. Les marchands qui avaient vu tant de

choses ne l'avaient jamais décrit. Quel en était le possesseur? Comment était-il arrivé dans ce pays? Depuis quand? Où se cachait-il? Nô restait à réfléchir. L'inconnu était là, peut-être tout près de lui. Peut-être allait-il apparaître du milieu des roseaux et réclamer son bien. Nô frissonna.

Le même soir, il porta le bâton chez le chef. Borô et les Sages, consultant avec les anciens, l'étudièrent avec attention. Ils n'arrivèrent à aucune conclusion satisfaisante. Comme Nô, ils s'inquiétèrent à l'idée d'hommes nouveaux apparaissant dans la vallée. On y vivait en paix entre gens de même race, qui se connaissaient dont les goûts et les traditions étaient semblables. Cette harmonie allait-elle être troublée?

Borô, après réflexion, décida que Nô et trois de ses camarades reconnaîtraient le pays en longeant la rivière jusqu'à sa source. Il choisissait les coureurs les plus rapides de la tribu. Au cas où cela serait nécessaire, ils chercheraient leur salut dans la fuite. S'ils rencontraient à l'état isolé des hommes qu'ils ne connaissaient pas, ils devaient s'efforcer d'apprendre quelles étaient leurs intentions. S'ils apercevaient une grande masse d'individus, ile rentreraient aux abris pour en référer au chef.

Fort excités à l'idée de cette expédition qui ne ressemblait pas à une de leurs chasses ordinaires, Nô et ses camarades partirent à l'aube qui suivit. Ils n'avaient pas parlé à leurs femmes de la mission qui leur était confiée. Chez les gens de la rivière, les affaires importantes se traitaient entre hommes.

Le matin était clair et riant. Ils suivaient la rive gauche de la rivière, foulant les herbes pleines de rosée, attentifs à ce que leur ombre ne restât pas accrochée à un buisson épineux où elle se déchirerait. Ce jour-là, ils n'apprirent rien de ceux qu'ils rencontrèrent. Hommes et femmes menaient leur vie quotidienne et ne faisaient entendre que les plaintes ordinaires sur la rareté du gibier et sur la disparition des rennes. Pour la nuit les fils de l'Ours trouvèrent asile chez des gens qu'ils connaissaient.

Deux jours encore ils remontèrent la rivière. Le pays avait changé d'aspect ; il n'offrait presque pas d'abris. La vallée était ouverte, ses rives plates et pas habitées. Ils ne rencontrèrent personne. Ils se sentaient déjà loin de chez eux et s'inquiétaient. Dans l'après-midi, ils chassèrent, longtemps sans succès. Vers le soir enfin, après beaucoup de peine, ils s'emparèrent d'un poulain de quelques mois.

Ils s'installèrent pour manger au pied d'un haut rocher, non loin de la rivière. A leur gauche, un marais les protégeait. Ils allumèrent du feu et, comme la place paraissait sûre, décidèrent d'y passer

la nuit. Il faisait sombre déjà et ils continuaient à causer à basse voix auprès des morceaux de bois sec qui brûlaient à vive flamme. Lorsqu'ils se taisaient, c'était un grand et inaccoutumé silence. Pas un animal dans un rayon de cinq cents pas ne manifestait sa présence. Seul par moment l'air était comme froissé au-dessus d'eux. Un hibou ou un chat-huant attiré par l'éclat du feu décrivait des cercles haut dans l'air et parfois se laissait tomber presque sur les chasseurs accroupis. Il s'enfuyait alors effrayé et, peu après, son cri plaintif arrivait en saccades à travers l'ombre.

Les jeunes gens n'aimaient pas ces appels du hibou ; ils avaient quelque chose d'humain. Certes des âmes malheureuses avaient choisi d'habiter dans ces corps et les obligeaient à tourner ainsi en gémissant dans l'obscurité alors que les autres oiseaux dorment sur les branches des arbres. Jamais les gens de la rivière ne tuaient les oiseaux nocturnes et, lorsque ceux-ci, réunis en grand nombre, criaient dans la nuit, c'était un signe infaillible que des événements fâcheux se préparaient.

Nô et ses camarades échangèrent quelques brèves remarques. Il leur tardait que le jour revînt. Pour aller plus vite à sa rencontre, ils s'allongèrent dans leurs sacs et, leurs craintes cédant à la fatigue, ils s'endormirent aussitôt.

Dans son premier sommeil encore, Nô se réveilla inquiet comme si des signes l'avaient averti que quelque chose d'inaccoutumé se passait près de lui. Il ouvrit les yeux et se redressa. A ses pieds les braises rougeoyaient ; le silence n'était troublé que par le bruit régulier des respirations de ses camarades. Dans le ciel noir, mille étoiles brillaient que Nô connaissait de toujours. Autour de lui, l'obscurité s'épaisissait, mais il n'y avait aucune raison de s'alarmer. Il s'allongea de nouveau et ferma les yeux. Un instant l'image de Maia passa devant lui, telle qu'elle lui était apparue pour la première fois sous les saules à l'endroit même où Mah fuyante avait passé... Ses pensées se brouillaient lorsque, soudain, il sursauta.

A une petite distance de lui, à trois cents pas environ, et peut-être de l'autre côté de la rivière, des cris d'animaux retentissaient. Ce n'était pas le hurlement rauque du loup, ni le jappement du renard lorsqu'en compagnie de sa femelle il rabat un lapin. Une vingtaine d'animaux donnaient de la voix ensemble et jamais depuis que l'homme habitait ces rives de tels appels n'avaient frappé son oreille. Quelles bêtes nouvelles avaient envahi le pays? Étaient-elles féroces? Comment lutterait-on contre elles?

Ces pensées traversèrent le cerveau de Nô avec la rapidité de la flèche. Déjà ses camarades, réveillés, l'oreille tendue, écoutaient

sans parler. Mais à leurs regards, on voyait qu'ils comprenaient la gravité de l'événement. Par instant, les voix se taisaient, puis une ou deux reprenaient fortes, avec autorité, et bientôt toutes se mêlaient joyeusement. Elles se rapprochèrent, les jeunes gens avaient saisi leurs arcs. Mais elles s'éloignèrent et bientôt leur bruit se perdit dans la distance. Le silence de nouveau régna sur les bois, sur les prés et sur les eaux.

Auprès du feu, la conversation s'engageait à voix basse comme si un ennemi était caché dans l'ombre. On s'accordait sur un seul point : l'ignorance où ils étaient des animaux qui poussaient ces cris. Ils se sentaient menacés, car ils connaissaient les bêtes qui vivaient dans le pays, et leurs habitudes, et leur force et leur faiblesse. Depuis des siècles, ils avaient appris à les combattre et à s'emparer d'elles. Aujourd'hui ils se trouvaient devant ce qu'il y a de plus redoutable au monde : l'inconnu, et, bien qu'ils eussent risqué cent fois leur vie à la chasse, la peur s'emparait d'eux. Ils décidèrent de chercher au jour les traces de l'animal et de tâcher d'en tuer un. Puis revenir alors aux abris pour le montrer aux anciens et aux Sages. Ils en oubliaient déjà l'objet de leur mission qui était de trouver le possesseur de l'objet étrange repêché par Nô. Ils n'étaient pleins que d'un seul sujet. Il les occupa jusqu'à l'aube qui fut longue à venir.

*
* *

Après avoir mangé, ils se mirent en marche, deux sur la rive gauche et deux sur la rive droite. Ils allaient isolément, remontant la rivière et deux cents pas environ les séparaient l'un de l'autre. Nô se trouvait sur la ligne la plus éloignée de l'eau.

Tantôt traversant un bois de pins, tantôt une clairière, évitant ici un marais, là un étang, il marchait lentement, les yeux fixés au sol. Lorsqu'il arrivait en pays découvert, il s'arrêtait et regardait au loin.

Soudain, dans un creux plein de broussailles au pied d'un rocher, il aperçut à vingt pas de lui une bête qui dévorait les entrailles d'un faon. Au bruit des branches déplacées, elle leva la tête pour regarder celui qui arrivait. Nô s'était arrêté et tous deux, immobiles restaient à se surveiller, lui l'arc tendu à la main, elle grondant sourdement et le poil hérissé. Pourquoi ne fuyait-elle pas? Pourquoi restait-il sans tirer? Cette double question irrita Nô. Il fit un pas. Aussitôt tout changea. La bête se mit en colère, poussa des cris violents et, chose surprenante, au lieu de filer, fit mine de se jeter sur lui. D'un geste sûr, il décocha alors un trait qui la traversa de part en part. Elle se tordit en gémissant, puis s'allongea morte, les pattes tendues.

Nô s'approcha pour l'examiner à loisir. Presque de la taille d'un loup, de poil ras couleur feu, le museau allongé et barbouillé de sang, sa forte mâchoire garnie de dents coupantes était celle d'un carnassier. Il tuait pour vivre. Nô venait d'en avoir la preuve ; il était courageux puisqu'il tenait tête à l'homme et même l'attaquait. Sa présence dans le pays était peu rassurante. Il serait pour les gens de la rivière un dangereux rival qui prendrait sa part d'un gibier déjà rare. Et que tirer de lui? Au premier coup d'œil, Nô avait vu que sa fourrure ne leur servirait de rien.

Mais il fallait prendre la peau pour la rapporter anx anciens. A l'aide d'un silex, il commença à dépouiller sa victime. Comme il s'y employait, des voix menaçantes d'animaux se firent entendre tout près de lui. Il leva les yeux, cherchant où se cacher. Un arbre au-dessus du rocher inclinait une branche. A cet instant arrivèrent une vingtaine de bêtes qui hurlaient à qui mieux mieux. S'aidant des pieds et des mains, il grimpa prestement sur la pierre, d'un bond saisit la branche et finalement s'y assit à califourchon. Dans son escalade, un coup de dent lui avait traversé le mollet.

Au-dessous de lui, des hurlements furieux. Nô se demandait, étonné quelles étaient ces bêtes qui chassaient en bande. Individuellement, elles paraissaient faibles. Associées, par quelle entente magique et jamais vue qui les rendait semblables en cela à des hommes? elles devenaient redoutables. Nô jugea qu'il ne pouvait les combattre seul. Il fallait donc rappeler ses compagnons et les avertir de prendre leurs gardes en approchant de lui. A eux quatre, ils viendraient à bout de ces bruyants adversaires. Il siffla donc trois fois brièvement, puis donna un coup plus prolongé.

A ce moment un homme parut dans le taillis qui n'était pas de ceux que Nô attendait et qui manifestement n'appartenait pas à la race des gens de la rivière. Plus petit, il devait être pourtant doué d'une grande force, car le buste était large et sur les épaules, sur les bras et sur les jambes les muscles saillaient. Enfin sa tête, au lieu d'être allongée, s'arrondissait. Des peaux de loups grossièrement attachées lui servaient de vêtement. Mais quel fut l'étonnement de Nô quand il vit cet homme arriver d'un pas tranquille vers les bêtes en fureur, marcher au milieu d'elles, comme si elles n'existaient pas, et — chose plus inexplicable encore s'il est possible — celles-ci ne lui prêter aucune attention et continuer librement leur vacarme. L'homme alors dit d'une voix forte des mots incompréhensibles pour Nô. Il y eut un instant de silence, puis le tapage recommença. Impatienté, l'homme tira de sa ceinture un instrument pareil à celui que Nô avait pêché dans la rivière, le fit claquer et allongea quelques

coups dans la troupe hurlante. Il y eut des gémissements, puis les bêtes se turent et, la queue basse, se replièrent derrière celui qui leur parlait en maître.

Nô, stupéfié, se demandait s'il avait été transporté en rêve dans un pays où rien n'arrive comme dans le monde qu'il connaissait. Le temps et la force lui manquaient pour penser. Il ne voyait qu'une chose : un être, humain d'apparence et semblable à lui, commandai par la voix aux bêtes féroces et en était obéi !

A ce moment l'homme l'aperçut perché sur une branche et se mit à rire, comme si ce n'était pas la première fois qu'un tel spectacle s'offrait à sa vue. Il fit signe à Nô de descendre et celui-ci, troublé au point de ne pas réfléchir au danger qu'il courait, sauta à terre. L'homme le regarda avec attention, puis lui parla dans un langage inconnu. Bien qu'il le fît avec rudesse il paraissait bienveillant.

Il parlait encore lorsqu'il découvrit le cadavre de la bête transpercée par la flèche de Nô. Ses yeux eurent un éclat de colère et il lança une phrase impérieuse. Nô comprit qu'il défendait de tuer un animal lui appartenant. L'homme se calma aussitôt ; il donna du plat de la main un petit coup amical sur l'épaule de Nô. Puis, comme pour lui expliquer ce qui se passait, il se retourna et lui montra en souriant, et non sans fierté, couchées à ses pieds, apaisées, joyeuses, prêtes à le caresser, les bêtes à la mâchoire redoutable.

Nô, incapable de prononcer un mot, cherchait les formules de conjuration et ne les trouvait pas. Ses genoux tremblaient. Une sensation étrange de fatigue s'emparait de lui. Un nuage voila ses yeux.

Déjà, le fouet à la main, s'enfonçait dans la forêt l'homme à la tête ronde suivi de ses chiens.

II

Chez les gens de la rivière, la nouvelle rapportée par Nô et par ses camarades ne rencontra que l'incrédulité.

Depuis que le monde existait, la guerre était déclarée entre l'homme et les animaux. Le plus fort, le plus adroit, le plus rusé l'emportait, en fait, l'homme dont le pouvoir s'exerçait sur les esprits et les contraignait à le servir dans la lutte engagée. Ainsi avait-il gagné la partie. Il tuait les bêtes, les mangeait, en utilisait la peau, les cornes, les os, l'ivoire, suivant ses besoins qui étaient grands et multiples. Entre elles et lui aucune amitié, même éphémère ; pas une trêve dans cette lutte éternelle. Le sang versé des deux parts, le sang qui ne cessait de couler, entretenait une haine qui ne s'éteindrait

jamais. L'homme, tyran redoutable et détesté, créait autour de lui la solitude. A sa vue, tout animal, secoué par la peur, fuyait ou se cachait. Surpris, il se défendait et le combat ne se terminait que par la mort d'un des deux adversaires. Le meurtre partout ! Telle était la loi impitoyable de la nature.

Et voilà que ces ennemis de toujours se réconcilieraient ! Ils vivraient en paix les uns près des autres. Les animaux ne trembleraient plus devant l'homme ; ils l'accueilleraient parmi eux ; bien plus, ils viendraient d'eux-mêmes se mettre sous ses ordres !

Et celui-ci marcherait impunément, seul, parmi leur fureur déchaînée, il les apaiserait d'un mot et se servirait d'eux pour ses fins propres ! A qui faire croire cela? C'étaient contes bons pour les enfants.

Aussi accueillit-on avec des plaisanteries les récits des jeunes gens à leur retour. On notait du reste, et justement, que Nô avait été l'unique témoin de cette scène étrange. Ses camarades survenus quelques instants plus tard l'avaient trouvé près d'une bête inoffensive tuée par lui, seul, comme égaré, incapable de parler. Peu à peu, par bribes, le récit était venu de sa rencontre avec l'homme à la tête ronde. Depuis il refusait de reprendre ce sujet. Au chef et aux Sages, il dit le nécessaire avec la plus grande répugnance. Renfermé, silencieux, il restait à l'écart et ne se joignait plus aux chasses un peu lointaines préparées par les hommes de la tribu. Il vivait comme il pouvait du petit gibier pris au piège dans le voisinage et de la pêche pour laquelle il montra un goût plus vif que jamais. On y vit l'influence de Maia.

En somme, son attitude justifiait l'opinion de ceux qui pensaient que sa raison avait été troublée. Un homme lui était apparu ! Un esprit égaré, bien plutôt, sous une forme humaine et qui, depuis, s'était évanoui dans les airs. Une fois le souvenir de cette vision effacé, Nô, pour qui la sympathie était vive, reviendrait à lui-même.

Maia cherchait à le distraire. Mais il repoussait les outils proposés par elle avec lesquels il dessinait et gravait des figures d'animaux. Et comme sa femme insistait, il se mit en colère sans que Maia en comprît la raison.

Quant à l'animal tué par Nô, sa peau rapportée aux abris avait été examinée avec attention par les anciens. Il est vrai que son pareil n'existait pas dans le pays. Mais quoi? il prenait place entre le loup et le renard, plus près du premier que du second. Ni sa taille, ni ses griffes ne le rendaient redoutable. Pourquoi s'inquiéter à son sujet?

Ainsi raisonnaient avec sagesse les conseils de la tribu, mais on ne

peut pas se dissimuler que dans le peuple ignorant les bruits qui couraient rencontraient beaucoup d'oreilles crédules. Ils frappaient les imaginations et le sentiment de panique, trop familier, hélas ! depuis longtemps aux gens de la rivière, s'en accrut.

Quelques semaines se passèrent ainsi. Un fait se produisit alors, si éclatant, si public, que, du coup, la vérité sur le récit de Nô apparut évidente.

C'était à la fin d'une belle journée d'été. Les anciens et les Sages discutaient chez Borô sur la vaste terrasse d'où l'on découvre tout le pays, du vallon des grottes sacrées jusqu'à la magnifique boucle que décrit la rivière entre les hautes falaises. Les femmes et les filles, leur récolte d'herbes faite, étaient assises dans la prairie au bord de l'eau. Chacun goûtait la douceur et le charme de ce moment ; on oubliait une fois de plus les malheurs dont on avait souffert et les dangers qui menaçaient, lorsque des cris peu éloignés retentirent et, comme toutes les têtes se tournaient, on vit déboucher du vallon sacré un cerf essoufflé, le poil mouillé de sueur, poursuivi de près par une bande nombreuse de bêtes toutes pareilles à celle que Nô avait tuée. Le cerf, sans essayer de ruser, filait droit devant lui et, dans sa terreur, il ne prenait pas garde aux gens réunis là. A cet instant, les bêtes le rejoignirent et l'arrêtèrent. Elles lui sautaient au poitrail, essayaient de déchirer ses oreilles. Leur faisant tête, il se débarrassa de deux ou trois d'entre elles qu'il envoya rouler le ventre fendu d'un coup de ses bois. Les gens de la rivière suivaient avec passion cette lutte inégale quand — ô surprise ! — une flèche siffla et vint se ficher dans le cœur même du cerf qui s'abattit. Les spectateurs découvrirent seulement alors que trois hommes étaient apparus sur le lieu de la scène et que l'un d'eux venait de se servir de son arc.

A un commandement des nouveaux venus, on vit les bêtes acharnées sur leur proie l'abandonner et rester agitées, aboyantes, mais dociles, à quelques pas du cadavre chaud encore dont leurs maîtres les privaient. Les fouets tirés des ceintures cinglèrent deux ou trois coups et l'ordre régna. Les chasseurs dépouillèrent l'animal, en prirent les meilleurs morceaux, la peau et les bois. Le reste, et les entrailles, était là sur le sol couvert de sang. Les hommes à la tête ronde, tenant leurs fouets levés, reculèrent de quelques pas. Les chiens devant eux hurlaient d'impatience. Les fouets soudain s'abaissèrent et toute la meute se rua sur les débris qu'on lui laissait. En un rien de temps la place était nette.

Telle fut cette scène, et l'attitude de la foule prouvait que les gens de la rivière, hommes, femmes, filles et même enfants, comprenaient que quelque chose d'extraordinaire venait de se passer sous leurs

yeux. Dans le silence qui s'établit, on entendit tonner la voix des Sages qui, du haut de la terrasse du chef, récitaient avec force les formules de conjuration.

Les trois chasseurs dans la prairie ne parurent pas s'en alarmer. Ils se reposaient assis sur une pierre, leurs chiens couchés près d'eux, sans se soucier de l'émoi qu'ils soulevaient. D'un œil attentif, ils examinaient le pays, les falaises surplombant les abris. Ils ne nourrissaient aucune intention hostile et, sûrs de leur force, n'imaginaient pas qu'on pût les traiter en ennemis.

Sans doute, ils chassaient sur un territoire qui ne leur appartenait pas, mais leur destinée voulait qu'ils imitassent en cela leurs pères et leurs aïeux errant à travers le monde depuis les temps déjà éloignés où, avec leurs femmes, leurs enfants et leurs chiens, ils avaient quitté le pays natal pour entreprendre un long voyage vers le soleil couchant. Leurs traditions, elles ne remontaient pas à plus de cinq ou six générations, disaient qu'ils avaient dû fuir une contrée très belle et longtemps hospitalière parce qu'on ne sait sous quelle influence maligne la végétation y périssait lentement et que des déserts de sable remplaçaient les prairies jadis verdoyantes où paissaient chevaux et bisons. Depuis ils menaient une vie nomade à la recherche de climats plus heureux et de chasses plus giboyeuses. Ils avaient traversé de vastes solitudes, glacées en hiver, brûlantes en été ; ils s'étaient heurtés à des montagnes qui montaient jusqu'au ciel et arrêtés sur le bord de mers infranchissables. Parfois ils passaient le temps d'une génération d'hommes dans un pays propice, parfois un mois seulement dans une plaine désertique. Et finalement leur peuple, réduit de moitié (ils n'étaient plus que trois mille), était arrivé chez les gens de la rivière, au bout du monde. Impossible d'aller plus loin ! Des marais barraient le chemin au couchant. Ils se fixeraient donc dans cet endroit au climat agréable, au gibier encore abondant.

D'humeur pacifique, ils ne se querellaient pas avec les habitants des contrées où ils passaient. Le sang versé exige de longues vengeances. Du reste la terre était vaste et à peine peuplée. Chacun pouvait y trouver à manger.

Ils se considéraient au-dessus des autres peuples chasseurs et leur supériorité évidente ils la prouvaient en montrant leurs chiens apprivoisés.

De quand datait cette conquête sur le monde animal la plus précieuse, certes, que l'homme eût jamais faite? Aucun des vivants n'aurait pu le dire. La légende sacrée de la tribu affirmait que l'âme de l'Ancêtre, homme d'une bonté jamais égalée, avait choisi après la

mort d'habiter le corps d'un chien sauvage de grande taille. Mais l'étonnant était qu'au lieu de chercher à nuire à ses anciens sujets — comme il arrive, hélas ! presque toujours, et que de précautions ne faut-il pas prendre pour apaiser les âmes vindicatives des défunts ! — il avait décidé, au contraire, de les servir magnifiquement. Voilà le fait sans analogue dans l'histoire des peuples dont s'enorgueillissaient les gens de la haute vallée (ainsi se nommaient-ils en souvenir de leur pays d'origine).

L'Ancêtre, dans sa forme nouvelle, s'était mis sous les ordres de ceux dont il restait le frère de sang. Il les gardait pendant la nuit et les avertissait par ses aboiements de l'approche d'un ennemi. Se souvenant de ses occupations et de ses plaisirs d'autrefois, il chassait avec eux et, suivant les circonstances, rabattait le gibier ou le forçait à la course. Comme récompense, on le recevait au foyer. On le traitait en ami et il manifestait à sa manière, par des bonds, par des gestes de soumission, par son regard, par la façon qu'il avait inventée de lécher les mains de son maître, l'affection qu'il nourrissait pour lui. Pour la première fois entre homme et animal, il y avait échange de caresses. Le chien, quand son maître mangeait, attrapait souvent un os à ronger. Dans les hivers rigoureux, il venait — ô délices ! — se chauffer près du feu. A sa suite, la race des chiens qui descendait de lui avait scellé une alliance avec le peuple de la haute vallée bien longtemps avant qu'un changement dans le climat les eût obligés, les uns et les autres, à mener une vie nomade.

L'attitude des chasseurs assis près de la rivière montrait donc une assurance tranquille qui ne se démentit pas lorsque Borô, suivi des Sages, s'avança vers eux. Voyant qu'ils avaient affaire au chef de la tribu, ils se levèrent pour le saluer. Ils ne pouvaient se comprendre par la parole, mais les gestes y suppléèrent et ils s'arrangèrent pour rendre évident qu'ils venaient en amis et désiraient entretenir les meilleurs rapports de voisinage avec les gens de la rivière. Ils offrirent à Borô un morceau du cerf tué par eux. Puis, en politiques raffinés, pour lui montrer leur pouvoir, ils firent d'un mot aboyer leurs chiens et, d'un autre, les contraignirent à se taire.

Ce qui leur semblait un jeu apparaissait à Borô et aux Sages comme l'œuvre de la plus dangereuse et de la plus noire magie. Ces inconnus usaient de moyens que les gens de la rivière ne soupçonnaient même pas. Comment lutter contre eux? Telles étaient les pensées qui assiégeaient l'esprit du chef et des Sages pendant cette entrevue. Elle fut brève.

Lorsque les nouveaux venus eurent fait ce qu'ils considéraient nécessaire et suffisant pour convaincre les habitants des abris de

leur bon vouloir, ils sifflèrent leurs chiens et repartirent vers le nord d'où ils étaient arrivés.

III

Il ne se passa pas longtemps sans qu'on apprît que les Têtes rondes — ainsi les appelaient les gens de la rivière — campaient en nombre considérable dans un vallon voisin. Leurs huttes élevées en plein air s'alignaient pour former un carré parfait, leur porte ouvrant à l'intérieur du campement. Elles étaient vastes, et pour leur construction, les nouveaux venus employaient des pieux qu'ils entre-croisaient avec adresse. Une centaine de familles étaient réunies là ; une palissade protégeait le camp contre les bêtes errantes.

A une demi-journée de marche, en amont de la rivière, on trouvait un groupement semblable. Plus au nord d'autres furent signalés. En somme, une véritable invasion ! On ne parlait que de cela dans les abris.

Chez les hommes, le sentiment d'hostilité envers les intrus restait le plus fort. Comment ne pas s'alarmer à voir des rivaux nombreux et puissants occuper, même momentanément, le pays? Aussi les fils de l'Ours n'approchaient pas des demeures des Têtes rondes, espérant, chaque jour, apprendre que ces nomades avaient repris leur course vers le sud.

Chez les femmes, malgré l'inquiétude générale, la curiosité dominait. Il fallait voir sans tarder comment vivaient ces gens qui venaient de loin. Elles rôdaient donc autour des huttes en plein air, bien que les chiens leur fissent grand'peur. Souvent on les invitait à y pénétrer et l'on pense si nos commères, après s'être fait prier toutefois, s'empressaient d'accepter.

L'opinion générale qu'elles en rapportaient n'était pas favorable aux Têtes rondes qui apparaissaient comme un peuple fruste et vraiment assez grossier. Pour la beauté — l'évidence en éclatait aux yeux — ils ne se comparaient pas aux gens de la rivière. Petits et trapus, le plus rapide d'entre eux n'aurait pu lutter contre le plus lent des fils de l'Ours. Et qu'est-ce qu'un peuple chasseur médiocre à la course? Ils ne savaient pas sculpter et peindre les animaux pour les charmer. Ils ne travaillaient à cet effet ni l'ivoire, ni la corne. Ils s'avouaient incapables de représenter une figure humaine, chose, en plus d'un cas, si nécessaire. Enfin, et là les matrones triomphaient, ils ne connaissaient pas l'aiguille et attachaient leurs vêtements avec des lanières de cuir. Était-il nécessaire de chercher un autre signe de barbarie?

Pour le reste, ils ne manquaient pas d'une certaine ingéniosité. Ils retenaient assez vite les mots les plus nécessaires de la langue du peuple près duquel ils vivaient. Ils arrivaient ainsi, par la parole et par le geste, à se faire comprendre. Ils s'efforçaient d'apprendre ce qui leur paraissait utile. L'aiguille, par-dessus tout, leur plut, et on voyait femmes et hommes demander aux gens de la rivière de leur enseigner l'art de coudre. Ils y devinrent rapidement habiles. Mais, s'ils pouvaient dégrossir une pointe d'os, ils échouaient à percer le chas délicat. Ils n'étaient pas éloignés de croire que les gens de la rivière détenaient là un procédé magique. Ils leur demandaient donc de leur fournir les aiguilles précieuses. En échange ils donnaient libéralement le gibier qu'ils prenaient, aidés par leurs chiens.

La seule supériorité qu'on leur reconnût était de savoir charmer les chiens et de vivre avec eux en bonne intelligence. Ils gardaient jalousement un secret dont chacun comprenait le prix.

Pour l'instant, on ne souffrait guère de leur présence dans le pays. La chasse, en ces dernières années, avait été difficile. Peut-être l'était-elle devenue plus encore, mais on ne voyait pas là clairement l'action des Têtes rondes, et les derniers jours d'un bel automne succédant à un été chaud se passèrent ainsi, accompagnés du concert ordinaire, à peine accru, de récriminations.

Avec la mauvaise saison, les choses changèrent. Lorsque les pluies s'établirent, les gens de la rivière découvrirent peu à peu que la chasse n'arrivait plus à les nourrir. Sans doute, ils connaissaient les périodes de malchance où l'on rentre au logis les mains vides. Mais ce qui était autrefois une exception tendait à devenir une règle. Ils ne tuaient plus de gros gibier sur lequel une famille peut vivre pendant plusieurs jours. Le cheval, le bison, le bœuf, le cerf prenaient des habitudes nouvelles. Ils se retiraient dans des cantons déserts, loin des abris, et ne se laissaient pas approcher.

D'autres avaient définitivement quitté la vallée. Les mammouths, avec leur sagesse accoutumée, avaient compris qu'il fallait partir. Sans avertir personne, la dernière famille qui habitait encore le pays s'enfuit. Un chasseur qui tendait des pièges dans la nuit les vit se jeter dans le grand fleuve gonflé par les pluies récentes, le vieux mâle le premier, suivi des deux femelles et de deux jeunes, nés le printemps précédent. Ils devaient se sentir menacés pour agir ainsi, car, à l'ordinaire, ils évitaient de traverser les eaux profondes.

La cause de ces changements désastreux, il n'était pas difficile de la trouver : les chiens qui chassaient avec les Têtes rondes. Leurs aboiements remplissaient le pays et effrayaient les animaux. Ils se

montraient infatigables dans la poursuite du gibier et, lorsqu'ils l'avaient rejoint, ils l'attaquaient et l'immobilisaient, quel qu'il fût, jusqu'à l'arrivée de leurs maîtres qui n'avaient plus qu'à tuer une proie facile.

Il ne restait pour les gens de la rivière que le petit gibier autrefois méprisé, les bêtes dont la chair a un goût répugnant, le renard, le loup, la hyène immonde. A manger ces lâches animaux, les fils de l'Ours deviendraient — ô déchéance ! — pareils à eux ! C'était la ruine définitive d'une race jadis belle et noble.

Le désespoir régnait dans les abris. Les femmes se lamentaient ; leurs plaintes et leurs cris n'épargnaient personne. On ne savait de quels actes ces malheureuses étaient capables. On en vit tuer leurs enfants nouveau-nés pour leur éviter les misères d'une vie qui ne valait pas d'être vécue.

Les hommes, plus fiers, se taisaient. Ils souffraient cruellement. Ils s'avouaient vaincus sans avoir lutté. Mais a-t-on recours aux armes contre des ennemis plus puissants que soi? Cette défaite amère les obligeait à reconnaître que les qualités qu'ils mettaient au-dessus de toutes les autres : la vitesse et l'art magique d'enchaîner les animaux ne serviraient plus à rien dans la société qui se formait. Se bat-on à la course contre une meute de chiens? Et à quoi bon jeter un charme à des bêtes que d'autres tuent à votre place?

Déjà Nô, d'intelligence vive, avait avant les autres renoncé à tailler des images dans le roc et dans l'ivoire. L'inaction où il était réduit lui pesait.

Il songeait au passé récent, aux jours qui avaient précédé l'arrivée des Têtes rondes. On se plaignait déjà, mais à tort. La tribu menait une existence magnifique et sûre. Nô se voyait encore partant avec son père et des camarades pour une expédition de chasse. Aucune crainte n'emplissait leurs cœurs. Ils étaient durs à la fatigue et au froid. Ils couchaient dans les bois, s'il le fallait. Le gel au matin mettait des glaçons dans leurs barbes ; la pluie les lavait. Ils n'y prenaient garde. Dès l'aube, ils suivaient la piste de l'animal dont ils avaient relevé les empreintes. Parfois on le trouvait au gîte, à peine rentré de sa randonnée nocturne, encore dans son premier sommeil. Une longue poursuite commençait, pleine de péripéties où la connaissance parfaite du gibier et du pays assurait presque toujours la victoire des chasseurs. Si la bête — un bison rendu furieux, un bœuf qui ne connaît pas la peur — faisait tête, il fallait livrer bataille au risque de sa vie...

On revenait au logis épuisé, pliant sous le faix des quartiers de viande et de la dépouille des animaux tués.

Reverrait-on ces jours heureux? Nô soupirait. Il était plein de force et de courage. Il aimait à courir aussi rapide que le vent. Et maintenant il en était réduit à tendre des pièges sur les collines à proximité immédiate des abris ou à pêcher dans la rivière! C'était là besogne de femme.

Dans les conseils de la tribu, on discutait avec fièvre. Borô, plus impopulaire que ne l'avait jamais été Rahi, consultait chaque jour avec les Sages. Des hommes qui voyaient dans l'avenir annonçaient depuis longtemps que la terre très vieille touchait au terme de son âge et que la race des hommes était condamnée à disparaître. Les gens de la rivière sentaient sur eux le poids d'un lourd passé. Les jours se passaient dans l'accablement. La nourriture étant insuffisante, les morts se multipliaient dans les abris.

Il restait à ces malheureux une épreuve de plus à subir.

Nô travaillait un matin sur la terrasse à réparer un vêtement. Autour de lui les femmes s'occupaient de leur ménage ; les hommes préparaient leurs armes et les enfants s'empressaient autour des feux où ils jetaient pommes de pin et brindilles de bois sec dont heureusement on ne manquait jamais. Le temps au milieu de l'hiver s'était soudainement mis au froid. La rivière gelée, on creusait dans la glace des trous pour harponner le poisson. Les gens de la rivière, que leurs peaux de rennes usées ne protégeaient plus suffisamment, avaient imaginé de les rapiécer avec des peaux de renards et de chats.

Nô était donc là, l'aiguille à la main, près du foyer, lorsque trois Têtes rondes parurent sur la terrasse. L'un d'entre eux se trouvait être celui que Nô avait rencontré avec les chiens dans une journée mémorable. Cet homme, qui s'appelait Eymour, n'avait pas hésité, dans un mouvement de sympathie, à dire son nom à Nô et lui parlait quand il le rencontrait.

A l'ordinaire les Têtes rondes ne venaient point dans les abris, car ils sentaient bien que l'hostilité envers eux grandissait chaque jour et qu'un rien amènerait une rixe mortelle. Ils avaient, du reste, fait savoir à Borô que, pour chaque vie d'un des leurs, ils en prendraient trois chez les gens de la rivière. Les deux peuples vivaient donc autant que possible à l'écart. Aussi il y avait de la bravade dans l'arrivée des Têtes rondes et les habitants de l'abri le ressentirent vivement. Les nouveaux venus ne paraissaient pas s'en apercevoir. Ils parcouraient la terrasse dans sa largeur et sa longueur, examinant d'un œil critique les huttes et causant entre eux avec animation. Eymour, un instant, s'approcha du foyer près duquel Nô était accroupi.

— Il fait bon ici, dit-il, en montrant d'un geste large le grand rocher en surplomb et la terrasse protégée du vent.

Un sourire laissa voir ses dents fortes. Il rejoignit ses compagnons et tous trois reprirent la campagne.

Mais le lendemain ils revinrent. Ils étaient une dizaine cette fois, portant sur leurs épaules des pieux et des peaux de cheval ou de cerf découpées en bandes de deux pieds de large. Quelques chiens les suivaient, la langue pendante. A leur vue, femmes et enfants s'enfuirent en criant au fond de leurs demeures.

Non loin de la hutte de Nô, une place assez grande était restée vide par l'extinction de deux familles disparues dans la dernière épidémie. Leurs huttes avaient été détruites.

Les Têtes rondes déposèrent à cet endroit leurs matériaux et, sans perdre de temps, se mirent à élever une habitation à leur manière, c'est-à-dire où le bois dominait. Ils travaillaient vite, sifflotant entre leurs dents. Les chiens erraient sur la terrasse dont ils semblaient les maîtres, cherchant un os à ronger. L'un d'eux, avançant hardiment jusqu'à l'entrée d'une hutte, attrapa un morceau préparé pour le repas de la famille. L'homme furieux lui envoya un violent coup de bâton sur la gueule. Le chien recula en hurlant ; puis, arrêté, il aboyait et menaçait de sauter à la gorge de celui qui l'avait battu. Mais les Têtes rondes l'appelèrent d'un mot et le chien, tout grondant, vint se coucher près d'eux. L'incident fit un grand effet sur les gens de l'abri.

Au milieu de la journée, les Têtes rondes terminaient leur besogne. Leur demeure spacieuse de forme circulaire, avec deux portes, pouvait abriter une dizaine de personnes.

Dans l'après-midi, on vit arriver une famille composée d'un vieillard, d'un homme et d'une femme et de leurs cinq enfants, dont deux jeunes gens en âge de subir les épreuves de l'initiation. Avant de s'installer, ils allumèrent un feu et promenèrent dans l'intérieur de la hutte des bouts de bois enflammés pour chasser les esprits qui, peut-être, y séjournaient. Cela fait, ils y entrèrent avec leurs bagages, des sacs de peau de cheval qui renfermaient toutes leurs richesses.

Trois grands chiens les accompagnaient. Les gens de la rivière notèrent avec stupeur que les chiens s'approchaient du foyer pour se chauffer comme des êtres humains. Tout animal reculait devant le feu comme devant son pire ennemi. Qu'étaient donc les chiens? La terreur qu'ils inspiraient s'en accrut encore.

Nô contemplait cette scène avec douleur. Jusqu'à présent les abris étaient la possession exclusive, par droit immémorial, des gens de la rivière. Et voilà que des intrus, sans politesse et sans

traditions, s'y installaient en maîtres ! Ce n'était pas qu'ils le fissent avec rudesse. Ils ne bousculaient personne, mais ils agissaient exactement comme s'ils étaient seuls au monde. Ils consultaient leurs aises et point celles d'autrui, attentifs seulement à ne fournir aucun prétexte à une altercation avec ceux dont ils usurpaient la place.

Il faut croire que cette première expérience leur parut satisfaisante, car il ne se passa pas une semaine sans que trois nouvelles huttes fussent construites près de la première. Cette fois-ci les anciens occupants se sentirent gênés. Une des familles fut obligée d'enlever sa hutte et d'en construire une nouvelle près des siens. L'abri se trouva ainsi partagé en deux, d'un côté trois cabanes des fils de l'Ours, de l'autre quatre plus vastes habitées par les Têtes rondes.

Un mois plus tard, les nouveaux venus avaient partout abandonné pour l'hiver leurs campements en plein air et logeaient dans les abris. Ils se montraient enchantés de leur installation grâce à laquelle ils ne souffraient plus du froid. A l'occasion, ils félicitaient même leurs hôtes de l'ingéniosité avec laquelle ils avaient aménagé leurs demeures. Pour le reste ils se montraient assez méprisants envers les gens de la rivière, qui leur paraissaient fort arriérés dans leur façon de chasser et qui s'amusaient à reproduire des figures d'animaux. Si c'était là le fin du fin de leur science magique, il fallait plaindre ces pauvres niais. Le peuple de la haute vallée en savait plus long sur le commerce nécessaire avec les esprits. L'ancêtre Chien se montrait plus favorable à ses fils que l'ancêtre Ours aux siens.

Si les fils de l'Ours avaient renoncé à se débarrasser des envahisseurs par la force, ils menaient contre eux une lutte secrète et terrible. On modela des images de chiens en argile et on leur perça le cœur en prononçant les paroles nécessaires. Nô eut la joie d'être requis à cet effet. Se souvenant de la figurine du chef, il ne douta pas du succès. On en dessina sur la pierre, le corps traversé par une sagaie.

Contre les maîtres on employa d'autres moyens. On essaya de s'emparer des restes de viande, d'herbes et de baies dont ils se nourrissaient. On peut agir ainsi sur les mêmes aliments dans l'estomac de l'adversaire et amener sa mort rapide. Mais les Têtes rondes, qui connaissaient sans doute ces procédés magiques, ne laissaient rien traîner de leurs repas. Ce qu'ils ne mangeaient pas, ils le jetaient à leurs chiens.

Une méthode infaillible est de prendre les cheveux de l'ennemi lorsqu'il se les coupe et de prononcer sur eux une fatale conjuration. Malins, les Têtes rondes imaginaient, lorsqu'ils voulaient raccourcir leurs cheveux, d'en brûler le bout avec des charbons ardents.

On comprit ainsi qu'ils connaissaient les mœurs des esprits et les multiples façons dont on les attaque. Mais ils ne pouvaient se prémunir contre tous les pièges.

Les Sages, avec patience et dissimulation, apprirent beaucoup des noms portés par les Têtes rondes et surtout par ceux qui jouaient un rôle important dans les conseils de la tribu. Assemblés chez le chef, ils prononçaient l'un après l'autre les noms dont ils s'étaient emparés et y mêlaient des conjurations mortelles. Cela se faisait dans le plus grand mystère, derrière la peau aux caractères sacrés qui divisait la hutte de Borô en deux. Nuit et jour, se relayant, les Sages dévidaient leur liste funèbre. Des hommes veillaient au pied de la terrasse pour empêcher que l'on approchât. A quelque distance, on entendait un bourdonnement confus qui ne cessait jamais. On n'en comprenait pas le sens, mais le cœur des gens de la rivière se remplissait de terreur et d'espoir. Le succès déçut leur attente.

Ni les chiens ni leurs maîtres ne mouraient. Aucune maladie ne les accablait. Le séjour dans les abris semblait leur donner une vigueur nouvelle. Tous les deux ou trois jours, la meute sur leurs talons, ils partaient à la chasse. Jamais ils n'en revenaient les mains vides, mais pleines de beaux quartiers de viande et, sur leurs épaules, une peau de cheval ou d'élan. Leurs femmes mettaient au monde des enfants que le mal n'enlevait pas en bas âge. On pouvait prévoir le temps où le pays entier appartiendrait aux envahisseurs.

Dans ce péril extrême, il faut reconnaître que Borô et les Sages raisonnèrent avec justesse, qu'ils comprirent pourquoi les charmes restaient vains et que, sans s'attarder à d'inutiles récriminations, ils prirent une résolution virile. Les vertus anciennes de la tribu et la puissance de ses sortilèges s'étaient affaiblies parce que depuis trop longtemps, elle vivait loin de l'Ancêtre. Voilà la vérité reconnue !

Aussi devait-elle se rajeunir par un acte de communion. Elle offrirait un sacrifice solennel et s'assimilerait à nouveau les qualités divines de son fondateur. Les fils de l'Ours, ainsi régénérés, trouveraient alors sans peine les moyens magiques de chasser les intrus.

Cette décision annoncée excita l'enthousiasme. Les plus sceptiques entrevirent la fin de leurs maux. Par ce repas auquel tous participeraient, ils deviendraient semblables à leur père, au père qui mourrait pour eux dans d'horribles souffrances, au père qui donnerait une fois de plus son sang pour le salut de ses fils.

CLAUDE ANET.

(La fin au prochain numéro.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LES COMBINAISONS DE M. CHAMBERLAIN ET LEURS ÉTONNANTES RÉPERCUSSIONS

Le rythme de la discussion franco-allemande est d'une lenteur favorable aux méditations et même aux préméditations :

9 février : Le cabinet de Berlin remet à la France une note tendant à la conclusion d'un pacte de garantie et de divers traités d'arbitrage ;

16 juin : Réponse française ;

20 juillet : Réplique allemande.

Arriverons-nous à quelque chose ressemblant à un accord avant la session de septembre qui réunit à Genève le Conseil de la Société des Nations? Peut-être. Ce ne serait, au mieux aller, qu'un accord fragmentaire et insuffisant, car l'énormité du litige dépasse de beaucoup les cadres de la joute.

La France et l'Allemagne ne sont ici que des comparses. La note allemande du 9 février n'était que la traduction d'une invite anglaise, destinée à faciliter l'enterrement du protocole (travailliste) de Genève, relatif à la sécurité. La nouvelle majorité conservatrice ayant répudié cet instrument diplomatique, il fallait offrir à la France une compensation. Nul n'était mieux à même (en ce qui concerne du moins la beauté du plan britannique) de le faire que l'Allemagne.

Il faut convenir que, jusqu'ici, l'Angleterre, si elle a mal manœuvré, a manœuvré de manière à toucher la plupart des buts qu'elle s'est choisis. En 1914, elle a voulu anéantir la flotte allemande, empocher les colonies allemandes ; en 1917, elle a voulu affaiblir la Russie, en

extirpant le tsarisme ; en 1918, anémier la France, en inaugurant ce prestigieux système de conférences et de moratoriums qui devait, à la longue, transférer les frais de la guerre des épaules allemandes aux épaules françaises. Pendant un certain temps, on a pu se demander qui paierait les frais de la gigantesque réjouissance. Les bonnes âmes affirmaient : « Ce sera l'Allemagne. » Les apprentis : « Ce sera la Russie ». Mais ce sont les roués qui ont fini par faire prévaloir leur point de vue, que ce serait à la France de solder la note. Les différents gouvernements qui se sont succédé chez nous de 1918 à 1925 sont caractérisés par une disposition de plus en plus accentuée à totaliser la créance finale au détriment du rentier, du commerçant, de l'industriel, du fonctionnaire français. C'est ce qu'on appelle en langage académique et parlementaire : la défense du franc. Elle consiste à prendre le plus de francs possible dans la poche de nos concitoyens pour les verser, avec des génuflexions convenables, dans les coffres anglo-saxons, où rien ne les menacera plus, au lieu et place des débiteurs d'outre-Rhin.

L'Angleterre aurait donc tort de se gêner. Aujourd'hui, elle s'est mis en tête : 1° D'en finir avec les réclamations possibles de la France, quant à la sécurité, en bâclant n'importe quel pacte dit de garantie, dût-il ne rien garantir du tout.

2° D'effectuer l'isolement, puis l'encerclement des Soviets, sans bourse délier.

L'un ne va pas sans l'autre, mais les deux ne peuvent être poursuivis par les mêmes chemins. La sécurité de la France, cela peut se clamer. Plus fort on en parlera, mieux cela vaudra. Mais le blocus antisoviétique ne peut être réalisé, tout au moins en débutant par des voies occultes. En ce qui concerne l'Allemagne, il faut commencer par la détacher des lacets de Rapallo d'une manière toute pratique, par exemple en l'incorporant à la Société des Nations. Le reste viendra plus tard.

C'est une grosse besogne que poursuit l'Angleterre et avec des armes très capables de se retourner contre elle. On peut même se demander si M. Chamberlain, qui ne connaît pas l'Europe autant qu'il se l'imagine, n'est pas en train de s'embourber dans une impasse, à propos de ces fameuses frontières orientales de l'Allemagne, grâce auxquelles il croyait tout arranger.

De quoi s'agit-il? D'obtenir l'adhésion allemande à une formule capable de compenser la désillusion française, en date de 1919-1920, lorsque M. Lloyd George nous refusa tout net l'occupation permanente du Rhin et lorsque le pacte de garantie anglo-américain qui devait la remplacer s'évanouit à son tour. Depuis, la question n'a cessé de

dominer, du mauvais côté, les relations franco-allemandes. Ce qu'on peut se demander, depuis les pourparlers d'Albernon-Stresemann de décembre 1924 et la note de février 1925, c'est s'il est possible d'éliminer tout à fait cette sinistre hantise.

Il paraît irréalisable d'amener l'Allemagne à signer un pacte où le tracé intégral de sa frontière actuelle serait par elle reconnu solennellement de nouveau. Soit. Mais le simple fait de renoncer à exiger cette reconnaissance n'équivaut-il pas, — en dépit de tous les faux fuyants indiqués par M. Briand dans sa note du 16 juin, — à un désaveu de ce tracé et à une permission tacite de la revision? Et alors, en supposant même que les frontières rhénanes fussent archi-resanctionnées par le *Reich*, la France ne perdrait-elle pas au change?

Un jeu très fin — et très décevant — commence alors. Celui de la France acceptant la garantie occidentale toujours bonne à prendre et tâchant de rattraper indirectement la garantie orientale qu'on lui refuse. Celui de l'Allemagne tâchant de liquider le plus nettement possible les facultés de révision orientale qu'elle vient, quoi qu'on dise, d'acquérir. La difficulté ne fait que changer de place. On l'a bien vu le 16 juin et le 20 juillet. Toute la tactique de M. Briand consiste à abandonner la Pologne en ne l'abandonnant pas, celle du *Reich* à violer la Pologne non seulement dans la théorie, mais dans la pratique, en faisant de l'éventualité d'une intervention française en sa faveur quelque chose de volatil et d'incertain.

C'est alors au tour de la Pologne de s'inquiéter, de *fare da se*. Telle qu'elle est placée, la Pologne ne peut subsister en face d'un *Reich* redevenu menaçant, que par la vertu souterraine d'une alliance effective avec la France. Si cette alliance perd le contact territorial, si elle se réfugie dans les couloirs des commissions de la Haye ou de Genève, il faut que la Pologne y supplée. Ni les Baltes, ni la Tchécoslovaquie, ni la Roumanie ne sont de taille à remplacer l'appui français. Bon gré mal gré, il faut se tourner vers Moscou.

A-t-on remarqué que le ministre des affaires étrangères polonais, durant son séjour en Amérique, a laissé échapper une singulière déclaration? « Il ne serait pas impossible, a-t-il dit, qu'après avoir conclu avec la Russie des accords économiques, nous concluions avec elle des accords *politiques*. » Cela veut dire, en bon français, si je comprends bien : « Libre à vous, Angleterre, de rétablir le *Reich* dans son ancienne primauté ; libre à vous d'écarter la France de mon destin. Mais alors vous me forcez à m'entendre contre Berlin avec les Soviets. » Autant dire que l'entreprise antisoviétique anglaise, si elle rallie l'Allemagne, s'aliène presque fatalement la Pologne, à force de faire à l'Allemagne la part trop belle.

Voilà où nous conduit la politique anglaise. Mieux ; le souci de courtiser, coûte que coûte, l'épée allemande contre la bombe et le tract moscovites, amène l'Angleterre à soutenir les agents de Moscou. Renforcer le soviétisme et fortifier le soviétisme par peur du soviétisme, telle est, à la limite, la politique de M. Chamberlain. Ne le voit-on pas au Maroc? J'ai là sous les yeux le dernier numéro de l'*Ulk*. C'est le supplément illustré, hebdomadaire et satirique du *Berliner Tageblatt*, le grand organe des démocrates, cher à M. Briand. L'*Ulk* du 24 juillet est rempli à notre égard d'aménité. On y voit une France confortablement assise sous un berceau de treilles, en train de déguster un verre de hock. Mais une voix se fait entendre : « Dépêche-toi de sortir de ton bosquet rhénan, Marianne, ça brûle au Maroc. » Qui est-ce qui parle ainsi? Un Anglais qu'on aperçoit à l'horizon, de l'autre côté du fleuve, gigantesque et réjoui, la main en porte-voix. L'obscur dessinateur ne s'y est pas trompé. Il a compris que, jusqu'à un certain point, l'Angleterre favoriserait Abd-el-Krim, le préposé à la ruine coloniale de l'Occident, dans l'espoir d'amener la France à une évacuation prématurée du Rhin, condition posée par l'Allemagne à son adhésion à la croisade antisoviétique anglaise.

C'est peut-être très fort. Lord Curzon aussi était très fort. Mais des tours de cette façon-là, il en a joué à Constantinople et à Angora avec un brio qui aurait dû en dégoûter le *Foreign Office* à tout jamais. Le zèle germanophile des Anglais est tel que la *Deutsche Allgemeine Zeitung* leur reprochait (oh ! tendrement !) d'aller plus loin dans leurs *desiderata* que la presse allemande elle-même : « Nulle part, déclarait-elle, *pas même en Allemagne*, on n'a trouvé contre le maintien des frontières orientales actuelles des expressions aussi frappantes que dans les jugements spontanés de l'opinion publique anglaise » (26 juin). On dirait vraiment que la Grande-Bretagne, au lendemain des événements de Shanghaï, est prise d'une terreur panique qui la fait s'enrouler dans le grand manteau des von Seeckt et des Gessler.

En attendant, la réaction allemande fait son chemin et se prépare à la marche sur Moscou, à la marche sur Paris, à la marche sur Varsovie, à la marche sur Londres, à toutes les marches que l'on veut. A l'occasion du centenaire de l'école des sous-officiers, la Reichswehr a officiellement défilé devant « Guillaume III, Eitel le Gros et Guillaume l'Enfant », ainsi s'exprime un journal de gauche qui ne va pas plus loin que cette innocente plaisanterie, dans sa mauvaise humeur au spectacle du rôle extraordinaire que jouent le kronprinz et ses deux frères dans la République, la « tolérante » (*duldsame*) République allemande !

R. J.

LES LETTRES

LES PRÉDÉCESSEURS DE MARCEL PROUST

... « Jusque-là je m'étais assez possédé, je ne m'étais pas tout à fait perdu de vue, mais ceci fut plus fort que moi, et la proposition d'être mené ainsi gaillardement à la Comédie, me tourna entièrement la tête ; la hauteur de mon état m'éblouit ; je me sentis étourdi d'une vapeur de joie, de gloire, de fortune, de mondanité, si on veut bien me permettre de parler ainsi : *car je n'ignore pas qu'il y a des lecteurs fâcheux, quoique estimables, avec qui il vaut mieux laisser là ce qu'on sent que de le dire, quand on ne peut l'exprimer que d'une manière qui paraîtrait singulière, ce qui arrive quelquefois pourtant, surtout dans les choses où il est question de rendre ce qui se passe dans l'âme, cette âme qui se tourne en bien plus de façons que nous n'avons de moyens pour les dire, et à qui du moins on devrait laisser dans son besoin la liberté de se servir des expressions du mieux qu'elle pourrait, pourvu qu'elle entendît clairement ce qu'elle voudrait dire, et qu'elle ne pût employer d'autres termes, sans diminuer ou altérer sa pensée.* »

Cette phrase proustienne-type, où se formule la justification intégrale du proustianisme, avec ses circonvolutions et ses engrenages d'expression, qui font songer aux efforts d'une matière mouvante vers une forme qui se dérobe, a été écrite environ cent trente ou cent quarante ans avant la naissance de Proust, étant de Marivaux, dans *le Paysan parvenu*. On peut la dédier aux proustolâtres et particulièrement à M. Léon-Pierre Quint.

M. Léon-Pierre Quint vient de publier sur Marcel Proust un volume intéressant mais prématuré, pénétrant mais excessif. Pour M. Léon-Pierre Quint, la littérature française a l'air de se partager en deux

époques : *avant Proust, après Proust.* Que Proust mérite d'occuper une place à part dans les lettres contemporaines, qu'il tranche jusqu'à un certain point sur la banalité de tant d'écrivains notoires, c'est indiscutable, mais il s'en faut que pareille place lui soit due *à cause* du caractère absolument *nouveau* de son écriture. Cette impression de mettre un lorgnon et de découvrir tout un monde minuscule, microscopique, jusque-là inaperçu, que l'on éprouve en lisant Proust, est surtout le fait du lecteur mondain ou de la critique mal informée. Pour peu que l'on connaisse l'histoire littéraire, on sera d'un autre avis.

Je citais Marivaux. Dans Marivaux les phrases, les notations proustiennes ne se comptent pas. On en rencontre à tout bout de champ, dans *Marianne*, dans *le Paysan parvenu* surtout, non par accident ou méprise, mais conscientes, voulues, raisonnées. Proustiennes, qu'est-ce à dire? Si l'on considère comme proustien par excellence le souci des nuances, surtout des nuances fugaces et tout le menu peuple du subconscient, Marivaux a devancé Proust sur toute la ligne. Mme Dorsin, dans la *Vie de Marianne*, est un personnage à citer entre Françoise et tel bouche-trou du salon Verdurin : « ... une amie de tous les instants à qui vous ne vous donnez pas la peine de plaire, qui vous délasse de la fatigue d'avoir plu aux autres ; qui n'est, pour ainsi dire, personne pour vous, quoiqu'il n'y ait personne qui vous soit plus nécessaire, avec qui vous êtes aussi rebutante, aussi petite d'humeur et de caractère que vous avez quelquefois besoin de l'être ; avec qui vos infirmités les plus humiliantes ne sont que des maux pour vous et point une honte ; *enfin une amie qui n'en a pas le nom, et que souvent vous n'apprenez que vous aimez que lorsque vous ne l'avez plus et que tout vous manque sans elle.* »

Il y aurait d'ailleurs à ce propos toute une mise au point à faire sur ce que les littérateurs appellent le subconscient et qui n'est souvent que la prise de conscience d'un état de conscience avec tous les contre-coups et les calculs secondaires qui en résultent. Chez Proust ce subconscient-là est d'un emploi aussi fréquent que l'autre, le vrai. Mais il n'est pas moins pratiqué chez Marivaux. Quand Marianne est mandée au parloir où Valville l'attend : « Je n'avais... que les grâces que je n'avais pu m'ôter, c'est-à-dire celles de mon âge et de ma figure, avec lesquelles je pourrai encore me soutenir, me disais-je bien secrètement en moi-même, *et si secrètement que je n'y faisais point d'attention, quoique cela m'aidât à renoncer aux agréments que je ne me donnais pas et dont je faisais un sacrifice à Mme de Miran.* Ce n'est pas qu'elle eût songé à me dire : « Ne « vous ajustez point, » mais je suis sûre que *dès qu'elle m'aurait vue*

ajustée, elle aurait tout d'un coup songé que je ne devais pas l'être. »

De même Mme Dorsin se prêtait « volontiers aux choses que la vanité des hommes estime, comme, par exemple. d'avoir des liaisons d'amitié avec des gens puissants qui ont du crédit ou des dignités et qui composent ce qu'on appelle le grand monde ». Mais ces attentions que les autres ont « par vanité », Mme Dorsin ne les avait qu'*à cause de la vanité des autres*, et parce qu'il importe « de se soutenir dans l'imagination des hommes ».

La moindre page de Marivaux abonde en traits de ce genre. Il n'est pas jusqu'à la composition molle et interminable de *Marianne* et du *Paysan* qui ne rappelle la manière floue, désossée, de Marcel Proust. L'abondance des portraits, la discussion affairée des demi-teintes, leur sont communs. Leur sont-elles exclusivement réservées? Non. Déjà derrière Marivaux et sa prodigieuse introspection on reconnaît la souplesse psychologique de Mme de La Fayette, l'impitoyable curiosité de La Rochefoucauld, la subtilité discrète de La Bruyère, les réquisitoires si nourris de Bourdaloue, quand il sonde, avec cette fine douceur qui lui est particulière, les replis les plus minutieux de l'âme pécheresse. Quant aux portraits, déjà si bien échantillonnés par les moralistes, par Bossuet, dans son *Histoire des Variations*, il y avait un contemporain de Marivaux qui en accumulait une galerie fantastique, où Marcel Proust n'aura plus tard qu'à venir faire des copies, à savoir le duc de Saint-Simon.

En réalité, la plupart de nos grands écrivains ont excellé dans les soi-disant nouveautés proustiennes. Mais ils y ont excellé *avec mesure.* Les endroits de leur œuvre où ils les pratiquent concourent à un effet d'ensemble et s'astreignent de ce fait à une discipline de gradation. Chez Proust, cette discipline disparaissant, l'accessoire devient le principal et fait rage sans aucune espèce de retenue.

Supposez Laclos justifiant par des notes chacun des mille silences qui étoffent son œuvre sans l'alourdir, Stendhal incorporant à son *Armance* l'imposant échafaudage de considérations qui en légitiment ou qui en expliquent la géologie et qu'on retrouve dans telles de ses lettres. Supposez Bourget, Balzac, supprimant autant que possible de leurs fictions tout ce qui peut ressembler à un événement, à une chose, depuis les aventures de famille, les incidents politiques et les soucis d'argent jusqu'aux drames proprement dits, pour se cantonner dans un commentaire monumental des situations, des états d'âme (suivant les rites de l'analyse bergsonnienne) ou du langage articulé (suivant la méthode de M. Bréal) et vous aurez du Proust plus proustien que Proust lui-même. Proust, en fait d'interrogatoire psychologique, est-il allé plus loin que Paul Bourget dans

André Cornélis? En fait de notations sourdes a-t-il dépassé ce chef-d'œuvre du sous-entendu qu'est *le Curé de Tours?* A-t-il utilisé l'association des idées avec plus de brio qu'Edgar Poë dans *le Crime de la rue Morgue?*

Son originalité est pourtant immense. Je la comparerais volontiers à celle de Napoléon, qui n'a rien inventé en artillerie, si ce n'est de mettre trois cents canons là où ses prédécesseurs n'osaient guère en placer plus de quarante ou cinquante. Il a négligé une fois pour toutes l'événement et son cours, l'événement et son relief, l'événement et son fracas, ou bien il l'a réduit à n'être que le point de départ (telle la mort d'Albertine) d'une série d'états de conscience. Cela fait, que subsiste-t-il? Tout ce que la plupart des romanciers regardent comme secondaire : le décor, l'atmosphère, les supports, les dessous. L'événement se dissout dans son propre et formidable halo, où grésillent les infiniment petits du subconscient.

Ce n'est donc pas tant la matière que la composition qui est originale chez Marcel Proust, par suppression et par dilatation. Encore faut-il observer sur ce point un reste, très nécessaire, de prudence. Nous ne connaissons pas encore *le Temps retrouvé*, qui seul nous permettra de porter sur l'ensemble de l'œuvre un jugement pleinement assis. Déjà cependant nous pouvons signaler de graves échecs. Marcel Proust ne procure pas la sensation générale de la durée. Son héros passe brusquement de l'enfance à l'âge mûr, retombe dans la puérilité sans dégradation, sans cause, — impuissance d'autant plus surprenante que Proust, après Restif et après Loti, est un spécialiste de la sensation du passé. Son obsession maladive du révolu reste d'ailleurs en retard sur celle de Restif, chez qui elle développa non seulement une floraison puissante de sentiments nouveaux, mais une organisation mentale concertée en vue de leur éternisation. L'auteur de *Mon Almanach* et de *Mes Inscripcions* avait imaginé de véritables incantations, à date fixe, en vue de ressusciter ce qui ne ressuscitera jamais, une séquence de sensations écoulées. Ajoutez à cela un sentiment de gêne en ce qui concerne l'identité des personnages : Gilberte, Albertine, ne cessent d'être invraisemblables qu'à la condition de changer de sexe.

Prétendre que Marcel Proust a inauguré une nouvelle ère psychologique, en prenant les choses et les hommes *par l'intérieur* est d'une inexactitude absolue. Avant lui Balzac, Flaubert, Bourget ont ramené, toutes les fois qu'il l'a fallu, un ensemble à ses deux ou trois soutiens réels, ce en quoi consisterait, paraît-il, cette fameuse inauguration. Comme tous les romanciers présents et à venir, dès qu'il abandonne le *je* ou le masque du *je*, Marcel Proust se comporte

en observateur pur et simple. Il respecte trop le mystère de l'existence, il en connaît trop la valeur, pour faire semblant de l'éliminer ou de le résoudre. Voyez-le tourner autour de son Charlus, se demander tour à tour les raisons possibles de son attitude et finalement rester dans le doute, comme s'il n'avait jamais fait un pas dans le for intérieur de Charlus.

Comme tous les romanciers? Mais Proust est-il bien un romancier? On se prend parfois à regretter qu'au lieu de romancer son formidable stock d'observations, il ne se soit pas plutôt astreint à écrire ses mémoires de malade, d'homme du monde, de solitaire, de curieux, car il était curieux au point de passer des heures et des heures à questionner des domestiques. La seule description de ce moi extraordinaire évoluant à travers cette cohue de mondaines et de larbins où il nous entraîne eût été d'un prix incomparable. Il m'écrivait un jour qu'il avait voulu rendre aux amateurs du vingt et unième siècle un service que les écrivains du dix-septième, du dix-huitième ne nous ont pas rendu. Par exemple lorsque Saint-Simon ou Mme de Sévigné nous assurent de telle personne qu'elle avait beaucoup d'esprit, leur relation ne va pas plus loin. Comme nous aimerions posséder le compte-rendu minutieux de leur conversation! « Quand j'ai employé une centaine de pages, me disait Proust, à décrire le salon des Guermantes, voilà ce que j'ai voulu obtenir : mettre à même le lecteur de se faire une idée exacte de ce qu'on appelait l'esprit à la fin du dix-neuvième siècle. »

Avait-il absolument raison? Sans doute ni Saint-Simon, ni Mme de Sévigné ne nous fournissent de dossier complet sur ce point, mais n'avons-nous pas les *Mémoires* de Mme d'Épinay, l'une des œuvres les plus originales du dix-huitième siècle (1)? La stylisation y est si faible que les éditeurs ont pu tout de suite (1818) remplacer les noms conventionnels par les appellations véritables. Rousseau, Duclos y bougent, y conversent avec une vérité hallucinante. Sainte-Beuve prétendait y percevoir « le bruit des voix ». Il y a telle conversation chez Mlle Quinault dont on sort étourdi.

C'est à cette tradition, bien plus qu'à celle du roman, qu'il convient de rattacher Marcel Proust. Peut-être est-il fâcheux qu'il ne s'en soit pas rendu compte davantage. Son œuvre y eût gagné en portée et en vérité.

René Johannet.

(1) Sans négliger pour cela les abominables « tripatouillages » de Grimm, de Diderot, révélés par le manuscrit de l'Arsenal et dont Mme Frederika Macdonald a tiré le parti que l'on sait pour réviser la légende de Jean-Jacques.

Les Livres nouveaux.

En 1650, les pères Capucins instituèrent, à Furnes, en Flandre, une cérémonie expiatoire, pour effacer le crime religieux de deux soldats de la garnison. Cette cérémonie, *l'Ommegang*, a lieu chaque année à la fin de juillet. Elle rappelle les anciens mystères. C'est une procession de chars où des figurants représentent, en leur suite chronologique, les principaux épisodes de la vie du Christ. A la fin, courbé sous une lourde croix et trébuchant aux pavés, marche un pénitent qui s'est proposé pour le rôle glorieux et pénible de Jésus gravissant le Golgotha. Quand il tombe, des soldats le redressent à coups de fouet. Une troupe de vrais Juifs, insulteurs volontaires, l'assaillent de railleries. Derrière lui, sous la cagoule, l'épaule meurtrie par leur croix, défilent des pénitents. Quelle faute expient-ils? On ne le leur demande point. Mais on devine de terribles drames d'âme. Et c'est un de ces drames que M. Henri Davignon, l'auteur de *Jan Swallue* et de *Deux hommes*, un des meilleurs écrivains belges d'aujourd'hui, s'est appliqué à reconstruire dans *Un Pénitent de Furnes.*

Le paysage où se développe son livre est attirant. C'est Furnes, cité blessée et ressuscitée, qui a retrouvé, après la guerre, son calme et ses vieux souvenirs ; Furnes, reflet de Bruges, fidèle à ses traditions catholiques, benoîte et mystique. C'est Nieuport, ses pêcheurs, les tempêtes de la mer du Nord, le port où viennent se lamenter les veuves. C'est La Panne, et ses dunes solitaires. Tout ce qui, dans ce livre profondément belge, évoque la terre flamande et la foi des ancêtres, et la poésie farouche des côtes battues par les flots et les vents, est d'une qualité rare. Le drame et ses héros ne sont pas moins pathétiques.

Réginald Camerlinghe est un propriétaire de La Panne, dur à ses fermiers, âpre au gain. Il n'a longtemps aimé que ses sables, ses livres de comptes et son or. A la passion de l'or, le démon de midi donne une compagne : Réginald, qui a été jusqu'alors un mari triste et paisible, se met à aimer. C'est un chrétien ; il aimera sa femme, mais avec une ardeur sensuelle et une faim sentimentale auxquelles on comprend assez bien que Maria, surprise, ait peine à répondre. Elle y répond d'autant moins que son cœur a trouvé à s'employer ailleurs. Pendant la guerre, elle a soigné un jeune soldat blessé. Le courage. l'esprit d'entreprise, la tendresse de cet enfant l'ont un peu grisée, Nous saurons un jour qu'entre elle et Pierre Pharazyn rien n'existe d'impur. Mais il est bien vrai qu'on peut soupçonner cette amitié trop fervente. Non seulement Réginald est jaloux, mais il est inquiet pour ses biens, car Maria commandite une téméraire entreprise de pêcheries, à Nieuport, dont Pierre est le chef, et où s'engloutiront sûrement des sommes importantes. Des discussions s'élèvent. « Va-

t'en, » dit un jour Réginald à sa femme. Elle est trop fière pour le lui faire redire, et elle va à Nieuport retrouver Pierre.

« Tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais déjà trouvé. » Si Réginald n'était pas chrétien et mystique, il ne découvrirait problement pas qu'il a péché par orgueil et dureté ; surtout, il ne serait pas altéré de pénitence. La procession de Furnes, à laquelle ses scrupules vont le pousser à prendre part, sous la cagoule et la croix sur l'épaule, est un renfort pour la grâce ; mais Réginald avait déjà entendu l'appel. En tout cas, les souffrances qu'il endure, la révélation soudaine qu'il reçoit des vertus de la souffrance rédemptrice, en feront un homme nouveau. Non point sans retours offensifs des passions. Mais ces passions mêmes vont se changer en ressorts bienfaisants. L'homme d'affaires saura venir à bout des aigrefins qui ont entraîné Maria et Pierre dans des aventures dangereuses. L'amoureux aspirera à la douceur de pardonner.

Pardonner? Quoi donc? Réginald peut croire qu'il a la faute la plus grave à pardonner. Pierre, après une tempête où son bateau s'est perdu, est venu mourir chez Maria ; il a succombé à un arrêt du cœur à l'instant où il essayait de posséder, par la force, celle qu'il désire depuis longtemps, et qui croit ne l'aimer que d'une tendresse maternelle. Elle a résisté. Mais tout Nieuport la juge coupable. Elle repousse le pardon injurieux de Réginald. Tous deux vivront séparés. Tous les deux poursuivront leur chemin vers la purification. Nous voyons très clair en Réginald, dont le caractère fortement établi se développe avec logique. Un peu moins clair en Maria, dont la physionomie reste assez mystérieuse. Réginald offrira ses terres aux Bénédictins, pour la fondation d'un couvent. Maria, éclairée, parallèlement à Réginald, par un Chemin de Croix, se sent attirée vers une communauté de Clarisses.

Ce que nous avons quelque peine à comprendre dans ce roman tient à ce qu'il est spécifiquement flamand. Les âmes, les nuances psychologiques pourront sembler d'un autre temps. Elles sont simplement d'une autre terre. La Flandre est plus loin de Paris que les cartographes ne nous le font croire. Mais toute sensibité catholique est vraiment remuée par ce drame où le surnaturel domine.

Au Capucin gourmand : c'est un beau conte, en deux parties, dont l'accent, la couleur et le mouvement vous frappent dès les premières pages. Quel bel écrivain de France, ce Béraud ! Il ne se promène pas, à travers son récit, d'un pas mou ; il marche le genou haut, le talon claquant. Pas un mot perdu. Et quels jolis mots, souvent ! Des mots du dix-huitième siècle, légers, aigus ; des mots paysans ; des mots du terroir lyonnais qui fleurent bon. Tout cela mijote au grand feu, dans la casserole bien remuée d'un bon maître queux. Y a-t-il, actuellement, quelqu'un qui sache conter comme Béraud? Mieux, ce n'est guère possible.

L'histoire n'est pas extraordinaire. Béraud aime les vieux livres. Il en a déjà tiré le *Vitriol de Lune*, un beau récit. De quelque bouquin où l'on parlait des souffrances que le Dauphiné eut à endurer, vers 1734, il est parti pour inventer son sergent Lèbre, et les aventures de ce garçon. Que les historiens lui cherchent poux en tête. Dans la chevelure serrée de Béraud, on leur souhaite bien de l'agrément.

Donc, en 1734, M. de Belle-Isle étant, ou n'étant pas, gouverneur du Dauphiné, les cultivateurs furent très malheureux. Ils mangeaient du pain de fougères, et la chair des loups. Le long des sentiers, on trouvait des cadavres qui tenaient de l'herbe entre les dents. Juste à ce moment, le roi fit lever une taxe de cent mille écus. Les paysans se rebellèrent. On envoya les soldats. Il y eut des pendus au bout des branches. Une troupe campa au village de Bonce, et le sergent Merru courtisa vivement la jolie Jeannette, « petite, vive et ronde comme un bouvreuil ». Que pouvait faire le mari, pauvre cul-terreux, contre un bas-officier de Sa Majesté? Il s'enfuit, dévorant sa colère et méditant sa vengeance, et s'engagea à Lyon. La guerre fera peut-être de Lèbre un bas-officier. Alors, il ira trouver Merru, et...

Quinze ans après, pas avant, Lèbre rencontre enfin Merru. Merru est toujours sergent. Lèbre l'est aussi. C'est grand hasard que, l'un cherchant l'autre, ils ne se soient pas rencontrés plus vite. Les voici face à face, à Landau. Lèbre soufflette Merru. Duel. Lèbre perd son grade. Mais son temps est fini. Il retourne vers sa Jeannette dont l'image l'a suivi dans les garnisons et dans les batailles.

Il retrouve au foyer « une vieille accroupie ». Quoi, cette ridée, cette courbée, dont les mains sont toutes gâtées par la pelle et la charrue, c'est Jeannette? Cruelle déception !... Lèbre a gâché sa vie. Il est découragé ; il ne veut plus rien faire. Il se grise. Et la pauvre Jeannette est bien malheureuse.

C'est le premier épisode. Et voici le second. Lèbre s'enfuit de son village. N'est-il pas jeune assez pour mener joyeuse vie, au lieu de remâcher sa déconvenue? Il rencontre une certaine Fanchon, qui suit une troupe de comédiens. Le gars plaît à Fanchon. Et Fanchon, bien fardée, amoureuse ardente et experte, rend quasi fou le pauvre Lèbre.

Lèbre est l'esclave de Fanchon. Comme don José pour Carmen s'est fait contrebandier, Lèbre se fera voleur, dans une bande à laquelle Fanchon est affiliée, et qui détrousse les Lyonnais. Quels crimes ne commettrait pas Lèbre pour quelques nuits avec Fanchon, à l'auberge *Au Capucin gourmand?* Il a volé, il tue.

Son sort n'est pas meilleur que celui de José. Fanchon a son Escamillo : un mirliflore avec qui elle se moque de Lèbre. Et comme Lèbre se fâche, elle le livre à la police.

Lèbre sera roué, comme Damiens. Jeannette vient, toute en pleurs, lui dire adieu dans sa prison. Du haut de l'échafaud, Lèbre cherche encore, dans la foule, le visage de l'ingrate Fanchon.

On peut tirer, de ce récit, des réflexions morales ; par exemple sur

le point d'honneur des gentilshommes et le point d'honneur des paysans ; sur l'influence de la vie des camps sur une âme rustique ; sur la destruction des foyers par la guerre ; sur l'implacable amour, qui prend de dures revanches...

Mais qu'importent les préceptes, puisque le conte est bon?

M. Martin-Chauffier est un jeune romancier tout à fait digne d'estime. Il choisit des sujets difficiles ; il a développé, dans la fréquentation assidue de l'œuvre de Proust, des dons naturels d'analyste, de psychologue tout à fait remarquables. On avait reproché à son dernier livre, *Patrice*, d'être trop proche des livres de Proust. *L'Epervier*, est, comme on dit, mieux « dégagé », et peut-être plus original. Mais il me semble que M. Martin-Chauffier l'a moins travaillé. Il l'a écrit plus vite, en un style moins nuancé. Bref, *l'Epervier*, à mon sens, tout en marquant un progrès sur *Patrice*, ne le vaut pas.

Cet *Epervier* est une jeune fille, Anne de Loqueltas, qui vit, sur les terres familiales, fort diminuées, avec son cadet, Alain, sur qui elle fonde de grands espoirs. Elle veut qu'Alain restaure le patrimoine des Loqueltas, et rende de l'éclat à leur nom. Ce frère, c'est une proie dont elle s'est saisie ; elle veut qu'il soit fort, qu'il soit grand. Imaginez Lucile rêvant la gloire de René !

Mais Alain est un faible, un rêveur qui erre sur les landes et dans les rochers ; l'action l'effraie, et la volonté ardente de sa sœur l'épouvante. Contre elle, il cherche, inconsciemment, des alliés. Il en trouve un : un professeur qu'il tire d'un gouffre au moment où l'imprudent, blessé, allait être noyé. Sarrazin juge vite l'âme médiocre d'Alain, et Anne le hait, parce qu'il ne pousse pas le dernier des Loqueltas vers l'action. Un jour, pourtant, elle aura la révélation de la faiblesse, de la médiocrité d'Alain. Cette fière fille en mourrait. Mais elle est sauvée, parce qu'une autre proie, plus digne d'elle, est à sa portée : Sarrazin lui-même, une intelligence et une volonté. C'est à lui qu'elle accroche ses serres. Elle l'épouse, elle quitte sans regret Alain et la Bretagne. Qu'arrivera-t-il? Nous avons l'impression que Sarrazin lui-même la décevra. Les âmes « épervières » sont insatiables.

Sujet noble, assurément. Et le portrait psychologique d'Anne, fille de vieille race, qui aurait fait une belle frondeuse, est captivant. Mais ces personnages sont un peu trop « construits ». Le mécanicien ne les quitte pas. Il commande leurs gestes, il les explique minutieusement et avec intelligence. Si l'auteur les abandonnait à eux-mêmes, pour voir?... Ils disparaîtraient peut-être.

Robert Kemp.

LES SCIENCES

LA MISÈRE DE LA SCIENCE ET LE DERNIER LIVRE DE BARRÈS

Un dernier livre de Maurice Barrès vient de paraître, livre fait des textes, articles de journaux, discours à la Chambre, propositions de lois, que le grand écrivain et le grand Français donna au cours de la noble campagne menée par lui, dès la fin de la guerre, pour la reconstitution intellectuelle de la France. Son titre est celui-ci : *Pour la Haute intelligence française.* C'était, dans l'idée de son auteur, le dernier volet d'un triptyque dont les deux autres étaient : *la Grande Pitié des Eglises de France* et *les Familles spirituelles de la France.*

*
* *

Le thème fondamental de l'ouvrage est le suivant : *Les savants ont sauvé la France pendant la guerre : ils peuvent la servir victorieusement pendant la paix. Donnez-leur-en les moyens!* Pour démontrer la première partie de son énoncé, Barrès n'a qu'à prendre les faits, avec toute leur brutale éloquence. Il nous montre comment la science allemande avait assuré, par une longue et étroite collaboration avec le gouvernement impérial, la puissance militaire de nos ennemis ; il nous fait voir comment la science française, par un effort incroyable du génie de ses savants, a pu improviser les moyens de défense qui ont permis à notre pays la riposte victorieuse qui a étonné le monde ; il nous fait voir comment l'interpénétration de la science et de l'industrie formait le secret de la puissance économique

de l'Allemagne, qui en avait depuis longtemps compris la nécessité et assuré l'exécution ; il nous rappelle que cette union étroite et féconde de la théorie et de la pratique avait été préconisée chez nous par des hommes d'État qui s'appelaient Colbert et Bonaparte ; il nous fait voir enfin le besoin de hausser, dans l'opinion publique, l'importance du rôle des savants et des laboratoires.

Il est donc nécessaire de multiplier l'action de la science, de lui permettre d'intensifier son travail, et, surtout, de faire en sorte que ce travail ne soit pas dépensé en pure perte.

Bornons-nous à une seule science parmi tant d'autres, à la chimie. Sans la chimie, l'Allemagne, dont l'attaque injustifiée avait été brisée sur la Marne et n'avait eu pour résultat que de soulever contre elle le monde civilisé, l'Allemagne, arrêtée dans son élan de départ, n'aurait pu prolonger le combat, continuer la guerre, faute des explosifs indispensables. Pour faire des explosifs, en effet, il faut des nitrates, et ceux-ci venaient du Chili. Or, le blocus, conséquence de l'entrée en jeu de l'Angleterre, en privait les armées impériales. Celles-ci avaient bien, il est vrai, amassé des stocks formidables, mais la consommation de l'artillerie dépassait toutes les prévisions. L'Allemagne était à bout : elle fit appel à la science de ses chimistes, à la puissance de son industrie. La fabrication artificielle des nitrates à l'aide de l'azote de l'air fut organisée, et permit à nos ennemis de remplacer les nitrates chiliens qui leur faisaient défaut.

Puis, ce fut l'apparition des « gaz », de ces gaz asphyxiants, chlore, brome, ypérite, que nous n'avions même pas imaginés, fidèles que nous étions aux conventions internationales, simples « chiffons de papier » pour les barbares d'outre-Rhin. Et après cela ce fut la réalisation, par voie de synthèse, de tous les produits, même alimentaires, que le blocus maritime empêchait de pénétrer chez eux : chaque substance nécessaire eut son « ersatz », grâce à la technique des chimistes allemands.

Certes, la chimie française, prise au dépourvu, montra, par un ressort admirable, la supériorité créatrice de nos savants sur ceux de l'ennemi, qui ne possèdent que de merveilleuses qualités d'adaptation. Grâce à sa maîtrise éminente, secondée par la pléïade de leurs jeunes élèves, elle réussit, non seulement à égaler la chimie allemande, mais encore à la surpasser. Et, ici, une triste constatation est à faire. Pour donner satisfaction aux revendications de ces mauvais Français qui prêchent la guerre des classes, on avait envoyé au front des chimistes dont la présence, dans les usines de l'arrière, eût été bien plus utile à la défense nationale. Mais, ne fallait-il pas obéir aux exigences des égalitaires à tout prix? On s'aperçut vite de

l'erreur, mais il était bien tard, et l'on ne put retrouver que 2 000 chimistes épargnés par les balles ennemies, alors que, très sagement, les Allemands avaient maintenu dans leurs usines de l'intérieur les 30 000 chimistes dont ils disposaient. Mais, l'infériorité du nombre fut compensée par la supériorité de la valeur. Chacun de nos chimistes valut vingt chimistes boches. On nous imposait, malgré nous, la guerre des gaz? Ils trouvèrent d'abord les masques protecteurs qui permettaient à nos poilus de les affronter; ils trouvèrent ensuite d'autres gaz dont l'effet fut terrifiant sur nos ennemis qui se croyaient détenteurs d'un monopole de destruction. Et la chimie française, quand elle eut entre les mains les moyens d'action que lui fournirent la Guerre et la Marine, se montra bien vite supérieure à la chimie allemande.

D'ailleurs, indépendamment de la chimie, toutes les sciences ont contribué à la victoire. La physique nous donna la méthode de mesure des distances, de repérage des batteries ennemies par le son, celles qui permettaient de déceler au loin la présence des sous-marins. L'életricité, en perfectionnant la T. S. F., en rendit l'usage possible aux avions qui communiquaient ainsi au quartier général le résultat de leurs observations, en même temps qu'ils faisaient, à l'aide de merveilleux appareils photographiques, une redoutable carte topographique des frontières ennemies, relevée avec une exactitude sans égale. La météorologie fut aussi l'auxiliaire précieux des aviateurs et des artilleurs. Quant à l'aviation, quels termes pourraient être assez élogieux pour dire le rôle prépondérant qu'ont joué les héros de l'air! La science de la balistique sut réaliser toutes les armes à feu, depuis le fusil mitrailleur jusqu'au formidable « 420 », et, par une conception merveilleuse, les chars d'assaut, sortis du cerveau de nos ingénieurs, portant leurs invulnérables carapaces dans les rangs ennemis, furent, avec les avions, l'un des facteurs décisifs de la victoire.

Voilà ce qu'a été la science française pendant la guerre : « L'homme de laboratoire a été digne de son frère martyr, l'homme des tranchées. »

Que va devenir cette admirable science française pendant la paix? Elle est en passe de mourir.

Certes, une sympathie unanime se manifeste pour nos savants et pour leurs recherches. Mais cette sympathie est un peu platonique. Une « commission », il est vrai, — commission « parlementaire » par surcroît —, s'occupe de leurs besoins. Mais on sait ce que valent les commissions et leurs abondants palabres : « J'aimerais mieux un

Colbert ou un Bonaparte qu'aucune commission! » s'écrie justement Barrès. Et combien il a raison!

Il a, c'est incontestable, soulevé la question devant les Chambres ; il a obtenu des relèvements de crédits, relèvements qui sont plutôt qualitatifs que quantitatifs : il a eu, du moins, le mérite de faire briller devant l'opinion la valeur de nos savants et la misère de leurs moyens de recherche.

Car, en France, on semble ignorer la *Recherche*, la recherche pure, désintéressée, la recherche inutile en apparence et qui, quelque jour, trouve tout à coup son application inattendue, inouïe, foudroyante!

Chez nous, on ne considère un homme comme un savant que s'il est ancien élève de l'X ou surtout s'il est « professeur » : c'est là une erreur profonde : « Certains esprits, génialement doués par l'investigation expérimentale, n'ont aucun don pédagogique ; en revanche, d'excellents professeurs sont tout à fait inhabiles à concevoir des idées nouvelles et fécondes que l'expérience a pour but de transformer en une interprétation *a posteriori* des choses. » Pasteur, Lippmann, Becquerel, le créateur de la radioactivité, Branly, le génial initiateur de la T. S. F., étaient distraits de leurs investigations fécondes par des obligations professorales qui reléguaient ainsi au second rang la recherche scientifique qui aurait dû être au premier. Il faut donc, de toute nécessité, discerner les deux choses : enseignement et recherches scientifiques.

Nos rois, en cela comme en toute chose, nous avaient montré la route dont nos démocraties se sont écartées : François I[er] avait créé le Collège de France, Louis XIV le « Jardin du Roi », devenu plus tard le Muséum, ainsi que l'Observatoire astronomique. Mais combien nous sommes loin, aujourd'hui, de *l'esprit* de ces fondations : « L'intérêt de la science n'inspire pas toujours les nominations que fait le ministre de l'Instruction publique, ni même, il faut le dire, les présentations qui sont l'œuvre du Collège de France et de l'Académie des Sciences... Il est rare que des hommes soient appelés au Collège de France en considération du seul mérite de leur œuvre » Et Barrès le constate plus loin : « Ce qui nous manque, ce n'est pas tant l'argent que les hommes capables de l'employer, dit-il avec le grand chimiste Lechâtelier... Pour remettre en honneur la recherche scientifique, il faut commencer par élever le niveau de l'enseignement primaire, délivrer l'enseignement secondaire de la tyrannie des programmes d'examens et supprimer l'anarchie de l'enseignement supérieur ».

L'anarchie de l'enseignement supérieur! C'est bien là le grand danger que court la science française. Alors que les crédits, si chi-

chement accordés, devraient être dépensés au mieux du progrès scientifique, alors qu'il faudrait nommer aux chaires indispensables les hommes les plus qualifiés par leur valeur ou leurs découvertes, on crée, au contraire, pour des gens médiocres, des chaires inutiles. On trouve toujours de l'argent quand il s'agit de placer un fils, un gendre, un neveu ou un beau-frère! Tant pis si les laboratoires *nécessaires* manquent de moyens de travail.

Car pour faire de la science, il faut des savants; il faut leur donner des préparateurs et des aides sans en discuter le nombre; mais, surtout, il leur faut de l'argent. Si l'indice de la vie est multiplié par 4, celui des instruments de précision et des produits de laboratoire l'est par 6, 8 ou même 10! De sorte qu'en doublant un crédit d'avant-guerre, on le réduit, en réalité, au quart ou au cinquième de sa valeur. Si les pouvoirs publics veulent s'intéresser à la recherche scientifique, et réellement augmenter ses moyens d'action, il faut doter les laboratoires de recherches de crédits vingt fois supérieurs à ce qu'ils étaient en 1914.

En sommes-nous là? Hélas, non!

Ah! je sais bien que les politiciens, dans les réunions publiques, ont toujours à la bouche les mots de science et de progrès : on dirait qu'ils les ont inventés. La science est leur épée de chevet depuis M. Homais. Mais quand il s'agit, non pas même de la récompenser, cette science, mais de lui permettre de vivre, il n'y a plus personne.

Alors, on tend la main; on en est réduit à implorer la charité publique, comme dans cette fameuse « journée des Laboratoires »; on fait appel à la générosité des Mécènes. Mais il faut voir comment celle-ci est récompensée par notre démocratie! N'en prenons qu'un exemple : celui de l'Institut océanographique, cette magnifique fondation du prince de Monaco. Là, tout est gratuit, cours, conférences, laboratoires. Aucune rétribution n'est demandée pour en suivre l'enseignement ou pour se livrer à des recherches, coûteuses parfois : c'est donc un véritable bienfait pour le travail scientifique. Eh bien! le fisc frappe l'Institut d'un impôt terrible, qui absorbe une grande partie des revenus de la fondation. Voilà comment l'État encourage la science, même quand ce n'est pas lui qui paye!

Comment remédier à tout cela?

Par une organisation méthodique du recrutement des savants; par des dispositions qui leur assurent des carrières rémunératrices au lieu de les laisser dans la gêne : un chef de rayon d'un magasin de nouveautés gagne deux ou trois fois plus qu'un professeur du Collège de France ou qu'un astronome de l'Observatoire! Par le vote de crédits suffisants pour assurer le fonctionnement de nos

établissements scientifiques ; par la distinction entre l'enseignement et la recherche ; par une autonomie plus grande donnée à nos Universités qui n'ont même pas le droit de nommer elles-mêmes leurs professeurs ; par le développement de ces Instituts spéciaux que certaines Universités, comme Nancy, Grenoble, Toulouse, ont organisés avec tant de succès.

Mais, surtout, il faut orienter l'opinion publique vers les savants, lui faire comprendre et admirer leur valeur, lui faire toucher du doigt, avec des chiffres à l'appui, les services éminents qu'ils rendent chaque jour au pays. Il faut que les Français apprennent à vénérer ces hommes, modestes autant qu'illustres, qui peinent du matin au soir dans des laboratoires qui sont des taudis, et qui en font cependant sortir des découvertes éclatantes.

Je sais bien que c'est contraire aux doctrines du jour, qui veulent l'égalité au niveau inférieur et non au niveau supérieur ! Je sais bien que c'est contraire également à ce désir de paresse et de jouissance qui semble dominer la société moderne. Et, ici, il me faut citer encore une fois Barrès :

« Les hommes de ma génération auront été les témoins, je le crains du moins, de l'apogée de la recherche scientifique. A l'heure où je parle, un déclin a peut-être déjà commencé. Les investigateurs de ces nouvelles formes sociales qui visent à bâtir la société future se désintéressent des pures recherches de l'esprit : ces hautes disciplines dont les applications ne sont pas assez immédiates leur paraissent trop abstraites, trop éloignées de la vie. Pour ma part, j'ai l'incertain privilège d'être en contact avec les représentants de ces organisations ouvrières ; je les écoute avec curiosité. Ne nous faisons pas d'illusions : leur mentalité n'est pas la nôtre. La plupart des occupations qui font pour nous le prix et la beauté de la vie leur sont indifférentes. Aujourd'hui, comme il y a cent vingt-cinq ans, à la plainte désespérée qui s'élevait à la mort d'un Lavoisier : « Une « seconde a suffi à faire tomber cette tête ; un siècle suffira-t-il à en « produire une pareille? » vous entendiez répondre durement : « La « République n'a pas besoin de chimistes. » Pas davantage d'astronomes ou de mathématiciens ».

Voilà l'état d'esprit qu'il faut combattre. C'est pour lutter contre lui que Barrès a écrit ces pages suprêmes : puissent-elles être lues, être répandues dans tous les milieux. Il est impossible que le cri d'alarme du grand Français reste sans écho.

ALPHONSE BERGET.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. PIERRE LAVAL

M. Pierre Laval est tout jeune. Il est né en 1883. C'est un Auvergnat tenace, dont la force est d'avoir, dès le début de la vie, clairement compris deux principes. Le premier, c'est que le socialisme mène à tout, à la condition d'en sortir. Le second, c'est que l'amitié des journalistes, est, pour les parlementaires, plus précieuse que celle des dieux. M. Pierre Laval était un adolescent, de physique assez ingrat, venu de Châteldon (Puy-de-Dôme) dans cette jolie vallée de la Dore, où sa mère tenait une sorte de boucherie-hôtel, à deux pas de la ville pittoresque de Thiers. Sa sœur avait épousé le maire de Châteldon qui était député par surcroît. Socialiste également, mais spécialisé dans la conviction et l'invective, le docteur Claussat ne sera point ministre.

Tout de même, Pierre Laval était le beau-frère d'un député. Jeune avocat à la Cour d'appel, titre flatteur, mais qui ne nourrit point son homme, il était socialiste. Évidemment. Par esprit de famille peut-être, et aussi par instinct auvergnat. Le socialisme était alors, pour ce jeune homme, le seul moyen de parvenir, et de manger. De se faire une clientèle, et de se faire remarquer. Aujourd'hui, cette voie est encombrée. Mais alors, ils n'étaient pas encore nombreux à prendre garde à la carrière de Millerand et de Viviani. Encore moins à celle de M. Aristide Briand. Pierre Laval, d'ailleurs, avocat de syndicats, et fort goûté dans les milieux utiles, rêvait d'une carrière semblable. Point à celle d'Aristide Briand. M. Aristide Briand est un artiste original qu'on admire, mais qu'on n'imite pas : « Raphaël, comme dit l'autre, qui ne fait point de

Jules Romain. » *Il songeait plus à la manière de Millerand, ou mieux de Viviani. Mais, en renouvelant la période, Pierre Laval ne prétendait point s'imposer aux foules par l'éloquence. Prudent Auvergnat, et roublard, il pensait :* Verba manent, *quoi qu'on en puisse penser. Et puis, les temps héroïques étaient révolus. Le champ de manœuvre était dans les couloirs, et dans la salle des Pas-Perdus.*

Encore fallait-il être député. Pierre Laval n'attendait pas l'honneur et l'argent du Palais seul. Il avait une clientèle, et considérable, grâce à ses opinions judicieusement choisies, mais c'était surtout une clientèle électorale. Voici donc Pierre Laval en quête d'une circonscription. L'Auvergne? il n'y fallait point songer. Ce n'est point encore un fief de famille. Et puis, les situations de province sont instables et pénibles. A Paris, tout était pris. L'arithmétique électorale vint à l'aide de Pierre Laval : le recensement de 1911 *donna un siège de plus à la banlieue, qui fut celui d'Aubervilliers-Noisy. Pierre Laval jeta son dévolu sur celui-ci. Il était temps. Et c'était tard en* 1914. *Pierre Laval avait trente et un ans : à cet âge-là, Alexandre avait conquis le monde. La circonscription, d'ailleurs, était difficile, point homogène, faite de pièces et de morceaux. Noisy est un canton radical, avec de forts noyaux boulangistes, et où la population, par ailleurs, se transforme de façon vertigineuse, en vertu des lotissements. Aubervilliers était plus stable, mais, non plus, guère socialiste. Heureusement, Pierre Laval est un socialiste avec qui l'on peut s'entendre. Les socialistes patriotes qui avaient naguère nommé Goussot trouvaient à qui parler. Ce n'est pas que le socialisme de M. Pierre Laval fût souple. Mais il n'était ni doctrinaire, ni mystique. L'Auvergne ne produit guère de dialecticiens, amants désintéressés de la spéculation pure, non plus que des mystiques. Pierre Laval ne prêchait pas d'une voix mouillée l'évangile des temps nouveaux, et n'annonçait pas davantage, dans des transports messianiques, l'avènement de la cité future. Il disait ce qu'il fallait dire, et à qui il fallait le dire. C'était fort bien. M. Pierre Laval fut élu. Je répète qu'il avait trente et un ans.*

Il rejoignit donc son beau-frère au Palais-Bourbon. Déjà il était familier des couloirs, et les journalistes, d'un air entendu et cordial, prophétisaient que ce jeune homme irait loin. Pierre Laval fréquentait les officines de l'opinion plus que les parlotes du groupe socialiste. Il avait trouvé dans la salle des Pas-Perdus d'utiles amitiés et aussi de solides appuis. Tout de même, la guerre ayant éclaté, les socialistes s'étaient rapprochés du pouvoir. Ils avaient offert leur collaboration aux gouvernants. On causait et avec résultat. C'était à ceux qui avaient de l'étoffe à la montrer. L'occasion n'a qu'une chance.

Tout de même, Pierre Laval faillit se tromper, en jouant la carte

Clemenceau. On sait quelle brutale exclusive, et sans pardon, le parti prononça contre le nouveau président du Conseil. C'était la rupture de l'union sacrée. Clemenceau était homme à passer outre, et le fit. Mais, enfin, il aurait mieux aimé que l'union sacrée continuât. Dans le groupe, Pierre Laval fut son porte-parole. Il parla en vain, « contre un mur », disait-il. Il n'en fallait pas moins de l'initiative et du courage pour l'avoir fait. M. Laval, d'ailleurs, n'y perdit rien. Non qu'il devint du coup, comme tel autre, persona grata. *Mais « qui de droit » lui sut gré de son effort. Et d'ailleurs, M. Pierre Laval ne trahissait pas, par clemencisme, le sentiment intime de son parti. Il est né dans une région où l'on a le bonapartisme — c'est-à-dire : le radicalisme — dans le sang. Pierre Laval, dans le fond de son cœur, ne hait point les gouvernements à poigne. D'autre part, une respectueuse considération de journaliste l'attachait à l'ancêtre, à celui des temps héroïques, celui de* la Justice *et de* l'Aurore.

Seulement, ce n'était encore rien. La grande habileté de M. Pierre Laval, qui avait ainsi rompu pour Clemenceau des lances de don Quichotte, ce fut de ne se point brouiller avec M. Caillaux, dans le même temps que celui-ci était proscrit par Clemenceau. Ce fut un habile travail. Quand M. Caillaux revint de Mamers à Paris, pour y recevoir le portefeuille des finances, il descendit, dit-on, chez M. Laval. Je ne l'ai point vu. Mais je le crois. Un candide disait : « Moi, je l'ai vu, mais je ne le crois pas. »

Cependant, M. Pierre Laval avait connu, vers la fin de 1919, une fâcheuse vicissitude : il n'avait pas été réélu. La liste du bloc national avait passé tout entière dans la banlieue, y compris Nectoux et Rhul. Mais Nectoux s'y cassa les reins. Pierre Laval, lui, sait qu'il y a des heures où il faut attendre. Il profita de ce répit forcé pour plaider. Et comme il surveillait de très près le mouvement bolcheviste dans la Seine, il entreprit d'arracher aux communistes la mairie d'Aubervilliers. Il y réussit, et aucun concours ne lui fut refusé. Une réclame bien faite, savamment préparée par la presse, organisa l'intérêt autour de cette entreprise. Et Pierre Laval devint une manière de grand homme : il était celui qui devait barrer la route au communisme. On commençait alors à parler de concentration antibolcheviste, pour sauver la société et la France. « Il faut aller de un tel à Laval, » était la formule officieuse, officielle des initiés et des renseignés. Le concours de Laval était la condition du salut. Tout le monde se disputait le suffrage de ce diable d'homme. Cordial et souriant, il laissait dire et profitait de l'heure.

Cependant Laval, maire d'Aubervilliers, rentrait au Palais-Bourbon sur la liste du cartel des gauches. Le cartel des gauches! Quelle in-

vention est-ce là? Est-ce vraiment pour cimenter l'alliance des radicaux et des socialistes? Mais ceux qui ne sont ni l'un ni l'autre, comme M. Pierre Laval, à moins qu'ils ne soient les deux à la fois, encore comme M. Pierre Laval?

Les malveillants l'attendaient à son inscription dans un groupe. Or, il n'était plus socialiste unifié. Qu'est-ce, en effet, que l'unité? Une discipline. On peut croire que M. Pierre Laval ne s'en souciait pas. Cette indépendance avait failli lui jouer un mauvais tour au moment du clemencisme. On n'aurait maintenant qu'à lui défendre de fréquenter Caillaux! Une clientèle? M. Pierre Laval était sûr de la sienne. Une doctrine? M. Pierre Laval avait passé l'âge. M. Pierre Laval ne s'inscrivit donc à aucun groupe, ce qui ne l'a pas empêché d'être ministre, au contraire.

On affirme qu'il doit à M. Caillaux son portefeuille des Travaux publics. Ne vous hâtez pas de conclure. Quand M. Clemenceau reviendra à Paris, il est possible qu'il descende chez M. Pierre Laval. M. Pierre Laval, qui a quitté l'unité socialiste, ne dépend plus que de sa conscience politique, qui est souple. Et comme il a bien fait de ne pas rester dans le Parti! Il n'en aurait pas été plus cartelliste, et il aurait été obligé de voter contre M. Caillaux.

★★★

M. Latzarus veut-il une république?

M. Louis Latzarus est l'un des premiers journalistes de ce temps, c'est-à-dire un des hommes qui savent le mieux voir et choisir parmi les mille facettes d'un spectacle ou d'un caractère, celles qui suffisent à le définir. De petits livres comme *Leurs Figures* ou *Dans le cloaque*, de Barrès, peuvent être considérés comme le modèle du journalisme actuel. Rappelons-nous les comptes-rendus que M. Latzarus donna, voici quelques années, du procès Caillaux : ils sont de la même veine. Aujourd'hui leur auteur publie sous ce titre : *La France veut-elle un roi?* un bref examen de notre situation politique et des conséquences qu'un changement de régime pourrait lui faire subir. Ce livre, vif et aisé comme un pamphlet, est écrit sur le ton de discussion rapide où excelle M. Latzarus. Toutefois nous devons dire qu'il nous a charmé sans nous convaincre. Ses conclusions nous ont étonné. Ce sont elles que nous nous proposons d'examiner ici et, laissant de côté la question du roi, c'est sur celle de la République que nous avons des objections à faire à M. Latzarus. La seule remarque que nous adresserons à sa thèse antimonarchiste sera celle-ci : ses meilleurs arguments contre le roi sont tous dirigés, soit directement, soit indirectement contre Louis XVI. Or, il est

facile de condamner un régime en accablant celui qui l'a perdu. M. Latzarus écrit fort plaisamment : « ...Si quarante rois ont fait la France, le quarantième, à lui seul l'a fort bien défaite. » On ne peut mieux résumer le procès de Louis XVI : mais le procès de Louis XVI n'est pas celui de la monarchie.

Ce qui nous étonne dans le livre de M. Latzarus, ce ne sont pas ses attaques contre la monarchie, ce sont ses compliments à la République : il nous dira qu'il y a république et république et que la sienne est assez sage pour sauver la France : cela ne semble pas prouvé.

M. Latzarus ne prend-il pas pour un principe immuable ce qui n'est que l'effet d'une cause passagère, quand il assure que le peuple français veut la république parce qu'il tient avant tout à l'égalité? « Une foule rassemblée devant un barrage d'agents, écrit-il, supportera sans protestation qu'on l'empêche de passer aussi longtemps qu'un privilégié ne montrera pas une carte. Si on voit à la Chambre tant d'hommes qui n'ont rien à y faire, c'est que les électeurs ont pensé : « Il est comme nous, il n'est pas plus que nous. Mieux vaut notre « semblable que notre supérieur. » Ce n'est pas contre les lettres de cachet que s'est faite la Révolution : la prise de la Bastille nous égare sur ce point. C'est contre la noblesse. Non contre les entraves à la liberté, mais contre les exemptions, les privilèges et les préséances dont jouissait une classe. »

De ce qu'un excès de faveurs répandu sur une classe peut susciter la fureur populaire, il nous paraît difficile de conclure à une telle soif d'égalité. Si les Français d'aujourd'hui n'admettent pas les privilèges, c'est parce qu'ils trouvent que leurs maîtres ne les méritent, pas. S'ils tiennent au droit de contrôle que leur donne leur carte d'électeur, c'est parce qu'ils ne se sentent pas gouvernés. S'ils disent de leur député : « Il est comme nous », c'est parce qu'il s'est chargé lui-même de le leur prouver. Le Français ne préfère pas la République, parce qu'il est égalitaire. Il est égalitaire, parce qu'il vit sous la République. Qu'il soit gouverné fermement, et il n'éprouvera plus le besoin de faire lui-même de la politique. La preuve en est que des hommes comme M. Clemenceau, M. Poincaré et M. Herriot lui-même ont eu, à des époques différentes et à tort ou à raison, le respect et la considération des Français : on voyait en eux des hommes d'État à qui l'on eût pu passer tous les privilèges. Le pouvoir personnel les élevait un instant au-dessus du régime. Ce sont les Chambres, c'est-à-dire les lois républicaines, qui les ont abaissés.

M. Latzarus devrait en convenir puisqu'il rappelle qu'en temps de guerre, c'est-à-dire dans des circonstances critiques, les Français acceptent l'autorité d'un dictateur, parce qu'ils comprennent qu'elle est indispensable. Soit. Mais alors, qu'on ne vienne pas nous dire que la République a gagné la guerre. M. Latzarus trouve qu'elle s'est fort bien débrouillée : « Sans doute, ajoute-t-il, elle se débrouilla

en se supprimant. Elle repose sur les libertés démocratiques qui furent suspendues pendant quatre ans. Elle repose sur un ontrôle permanent qui cessa. » On ne peut mieux dire : et nous savons tous que la guerre ne fut réellement conduite que le jour où Clemenceau oublia la constitution. Jusque-là ce fut le désordre, tempéré en partie par l'union sacrée ; mais, lorsqu'en 1917, cette union sacrée commença de se rompre et que l'on revint à une liberté d'opinion que nul pouvoir ne limitait, la France fut bien près de la défaite. Clemenceau prit le pouvoir dont personne ne voulait plus et gouverna. Il gagna la guerre avec le pays et contre les Chambres, c'est-à-dire en les brimant et en évitant leur contact. Les hostilités terminées, il fallut bien revenir au contrôle parlementaire, il fallut bien restaurer la République. On a reproché à Clemenceau d'avoir manqué d'audace à ce moment : « Il pouvait tout faire : il avait le pays avec lui. » Soit, mais alors ne dites pas que vous tenez à la République. Clemenceau y tenait, lui. C'était un vieux démocrate qui avait demandé autrefois à la Chambre la mise en accusation des ministres du Seize-Mai et qui, en 1880, accusait Gambetta d'exercer une dictature. Pendant la guerre il ne fut bon Français qu'autant qu'il fut mauvais républicain.

Que penser d'un régime qui ne se tire d'un péril qu'à condition de se supprimer provisoirement? M. Latzarus, qui a cependant l'œil juste, voit cela sans s'étonner et il écrit : « A l'occasion, il n'y aura qu'à recommencer. » C'est prendre son parti un peu aisément d'un tel gâchis. Faut-il recommencer aussi pendant vingt ou trente ans cette sinistre comédie d'une France qui se déchire pendant que s'arment et grandissent les autres puissances? Cette facilité reconnue par Anatole France à la République, cette inertie d'un gouvernement sans cesse renouvelé, cette impuissance de la politique extérieure, faudra-t-il les payer encore du prix dont M. Charles Maurras estimait en 1913 que seraient payées les erreurs de la République? On sait que cette triste prévision fut au-dessous de la réalité. N'espérons pas que le souvenir des dix-sept cent mille « jeunes Français couchés froids et sanglants sur leur terre mal défendue » serve d'expérience à la société anonyme qui nous gouverne. Mais nous qui payons, n'avons-nous pas le droit de nous méfier de la République?

Mais elle est encore jeune, cette République, dit M. Latzarus. « Nous savons bien que le régime n'est pas encore raisonnablement organisé. Il a cinquante ans. Prenons la monarchie capétienne après cinquante ans. Nous voilà sous le règne de Louis d'Outremer, qui, assurément ne ressemblait pas à Louis XIV et ne passe pas pour avoir réalisé une œuvre parfaite. Et certes, nous ne demandons pas mille ans pour organiser le pays républicain. Nous pensons même qu'il suffirait d'une législature ou deux. » Souhaitons-le, car le pays n'y résisterait certainement pas mille ans. La République n'a que

cinquante ans, c'est entendu : mais depuis 1875, elle ne fait que de baisser. Et si nous comparons sa première période, celle qui va de Thiers à Félix Faure, à la seconde, celle des vingt-cinq dernières années. nous voyons que c'est chez les contemporains de Gambetta et de Mac-Mahon et non chez ceux de Loubet et de Combes que l'on trouve plus fréquemment le sens de l'intérêt national. On peut répondre à cela que la seconde période fut aussi celle de Dreyfus. Mais un régime, où une affaire de ce genre provoque une pareille décadence, peut-il être considéré comme un régime d'avenir?

Non sans doute, et il faut le réformer. La France veut un chef, dit M. Latzarus. Et il cite ce mot d'un faubourien à M. Charles Maurras : « La France? elle n'est pas républicaine, ni bonapartiste, ni royaliste non plus. Voulez-vous le savoir? La France, elle est poignarde! » M. Latzarus approuve cette définition, et nous aussi, car elle correspond tout à fait à ce que nous disions un peu plus haut de l'égalité, et d'ailleurs M. Latzarus fait observer très justement que ce chef est réclamé par tous les partis, aussi bien démocratiques que conservateurs. Mais que serait-il? Mettons de côté la question de l'homme pour ne songer qu'à ses pouvoirs. On peut très bien concevoir un chef qui aura l'initiative des lois, les promulguera, nommera tous les titulaires des emplois, civils et militaires, et recevrait bien entendu directement les envoyés et les ambassadeurs des puissances étrangères. Afin qu'il puisse agir sur les Chambres, accordons-lui le droit de prononcer la clôture de leur session et d'exiger d'elles une nouvelle délibération, si celle qui vient d'avoir lieu ne le satisfait pas. Enfin ajoutons-y le droit de grâce, celui de disposer de la force armée, de dissoudre la Chambre avec l'accord du Sénat, de négocier et de ratifier les traités. Voilà l'énumération terminée. L'on reconnaîtra donc que ce chef rêvé existe : c'est le président de la République et il tient tous ces pouvoirs de la constitution de 1875.

Oui, mais il n'en use pas, ou s'il en use, on crie au scandale et à la dictature. Mac-Mahon et M. Millerand en ont su quelque chose. Alors, la situation est insoluble? Avec l'état de choses actuel, oui. Car les partis sont trop puissants, et s'ils admettent un chef ce n'est qu'à un chef de leur couleur qu'ils veulent obéir. Qu'on ne vienne pas dire que le président de la République n'a pas de pouvoir assez étendus : il a ceux d'un roi, car nous savons que c'est dans l'attente d'un roi que la constitution fut votée. Mais il n'a pas le pays derrière lui et, en cas de conflit avec les Chambres, il est désarmé, s'il n'a l'audace de faire un coup d'État, c'est-à-dire de tuer le régime. Donc, ce chef, nous l'avons, mais il est impuissant s'il est républicain.

M. Latzarus examine les défauts de notre République actuelle, et il voit juste en déplorant que les députés, chargés par la constitution d'administrer le pays, soient choisis suivant la façon, bonne ou mauvaise, dont ils administrent les intérêts particuliers des électeurs. Ce sont, comme il dit, « des commissionnaires », et il faut bien qu'ils fassent

leurs commissions. Elles absorbent tout leur temps et tout leur esprit, mais leur assurent le succès ; car les bons commissionnaires sont plus aisément réélus que les bons administrateurs. « Il faudrait d'abord confier le soin des intérêts nationaux à d'autres qu'aux représentants des intérêts particuliers. Le jour où les députés veilleront seulement aux besoins de leurs commettants et qu'une autre assemblée peu nombreuse, recrutée parmi l'élite, traitera les grands problèmes sous la direction d'un chef de l'État, devenu autre chose qu'un figurant, on pense que nos affaires iront mieux. » Nous pensons, nous, que le jour où les électeurs verront que leurs députés ne sont plus jugés dignes de traiter les affaires du pays, ils ne les trouveront plus capables de gérer les leurs. Ils perdront tout prestige et la République avec eux : car ce qui fait son charme aux yeux des particuliers, c'est que c'est un régime qui rend des services. Que goûte-t-on en elle? Tous ses défauts, et c'est cela que vous voulez supprimer.

* * *

Un homme comme M. Latzarus, qui n'a pas fait de politique proprement dite, qui ne s'est mêlé au milieu de la Chambre qu'en qualité de journaliste et qui a conservé ainsi toute sa liberté de jugement, croit qu'il serait possible de faire une République nationale. Nous voudrions le croire avec lui. Mais il faut compter avec le personnel proprement dit, avec les professionnels de la politique. Il faut compter avec l'esprit républicain, tel qu'il s'est formé au Parlement depuis 1875 jusqu'à nos jours. La République telle qu'on la comprend chez nous, la véritable République penche à gauche. Pour être un bon républicain, il faut être anticlérical, fuir le nationalisme et afficher un souverain mépris, qui se double d'une terreur cachée, pour les militaires. Que l'on ne dise pas que ce sont là les signes du radical bon teint. Le radical est l'expression la plus exacte du républicain et tous les républicains sincères se retrouvent d'accord avec les radicaux quand certaines circonstances les entraînent à prendre parti sur la question du sabre et du goupillon. De telles misères abaissent l'esprit politique des plus grands parlementaires et les torturent secrètement. On l'a bien vu l'année dernière, lors du vote sur les fameux décrets-lois, quand il s'institua devant la Chambre un débat rapide entre M. Poincaré et M. Herriot sur leur « républicanisme » réciproque. Le républicain (il est toujours entendu que nous parlons de celui de la Chambre) redoute le nationalisme, comme s'il sentait qu'il est nuisible à la République. On l'a bien vu pendant la guerre. Les lignes que nous allons citer le montrent clairement ; elles sont extraites d'une remarquable préface que M. Émile Buré, directeur de *l'Éclair* et républicain patriote, écrivit pour l'*Anthologie du défaitisme* de Jean Maxe :

Il y a eu en France peu de traîtres conscients et beaucoup trop de

traîtres inconscients. A qui la faute? A notre gouvernement d'abord qui, brisant avec la tradition, avait si complètement perdu le sens national dans le tumulte des partis, qu'il ne connaissait pas plus la France que l'Allemagne. Nos dirigeants avaient décervelé, émasculé notre peuple, de telle manière qu'ils craignaient qu'il ne fût plus capable de défendre son indépendance. Quand Jaurès fut assassiné, le ministre de l'Intérieur crut réellement que Paris allait se soulever et il multiplia les avances aux socialistes, qui pourtant n'étaient point d'humeur à en demander tant. Ils s'étaient rendu compte, en parcourant le boulevard, qu'il eût suffi d'un mot, d'un geste, pour que leur journal qui avait promis la paix et qui avait appelé la guerre, fût saccagé. Le gouvernement avait peur d'hommes qui tremblaient devant lui, et il trouva utile de les apaiser. Il créa ainsi la légende menteuse de Jaurès grand patriote, légende qui risque de coûter si cher aux Français dont elle trouble la conscience nationale.

Effroyable début de guerre ! Et les fautes, hélas ! s'enchaînèrent. Les socialistes, ayant retrouvé toute leur autorité grâce à l'imbécillité du pouvoir bourgeois, ne manquèrent pas de s'en servir. Dans les préfectures et même dans certains cabinets de ministre, on continua de se méfier du « réactionnaire » Barrès, alors qu'on souriait au défaitiste Raffin-Dugens considéré comme républicain. Chez Malvy, comme chez Albert Thomas, Jouhaux fit la loi et protégea naturellement tous les membres de ses organisations, même les plus suspects. La solidarité nationale cédait la préséance à la solidarité socialiste et syndicaliste. Des mutineries, des grèves récompensèrent cette folle politique, qui inquiétèrent très sérieusement M. Clemenceau à certaines heures graves.

Il fallait un gouvernement fort, aussi bien dans le domaine militaire que dans le domaine civil. Nous n'eûmes guère, tant que la guerre dura, que des gouvernements faibles, c'est-à-dire gourvernant comme en temps de paix. Ce ne fut pas la faute des hommes, mais bien la faute de notre régime de fausse démocratie.

Nous n'insisterons pas. Il est difficile de trouver une meilleure critique de la République parlementaire. Mais, nous dira-t-on, il y a des patriotes, même parmi les radicaux et les socialistes. Ces gens ont accepté l'union sacrée, ils l'ont même réclamée. Certains d'entre eux ont prononcé à cette occasion des paroles qu'un nationaliste n'aurait pas reniées. Qu'est-ce qu'un patriote de ce genre? C'est un homme qui, après avoir tout fait pour désarmer son pays, reconnaît son erreur et crie : Vive la France ! quand vient l'Allemand. Et le public de s'écrier : « Quel bon Français ! » Nous commençons à en avoir assez de ces patriotes-là.

*
* *

C'est un lieu commun de dire qu'aucune politique continue n'est possible sous notre République.

Comptons avec M. Marcellin les cabinets qui se sont succédé de janvier 1905, date de la chute de Combes, à la guerre : Rouvier, Sarrien, Clemenceau, Briand, Monis, Caillaux, Poincaré, Barthou, Doumergue, Viviani. Dix, en neuf ans, sans tenir compte des remanie-

ments de Rouvier, de Briand et de Monis, ni de l'intérim de Briand en janvier 1913. A part une ou deux exceptions, aucun de ces hommes ne manque d'intelligence ni d'esprit politique. Pourquoi ces facultés qui font d'eux de grands avocats, de grands financiers, de grands administrateurs quand ils les exercent pour leur compte, donnent-elles de si pauvres résultats quand ils les mettent au service du pays? Sont-ce des fainéants? Mesurent-ils le temps qu'ils donnent à la France? Ce serait une erreur de le croire. Presque tous ces hommes ont travaillé comme des esclaves durant le temps qu'ils étaient aux affaires. Il faut lire, dans *Cinquante ans d'expérience démocratique*, les pages où M. Hubert Bourgin évoque le souvenir du travail gigantesque accompli par M. Albert Thomas au ministère de l'Armement, et par M. de Monzie au sous-secrétariat d'État de la Marine marchande. Tout cet effort n'a qu'une utilité actuelle. Il est perdu pour la suite et pour l'avenir du pays. Un nouveau cabinet se croit obligé de détruire ce qu'a fait l'ancien sur tout le champ de son activité, aussi bien pour ce qui est des programmes scolaires que de la politique extérieure, aussi bien pour les relations avec le Vatican que pour l'organisation de l'armée. Ce ne sont pas les hommes qui nous manquent, mais les institutions.

M. Latzarus ne se fait pas faute, au cours de son livre, de critiquer ces institutions ; mais il ne tire pas les conclusions que son examen si clair et si logique laisse prévoir. Nous ne savons pas si la France « veut un roi », mais nous voyons nettement que la République ne lui convient pas. La nôtre penchera de plus en plus vers la gauche ; il n'est pas besoin d'être prophète pour voir qu'un tel sort est inscrit dans son destin. Nos socialistes sont devenus communistes et nos radicaux patriotes d'hier ne reconnaîtraient pas leur descendance dans les disciples de M. Herriot. Un républicain de gauche n'est pas loin d'un radical et un radical se sent beaucoup plus près d'un communiste que d'un nationaliste à la Barrès. La République est un arbre que sa croissance a fait dévier. Il n'est plus dans l'axe du pays.

Cela M. Latzarus le sait et le dit fort bien, mais quelle solution présente-t-il? Continuer la République en l'améliorant? On nous a déjà tellement dit ces choses que nous n'y croyons plus guère. Peut-être y croirions-nous davantage si le parti qui préconise cette attitude n'était alourdi par des gens qui se proposent surtout de restaurer les fonctions qu'ils ont perdues par leur faute, quitte à laisser ensuite les choses aller comme par le passé. Si le chef rêvé doit être M. Millerand, pourquoi les Français ne sont-ils pas descendus dans la rue, pour qu'il restât à l'Élysée?

Ainsi le livre de M. Latzarus nous a déçus. Sa critique de la monarchie est peut-être spirituelle. Son éloge d'une République future ne semble guère séduisant. Ne nous en étonnons pas. L'examen minutieux qu'il fait depuis plusieurs années des événements politiques l'amène à cet état d'incertitude que connaissent maintenant tant de

Français : ils aiment leur pays et voudraient le sauver. Mais ils hésitent sur le choix des moyens. M. Latzarus représente ces Français-là. Tout en comprenant son hésitation, nous déplorons qu'elle l'amène à retomber dans une ornière où il nous est impossible de le suivre.

ROBERT BOURGET-PAILLERON.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

LA GUERRE AU MAROC. — *Abd-el-Krim, n'ayant pas fait réponse à nos propositions officieuses de paix, le gouvernement français se décide à envoyer au Maroc le maréchal Pétain* (16 *juillet*).

Le maréchal Pétain a une entrevue, à Tétouan, avec le général Primo de Rivera (28 *juillet*).

Lorsqu'il se rembarque pour la France (29 *juillet*), *la situation, un moment très sérieuse, semble s'être améliorée, grâce à l'arrivée des renforts. Un redressement a été opéré au centre et à l'est de nos lignes.*

FRANCE. — *M. Charles Maurras, poursuivi devant la* 10e *chambre correctionnelle pour sa lettre à M. Schrameck, soulève l'incompétence du tribunal. Celui-ci repousse les conclusions de son défenseur et condamne M. Maurras, qui a fait défaut sur le fond, à deux ans de prison* (17 *juillet*).

— *Une instruction est ouverte contre le gérant de* l'Humanité *et divers communistes, pour leur campagne contre la guerre du Maroc.*

— *M. Varenne, député socialiste, est nommé gouverneur de l'Indo-Chine* (30 *juillet*).

ALLEMAGNE. — *Les troupes françaises évacuent Recklinghausen le* 18 *juillet, Gelsenkirchen le* 19, *Bochum, Witten, Hattingen, Buer, Sterkerade et Dinslaken le* 20, *Essen le* 26. *La Ruhr entière sera évacuée le* 31 *juillet, d'après les accords de Londres.*

— *Le* 20 *juillet, remise de la note allemande sur le pacte de garantie, en réponse à la note française du* 16 *juin. Fidèle à sa politique de prudence, le gouvernement du Reich évite une rupture brutale, mais maintient ses réserves et ses conditions relativement à l'admission de l'Allemagne dans la S. D. N. « L'Allemagne, dit, le* 22 *juillet, au Reichstag M. Stresemann, a déclanché une offensive pacifique de grand style. »*

A. M.

Le Gérant : GEORGES MOREAU.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 32617.